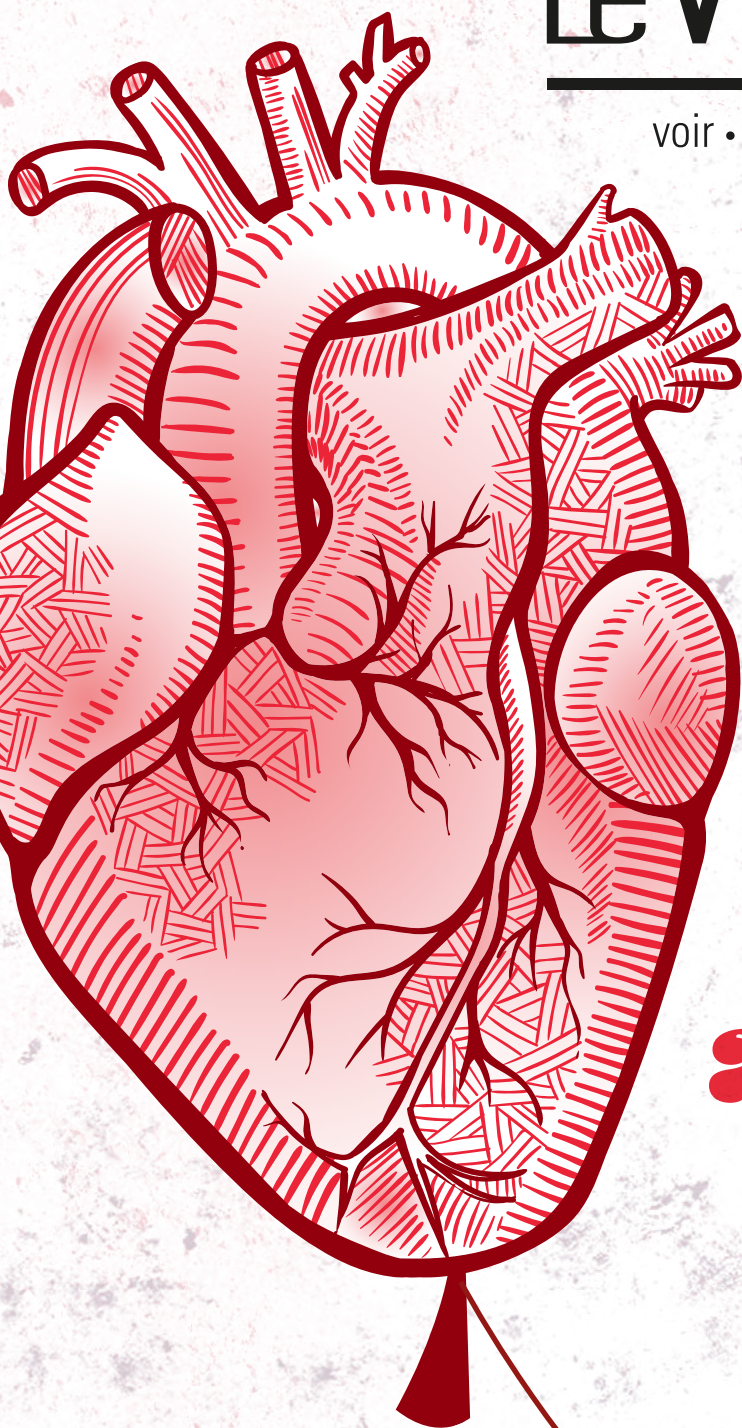


Le Verbe

voir • penser • croire



amour libre

(vraiment libre)

Rencontre

KATERINE PERRAULT
L'AMOUR INTÉGRAL

Essai

ARIANNE LEFEBVRE
UNE IDÉE, DES CLOUS PIS DES VIS

Classe de maître

LIONEL GROULX
SUR LES ÉPAULES D'UN GÉANT

GRATUIT

Hiver 2018

Postes-publications N° 40063100



*« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était
en Dieu, et le Verbe était Dieu.*

Il était au commencement en Dieu.

*Tout par lui a été fait, et sans lui n'a été fait rien de ce
qui existe.*

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes.

*Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne
l'ont point reçue.*

*La lumière, la vraie, celle qui éclaire tout homme,
venait dans le monde.*

*Le Verbe était dans le monde, et le monde par lui a été
fait, et le monde ne l'a pas connu.*

Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.

*Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, et
nous avons vu sa gloire,*

*gloire comme celle qu'un fils unique tient de son Père,
tout plein de grâce et de vérité. »*

— JEAN 1,1-5.9-11.14

Le plus beau prétexte

«Votre revue est magnifique!» «Le site Web est dynamique!» «Votre émission *On n'est pas du monde* est fantastique!»

D'accord.

Vous avez bien raison de nous écrire ces mots si encourageants!

Nous nous activons, et nos activités nous occupent, nous tiennent et nous maintiennent sur un feu roulant, à un rythme souvent vertigineux.

L'ACCESSOIRE ET L'ESSENTIEL

Sans enlever une once de valeur aux éloges ni diminuer le résultat du travail accompli ces derniers temps, je réalise un peu plus que tout cela, tout ce mouvement, n'est pas l'essentiel de ce qu'est *Le Verbe*.

La production de contenus pertinents pour notre époque est au cœur de notre énoncé de mission.

Depuis 2015, notre équipe a diffusé des centaines d'articles: des reportages fouillés, des témoignages bouleversants, des analyses percutantes, des photoreportages saisissants, des chroniques décapantes.

Sans compter la quarantaine d'émissions de radio où se sont entrechoquées les idées de nos chroniqueurs et de nos invités.

L'IMPROBABLE UNITÉ

Mais quand nous nous croisons au bureau, quand nous festoyons ensemble pour souligner la sortie d'un nouveau numéro, quand nous lisons le courrier des lecteurs, nous

réalisons que le papier, les pixels et les ondes ne sont que le prétexte pour la rencontre... voire la communion.

Et c'est précisément en cela que *Le Verbe* est un service, un soutien à l'Église catholique. Nous sommes le prétexte qui permet ces prises de paroles, ces rencontres et cette unité dans la diversité.

Ainsi, en plus des rubriques et des auteurs qui vous sont plus familiers, nous avons encore la joie d'accueillir dans nos pages quelques nouvelles plumes: **Arianne Lefebvre** témoigne de son parcours intellectuel plutôt hétérodoxe dans un essai déstabilisant sur le mystère de l'Incarnation; l'abbé **Martin Lagacé** dépoussière un monument de l'histoire en nous dressant un passionnant portrait du chanoine Lionel Groulx; et le théologien **Steve Robitaille** entame une nouvelle série d'articles sur quelques fondamentaux du christianisme en nous présentant de manière claire, simple et rigoureuse une réalité aussi grande que la foi.

*

Grâce aux milliers de lecteurs et de donateurs comme vous qui, année après année, embrassent et soutiennent la mission du *Verbe*, nous assistons – ravis! – à une croissance soutenue de nos auditoires et à un renforcement constant de notre équipe de collaborateurs (plus de 115 en 2017).

Merci du fond du cœur, chers lecteurs, chères lectrices, pour votre indéfectible soutien. Toute l'équipe du *Verbe* vous souhaite une sainte et heureuse année 2018! Priez pour nous, nous prions pour vous. ■

Antoine Malenfant est rédacteur en chef et directeur artistique de la revue et du magazine *Le Verbe*. Marié et père de famille, il est diplômé en études internationales, en langues et en sociologie et anime, chaque semaine, l'émission radiophonique *On n'est pas du monde*.

- 3** Édito
Le plus beau prétexte
Antoine Malenfant
- 6** Dans une paroisse
près de chez vous
Antoine Malenfant
- 6** La langue
dans le bénitier
Pascale Bélanger
- 9** Monumental
Pascal Huot
- 10** Racines
Pascale Bélanger
- 11** Rejetons
James Langlois

DOSSIER amour libre

12 L'amour vrai, l'amour libre

James Langlois

14 Tranche de vie **Qui nous séparera?**

Pascale Bélanger

20 Reportage **« Je veux que tu sois ma femme »**

Sarah-Christine Bourihane

26 Rencontre **L'amour intégral**

James Langlois et Katerine Perrault

30 Portrait **Caroline parmi les loups**

Brigitte Bédard

35 Reportage **Phares de nuit**

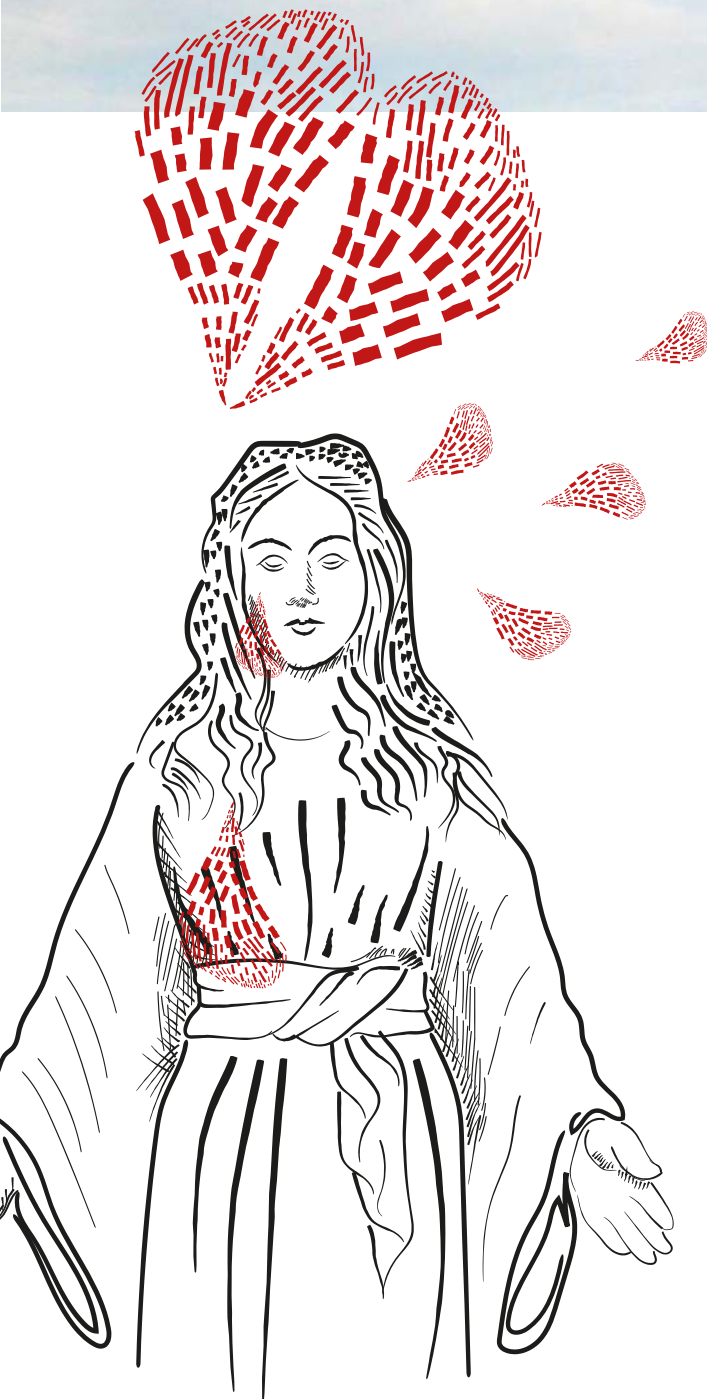
Yves Casgrain

38 Angle mort **Où « caser » les célibataires?**

James Langlois

40 Dialogue **Qu'il est bon que tu existes !**

Frère Simon-Pierre Lessard
et Antoine Malenfant



48 Essai
**Une idée, des clous
pis des vis**

Arianne Lefebvre

56 Classe de maître
**Lionel Groulx
Sur les épaules d'un géant**

Père Martin Lagacé

60 Prière
**Quand deux amours
se rencontrent**

Jacques Gauthier

64 Apparitions
Le sang du cœur

Frère Simon-Pierre Lessard

68 Commentaire
Big Caesar is watching you

Alex La Salle

72 Art sacré
**La France apportant la foi
aux Hurons de Nouvelle-France**

Stéphanie Chalut

75 Bloc-notes
**Conversion missionnaire
et prière**

Alex La Salle

76 Théologie 101
La foi

Steve Robitaille

78 Bouquinerie
Alex La Salle

81 Petite économie
Ariane Beauféray

82 Prochain numéro

Cette revue utilise
la nouvelle orthographe.

Dans une paroisse
près de chez vous



QUO VADIS

Le groupe de musique Quo Vadis est né le 13 septembre 2011.

À la suite de la fermeture d'un centre de prière très fréquenté et de la fin de son engagement dans un autre groupe, Hélène Brassard a prié Jésus afin que le même courant de grâce qui l'avait si profondément touchée continue d'abreuver ceux qui désiraient et recherchaient cette source.

Peu de temps après cette prière, elle a eu l'inspiration de poursuivre une œuvre semblable, mais différente de celles qu'elle avait connues auparavant. Hélène Brassard percevait que, par la louange et l'adoration, le Seigneur rassemblerait son peuple et lui donnerait à boire. Elle rencontre le cardinal Lacroix à ce sujet et, ayant reçu sa bénédiction, Hélène et Simon (son mari) vont de l'avant.

Étant musicien, Simon commence à animer le groupe de prière. Puis, l'Esprit Saint lui inspire des mélodies sur lesquelles le couple met des paroles; leurs soirées de louanges se sont à nouveau transformées. Isabelle s'est jointe à eux un peu plus tard, complétant ainsi le trio.

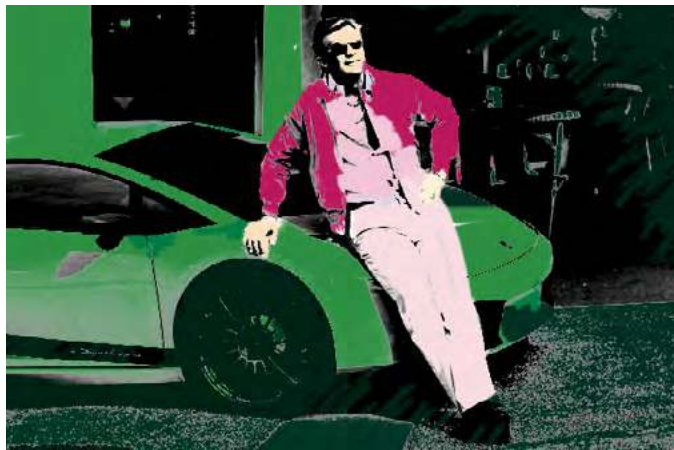
Aujourd'hui, tous les lundis de 19 h à 21 h 30, l'assistance est d'environ 100 à 150 personnes à l'église Sainte-Cécile, à Charlesbourg. (A. M.)

[D'après les propos recueillis auprès d'Hélène Brassard.]

Pour plus d'informations:

Hélène Brassard: helenebrassard64@hotmail.com

La langue dans
le bénitier



DÉMON DE MIDI

«Tu ne craindras ni les terreurs de la nuit, [...] ni le fléau qui dévaste à midi.» (Ps 91,6)

Cette expression désigne les désirs dévergondés qui peuvent assaillir l'homme à l'approche de la cinquantaine, soit au midi de sa vie. Mais pourquoi le démon frappe-t-il à midi? L'expression proviendrait plutôt d'une erreur de traduction du psaume 91.

Vers 270 av. J.-C., une importante communauté juive de langue grecque a fait traduire les Écritures dans sa langue vernaculaire. Soixante-douze érudits, selon la tradition, ont travaillé à ces manuscrits, qui seront appelés les «Septante».

C'est en effet dans cette traduction, à la fin du verset du psaume 91, qu'on retrouve l'expression «démon de midi». Le mot *yâshud*, en hébreu, pour dire «qui dévaste», aurait été confondu avec le mot *shêd*, qui signifie «démon», ce qui a donné comme dernier verset: «Ni le démon à midi» au lieu de: «Ni le fléau qui dévaste à midi.»

Ce contresens a ensuite été reporté dans la traduction latine de la Bible écrite au 5^e siècle (Vulgate). Jusqu'à la fin du 17^e siècle, la formule faisait plutôt référence au péché d'acédie qui pouvait frapper les moines au milieu de leur journée.

C'est l'auteur Paul Bourget, en 1914, qui fera le rapprochement avec l'adultère ou la fornication. Dans son roman *Le démon de midi*, le protagoniste vit une grande passion extraconjugale avec l'amour de sa jeunesse. Il n'en fallait pas plus pour que le livre fasse le succès de l'expression telle qu'on la comprend aujourd'hui.

Pascale Bélanger

je m'abonne

gratuitement



je soutiens

la mission



Avec chaque don, vous recevez un abonnement au *Verbe*! Pour tout don de 60 \$ et plus, un reçu officiel vous sera envoyé en début d'année suivante.

☐ Cochez si vous ne voulez pas être abonné au *Verbe*.

j'abonne

un ami, ma famille,
ma communauté...



☐ Je veux la version papier ☐ Je veux la version numérique (infolettre)

Nom : _____

Société (s'il y a lieu) : _____

Adresse : _____

_____ Code postal : _____

Tél. : _____ Date de naissance : _____

Jour / Mois / Année

Courriel : _____

SECTION OBLIGATOIRE

Signature : _____ Date : _____

Jour / Mois / Année

Par ma signature, je désire recevoir (continuer de recevoir) *Le Verbe* et ses tirés à part.

Don mensuel

☐ 10 \$ ☐ 25 \$ ☐ 50 \$ ☐ 100 \$

☐ Autre : _____

J'opte pour le prélèvement mensuel par carte de crédit ou par chèque. Je joins à ce coupon s'il y a lieu un **spécimen de chèque**.

Je peux à tout moment modifier, suspendre ou arrêter mes dons mensuels.

J'autorise l'Informateur catholique à prélever le montant choisi sur ma carte de crédit mentionnée ci-dessous ou par l'entremise de mon institution bancaire.

☐ Visa ☐ MasterCard ☐ Chèque

Signature : _____

N° de carte : _____ Exp. : _____

Nom : _____

Téléphone : _____

Don ponctuel

☐ 60 \$ ☐ 100 \$ ☐ 200 \$ ☐ 500 \$

☐ Autre : _____

Votre nom : _____

Votre n° de tél. : _____

SECTION OBLIGATOIRE

Signature : _____ Date : _____

J'abonne* :

Nom de l'abonné(e) : _____

Société (s'il y a lieu) : _____

Adresse : _____

_____ Code postal : _____

Tél. : _____ Date de naissance : _____

Jour / Mois / Année

* La personne abonnée recevra la version papier.



EN 2017, CETTE MISSION S'EST CONCRÉTISÉE ENTRE AUTRES PAR :

- l'implication de 115 personnes (dont 61 bénévoles) ;
- 237 793 (+466 %) personnes potentiellement rejointes par nos contenus, tous médias confondus ;
- la distribution gratuite de 59 656 exemplaires de la revue et du magazine *Le Verbe* ;
- la production de 40 émissions hebdomadaires *On n'est pas du monde* pour un auditoire évalué à plus de 170 000 personnes ;
- et la publication de 192 articles sur notre site le-verbe.com, qui a été visité par plus de 15 000 internautes.

Pensez aux dons planifiés pour assurer la pérennité de L'Informateur catholique :



LE DON TESTAMENTAIRE

Par testament, vous pouvez léguer une partie ou la totalité de vos biens, tels que : comptes bancaires, placements en actions et en obligations, certificat de placement garanti, terrain, immeuble, etc.

LE DON D' ACTIONS COTÉES EN BOURSE OU AUTRES TITRES

Le don d'actions cotées en bourse (ou d'autres titres comme des obligations, des unités de fonds communs ou des options d'achat d'actions) est avantageux pour un donateur qui ne souhaite pas toucher à ses liquidités. De plus, ce genre de donation est particulièrement intéressant dans le cas d'actions ou de titres dont la valeur a beaucoup augmenté, puisque le gain en capital réalisé ne générera pas d'impôts au donateur.

LE TRANSFERT DE LA PROPRIÉTÉ OU LA SOUSCRIPTION D'UNE POLICE D'ASSURANCE VIE

Il vous est possible de transférer à L'Informateur catholique une assurance vie que vous détenez actuellement, en tout ou en partie, ou encore de souscrire à une nouvelle police d'assurance vie.

LE DON D'UN REER OU D'UN FERR

Pour le don d'un FERR de votre vivant : toute personne de 71 ans et plus n'ayant pas besoin du revenu provenant du retrait obligatoire de son FERR.

Si vous souhaitez faire un don planifié à L'Informateur catholique, ou pour de plus amples informations, veuillez communiquer avec Sophie Bouchard, directrice générale, au 418 454-7981 ou encore par courriel à sophie.bouchard@le-verbe.com.



LA CROIX JACQUES CARTIER AU PARC CARTIER-BRÉBEUF À QUÉBEC

Lors de son deuxième voyage au Canada en 1535, Jacques Cartier explore plus avant le Saint-Laurent.

Voyant le rétrécissement du fleuve à la hauteur de Québec, il prend la décision de laisser ses deux plus grands bateaux, la *Grande Hermine* et la *Petite Hermine*, en sécurité dans un havre qu'il nomme Sainte-Croix, situé au confluent des rivières Saint-Charles et Lairet non loin du village iroquoien de Stadaconé. À bord de l'*Émerillon*, le navigateur malouin poursuit jusqu'à Hochelaga, aujourd'hui Montréal.

À son retour à Québec, la décision est prise d'hiverner sur le site. Mal préparé aux hivers canadiens, l'équipage est décimé par le scorbut. Les Iroquoiens de Stadaconé mettent fin à la crise grâce à leur infusion de conifère. Au printemps 1536, avant de reprendre la mer pour la France,

Jacques Cartier y fait ériger une croix en l'honneur de François I^{er}.

Afin de commémorer l'hivernage de 1535-1536 de Jacques Cartier et ses hommes au havre Sainte-Croix, le Cercle catholique de Québec érige une croix mémorielle en 1888. Reposant sur une base en béton, l'immense croix peinte en brun arbore en son centre un motif écu avec trois fleurs de lys et une banderole portant l'inscription *Franciscus Primus, Dei Gratia Francorum Rex Regnat* (Longue vie à François Premier, roi de France par la grâce de Dieu).

Le parc urbain se nomme désormais lieu historique national Cartier-Brébeuf. En 1983, Parc Canada restaure la croix, car l'année suivante, le monument est béni par le pape Jean-Paul II le 9 septembre, lors de sa visite au Québec. ■

Texte et photo : Pascal Huot
pascal.huot@le-verbe.com

LES SŒURS DE SAINT-FRANÇOIS-D'ASSISE



Les Sœurs de Saint-François-d'Assise (SFA), présentes au Québec depuis un peu plus d'un siècle, ont dû quitter en 2011 leur couvent Sainte-Marie-des-Anges, devenu trop grand. Les aînées vivent maintenant en résidence à la maison Beauport.

Leur apostolat, maintenant appuyé principalement sur la prière, continue à soutenir l'Église d'une manière plus cachée. Celles qui avaient autrefois une vocation hospitalière et éducative ont laissé au Québec un héritage riche de dévouement et d'amour. Regard sur cette racine forte de notre Église.

UN APPEL, DES BESOINS

Fondée en 1838 à Lyon par Anne Rollet, la congrégation laisse partir quelques-unes de ses sœurs au Québec en 1904. Le curé de Beauceville a besoin d'elles pour l'hôpital de son village.

C'est le début de la mission de ces sœurs enseignantes et hospitalières en terre canadienne. Elles fondent un pensionnat en 1925, à Sainte-Marie-des-Anges, et plusieurs écoles paroissiales. Les sœurs répondent simplement aux besoins des villages où elles sont envoyées. Le fameux hôpital Saint-François d'Assise, dans le quartier Limoilou, à Québec, leur doit son nom.

De 1925 à 1965, la communauté fleurit. En 1942, elles dirigent aussi des écoles et des dispensaires en Haïti.

Elles s'occupent notamment de gens atteints de la tuberculose. Peu à peu, les sœurs haïtiennes prennent la relève des missionnaires canadiennes. En 1965, on compte jusqu'à 376 religieuses, dont plus de la moitié sont âgées de moins de 50 ans.

En 1985, sœur Jocelyne Huot fonde le mouvement Les Brebis de Jésus, qui demeure une mission en croissance et un lieu d'engagement privilégié pour plusieurs communautés, ici et à l'étranger.

Dans leurs nouvelles formes de présence, qu'elles soient retraitées ou actives, les sœurs se veulent fidèles à leur charisme : «Appelées par Dieu à manifester la tendresse du Père révélée en son Fils Jésus et en Marie, sa Mère, les sœurs suivent les traces d'Anne Rollet, leur fondatrice, en se vouant à des tâches d'éducation et de charité. Elles vont de préférence vers les délaissés, les petits et les humbles.»

Encore aujourd'hui, elles répondent aux besoins de l'Église et de la société. Elles sont présentes en milieu paroissial, dans la liturgie et la pastorale, auprès des pauvres et des immigrants. ■

Pour aller plus loin :

M.-A. Koehly, *Sur les pas du Poverello. Congrégation des Sœurs de Saint-François-d'Assise de Lyon*, Lyon, 1954.

Lise Jacob, s.f.a., *Loué sois-Tu pour mes sœurs les saisons. Les Sœurs de Saint-François-d'Assise au Canada 1904-2004*, Québec, 2004.

LA COMMUNAUTÉ DE L'EMMANUEL

En 1972, dans la foulée du Renouveau charismatique, Pierre Goursat et Martine Laffitte, deux célibataires laïques, font l'expérience de l'effusion de l'Esprit Saint. Désirant garder cette grâce et la transmettre, ils se rassembleront quotidiennement pour prier; au commencement, ils ne sont que deux, mais après un an, ils seront cinq-cents.

Voici que ce groupe de prière concevra et enfantera une communauté, et ils l'appelleront du nom d'Emmanuel, ce qui se traduit: «Dieu avec nous» (cf. Mt 1,23). En effet, la communion fraternelle et l'exercice des charismes y étaient à ce point présents qu'ils n'ont eu d'autre choix que d'y reconnaître la présence de Dieu au milieu d'eux.

Reconnue comme une association privée de fidèles de droit pontifical depuis 1992, l'Emmanuel (comme on appelle de manière informelle la communauté) s'adresse d'abord aux laïcs (mariés ou non), mais pas exclusivement. Elle compte aujourd'hui environ 1200 membres, dont 265 prêtres et 200 consacrés (hommes et femmes) répartis dans 67 pays sur les cinq continents.

Ceux qui désirent faire partie de la communauté doivent d'abord passer par une étape d'accueil et de discernement afin de savoir s'ils y sont vraiment appelés. Une fois ce discernement confirmé, le membre s'engage à vivre quotidiennement des trois piliers de l'Emmanuel:

- L'adoration, qui se vit notamment par l'adoration eucharistique proprement dite, et aussi dans le chant de louange, une forme musicale et joyeuse de prier.
- La compassion, c'est-à-dire la pratique concrète des œuvres de miséricorde corporelles (soutien aux pauvres, aux malades, aux aînés, etc.).
- L'évangélisation, se manifestant par des activités le plus souvent directes (mission paroissiale, visite à domicile, prédication publique, etc.).

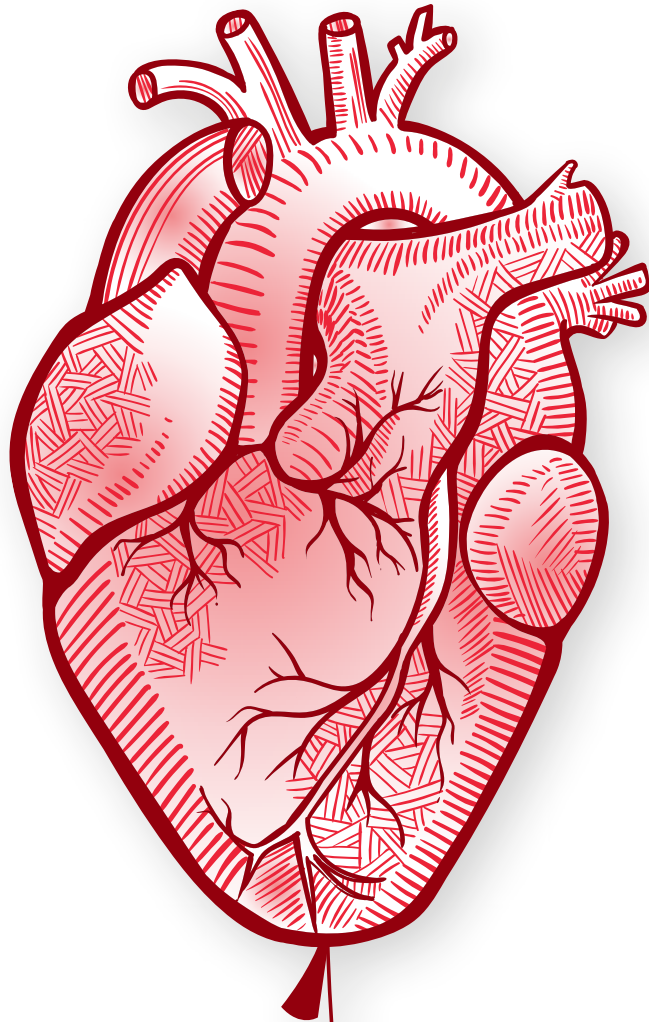


Ces trois piliers traversent toute leur vie communautaire et se déploie chaque mois dans des rencontres en maisonnée, un groupe de prière plus élargi et des fins de semaine de formation.

Toujours dans le but d'aimer et de faire connaître ce Dieu qui vient au milieu de nous, la communauté de l'Emmanuel porte une dévotion particulière à l'Esprit Saint, à la Vierge Marie et au Sacré-Cœur de Jésus. C'est d'ailleurs à Paray-Le-Monial, lieu des apparitions du Cœur de Jésus à Marguerite-Marie Alacoque, que des milliers de personnes assistent chaque été à des sessions organisées par la communauté de l'Emmanuel.

À l'invitation du cardinal Marc Ouellet, en 2009, la communauté est venue s'établir au Canada. Elle anime la paroisse Saint-Thomas à Québec en plus d'être présente à Montréal, Saskatoon, Ottawa et Toronto. ■

James Langlois
james.langlois@le-verbe.com



L'AMOUR VRAI, L'AMOUR LIBRE

On reproche souvent aux catholiques, et aux chrétiens en général, d'adhérer à une vision rétrograde et même contraignante de la sexualité. C'est d'ailleurs la dimension de la foi la plus critiquée : on ridiculise sans vergogne les enseignements de l'Église sur la chasteté, mais rarement ceux qui ont trait à la procession des personnes divines dans la Trinité.

Il est tout à fait légitime, après tout, de vouloir passer au crible ce qui exigerait le plus directement un changement dans notre mode de vie. Avec un peu de recul historique, nous pouvons néanmoins comprendre que nos aprioris dépendent quelquefois du contexte dans lequel nous vivons.

En effet, dans l'Antiquité, les chrétiens étaient honnis non pas parce qu'ils paraissaient exécrer la chair, mais bien plutôt parce qu'ils l'avaient sacralisée, au contraire de leurs contemporains. C'est ainsi qu'on en est venu à désigner le christianisme comme la religion du corps. Comment en serait-il autrement d'une foi en un Dieu *qui s'est fait chair* ?

Le corps humain est ainsi devenu le moyen par excellence du salut pour l'humanité ; il apparaît comme l'instrument privilégié que Dieu a choisi pour nous aimer, pour se donner à nous et nous montrer comment l'imiter (« Phares de nuit », p. 35). C'est ce qui a fait dire à Jean-Paul II : « Le corps en effet – et seulement lui – est capable de rendre visible ce qui est invisible : le spirituel et le divin. Il a été créé pour transférer dans la réalité visible du monde le mystère caché de toute éternité en Dieu et en être le signe visible. »

La sexualité, de même que la génitalité qui en est seulement une partie, existe par conséquent en vue du don de nous-mêmes (« Où caser les célibataires ? », p. 45), pour faire l'expérience concrète et charnelle de l'amour-charité (*agapè*). La Croix en est l'exemple suprême. C'est aussi vrai toutes les fois où nous portons dans notre chair des souffrances à cause de l'autre ou pour l'autre (« Caroline parmi les loups », p. 30).

Cette relation inextricable entre le corps et le cœur est sans doute la raison pour laquelle il est difficile de ne

pas parler de sexualité dans un dossier censé parler de l'amour. On ne saurait cependant réduire l'un à l'autre, ni non plus les séparer. De même, on ne peut ramener au corps tout ce qui se joue au niveau de l'âme, du cœur.

Comme l'explique le philosophe Fabrice Hadjadj dans son incontournable essai *La profondeur des sexes*, le chrétien ne veut rien d'autre qu'aller jusqu'au bout du don de sa sexualité en intégrant toutes les dimensions de son être et en assumant pleinement tout ce qu'elles impliquent. Pas question de se morceler. C'est ce qu'on pourrait appeler « l'amour intégral » (Rencontre avec Katherine Perrault, p. 26), vécu en pleine *vérité*.

« Amour et vérité se rencontrent », nous dit le psaume 84. Le véritable amour peut exister dans la mesure où il désire le bonheur réel de l'autre et se donner sans faux-fuyant. Le Christ nous dit, en effet, que c'est la vérité qui nous rendra libres ; seulement lorsque nous sommes vidés de nos illusions et des mensonges sur nous-mêmes (« Qui nous séparera ? », p. 14), sur les autres et sur notre vie, nous pouvons aimer *en vérité*.

Un amour libre est donc un amour vrai. Il n'est plus libre quand une dimension de notre personne est occultée et quand, dans notre vie, en l'occurrence dans notre vie affective ou sexuelle, toutes les raisons d'être de ces dimensions ne sont pas intégrées et respectées. Bref, quand elles ne prennent pas la place qui leur revient.

On pourrait dire que, pour le chrétien, le sexe au sens strict n'existe pas. Il y a seulement l'amour, qui suppose la sexualité (le fait d'être homme ou femme) et implique, dans la plupart des cas, mais pas toujours (« Je veux que tu sois ma femme », p. 20), la génitalité.

Vécu selon d'autres modalités, l'amour détruit. En fait, il n'est plus amour, mais comparaison, possession, domination, avoir raison. Il est le principe même de l'existence, de la vie, uniquement quand il découle de celui qui est l'Amour (« Qu'il est bon que tu existes ! », p. 38). Car Dieu est amour, nous dit saint Jean, et, que nous en soyons conscients ou non, lui seul peut nous donner d'aimer comme Lui. ■

Pascale Bélanger
 pascale.belanger@le-verbe.com

QUI NOUS SÉPARERA?

Ceux qui se tiennent par la main et qui s'enlacent tendrement devant mes yeux n'en reviennent pas eux-mêmes: « Dieu fait des merveilles avec des affaires impossibles pour les humains », me dit Gilles en jetant un regard ému à sa femme. Lors de ma rencontre avec ce couple uni par les liens du mariage depuis 48 ans, je m'aperçois bien vite que leur joie n'est pas plus légère que naïve, et qu'elle contient quelque chose de profond, une certaine gravité.

Comme ils étaient issus de milieux complètement différents, rien ne semblait les destiner à se promettre l'un à l'autre amour et fidélité. Alors que Paulette venait d'une famille nombreuse, d'un milieu très modeste, Gilles avait grandi dans une famille bourgeoise où l'apparence et les bonnes manières faisaient figure de sainteté.

À l'âge de 19 ans, Paulette devient mère célibataire. Le père de l'enfant disparaît du décor. Alors que l'annonce de cette grossesse lui vaut, au départ, le rejet de sa famille, la jeune maman décide tout de même de garder le bébé: « Pour moi, c'était inconcevable de me faire avorter. »

Au cours de la grossesse, grâce à une amie, elle fait la rencontre de Gilles. La première fois qu'elle le voit, c'est le coup de foudre: « Je me suis dit dans mon cœur: je vais marier cet homme-là. » Les choses ne sont pourtant pas si simples. Elle est enceinte, tandis que Gilles est déjà fiancé à une autre femme, « une fille très religieuse de bonne famille bourgeoise ».

Une amitié naît doucement entre les deux. Gilles, touché par le courage de Paulette, l'accompagne dans sa grossesse. Les événements se placent un à un, comme un casse-tête qui se laisse construire tranquillement.

Gilles quitte sa fiancée. Il est présent à l'hôpital lorsque Paulette accouche



«SI TU PASSES ET QUE LA
LUMIÈRE EST ALLUMÉE, C'EST
QUE JE T'ATTENDS TOUJOURS.»

de son fils. Il ne se sent toutefois pas prêt à entreprendre une nouvelle relation amoureuse. «On s'est fréquentés plus ou moins. Mais aussitôt qu'on parlait de mariage, il s'en allait, il ne voulait rien savoir», me raconte Paulette.

Pendant cette période d'attente, Paulette fait une promesse à celui qu'elle aime de plus en plus : «Moi, je vais toujours t'attendre. Si tu passes et que la lumière est allumée, c'est que je t'attends toujours.» Gilles passe chaque soir devant la maison où vit son amie. Et chaque soir, la lumière demeure allumée.

Gilles voit le fait d'avoir rencontré une femme qui a déjà un enfant comme un signe de la Providence. Il se croit alors dégagé du «devoir» d'en avoir un avec elle. À cette époque de sa vie, il se sent incapable de devenir père.

Après six mois d'attente, il revient voir celle qui l'attend toujours. Par une belle journée d'octobre, il cogne à sa porte et lui demande : «Qu'est-ce que tu en penses si on se mariait?» Quand elle le questionne sur le moment, il lui répond, à sa plus grande surprise : «Le plus vite possible, avant que je change d'idée.»

Ce sera le 26 décembre.

La famille de Paulette n'en revient pas : «Mais qui est cet homme?»

«La veille des noces, je suis allé la voir, je lui ai dit : "Tu n'as pas peur que je ne me rende pas à l'église pis que je change d'idée?" Elle m'a répondu : "Moi, je vais me rendre à l'église, pis si toi tu n'es pas là, je vais retourner chez nous pis t'attendre, parce que je suis convaincue que tu vas revenir."»

La confiance inébranlable de sa future femme le touche : «J'ai vu comment Dieu mettait dans ma vie quelqu'un en qui je pouvais faire confiance, quelqu'un qui ne me posait pas de questions. J'ai senti qu'à travers elle le Seigneur m'aimait comme j'étais et que Paulette m'aimait aussi, sans mettre de conditions face à son amour, chose que moi j'étais incapable de faire. Puis on s'est mariés et je ne suis jamais parti», dit-il en échappant un petit rire.

«Ça fait quarante-huit ans qu'on est ensemble.»

Cette fois, sa voix ne peut plus cacher ses tremblements.

LA FAIM

Même si, aux yeux des autres, le nouveau marié revêtait des allures de sauveur (il avait après tout sorti une jeune femme de son milieu défavorisé et, qui plus est, avait adopté son fils), Gilles sait que la réalité était tout autre.

«J'ai marié Paulette un peu par égoïsme. Par égoïsme, pour penser à moi. J'avais besoin de quelqu'un qui m'aimait sans condition. Et j'étais un homme tellement orgueilleux, Paulette venait d'un milieu vraiment très pauvre, très défavorisé. C'est moi qui ai acheté son linge quand on s'est mariés.»

«Gilles me gâtait, j'étais habillée comme une carte de mode. Il choisissait les vêtements que je devais porter pour aller travailler.» Puis, elle me dit, sans prendre de détour : «J'étais une femme soumise! Gilles était mon dieu» et «comme il était mon dieu, j'étais prête à n'importe quoi [pour lui].»

Son époux confirme : «Je coiffais ma femme, je la maquillais, je n'aurais jamais pu accepter qu'elle sorte de la maison sans être bien mise.»

«C'est dire à quel point mon orgueil était plus fort que n'importe quoi. Je ne lui permettais pas d'être elle-même. Elle devait être à la hauteur de mon orgueil.»

L'ANGOISSE

Leur famille vit quelques années de cette façon, en préservant surtout et à tout prix les apparences. Dans leur quartier, leur situation est des plus enviables : «J'avais tout, j'avais une maison, un chalet, mais quelque part, ça commençait à déchirer», raconte Paulette.

Quelque chose cloche entre les deux : un silence, des non-dits.

Celle qui «aurait donné la mer pour lui» sent que son époux n'est pas lui-même avec elle. Gilles porte des souffrances qu'il n'arrive pas à partager, ni à sa femme ni à quiconque.

«Je ne me sentais pas un homme, j'avais l'impression d'être encore un enfant, le p'tit gars à ma mère.» Gilles poursuit en se confiant, sans gêne. Celui qui avait tout pour plaire auprès des dames vivait un combat intérieur incessant, une attirance homosexuelle depuis son jeune

âge. La peur d'avoir un enfant qui souffrirait comme lui le taraudait.

«Même si je priais Dieu, j'en voulais à Dieu de m'avoir créé avec ce problème-là. Je priais tout le temps, je ne suis jamais tombé là-dedans. [...] C'était ma croix dans ma vie, d'avoir ces attirances-là que je ne voulais pas.»

Avant-dernier d'une famille de dix enfants, Gilles n'a connu de son père rien d'autre que les commentaires que faisaient ses frères sur cet homme buveur, travaillant de nuit dans une usine de pâtes et papiers. Gilles ne le voyait donc presque jamais, jusqu'au jour où, atteint du cancer, il vient vivre ses derniers moments dans la maison familiale.

Gilles avait alors huit ans.

«J'ai été élevé par ma mère. Pour moi, ma mère, c'était mon Dieu. Elle m'a éduqué: "Toi, tu vas être un bon p'tit gars, tu ne feras jamais rien de mal, tu ne feras pas pleurer le p'tit Jésus." Donc, j'ai grandi dans la crainte de Dieu.»

Dès ses premières sorties avec des filles, sa mère l'attend à la maison pour qu'il lui raconte sa soirée. Aucun écart de conduite n'est permis.

LA NUDITÉ

«D'une certaine façon, je n'ai jamais vu l'amour d'un homme et d'une femme. J'ai toujours vu juste l'amour d'une mère pour son enfant. J'ai grandi en voulant toujours être le petit gars à ma mère. Et même quand je suis devenu adulte, quand j'étais dans des groupes d'hommes, je me sentais toujours écrasé, comme le petit gars qui n'était pas à sa place.

«J'étais tellement religieux, j'allais à la messe tous les jours, je priais le petit Jésus. Je n'étais jamais tombé dans cette faiblesse-là même si elle m'habitait tout le temps. Il me semblait que, pour être aimé de Dieu, il fallait que je



*«QUI NOUS SÉPARERA DE L'AMOUR DU CHRIST?
LA TRIBULATION, L'ANGOISSE, LA PERSÉCUTION,
LA FAIM, LA NUDITÉ, LES PÉRILS, LE GLAIVE?»*

– RM 8,35

sois parfait. Pour être aimé de ma mère, il fallait que je sois parfait.»

Après plusieurs années de vie conjugale, Paulette demande à Gilles – pour cadeau d'anniversaire de mariage – d'avoir un enfant avec lui.

«Moi, je ne voulais pas avoir d'enfant. J'avais marié une fille avec un bébé pour pas être obligé d'en avoir un. Je priais le Seigneur: "Fais que je n'aie jamais d'enfant!" Je ne sais pas comment le Seigneur a pu être plus fort que le Malin, parce que le 26 décembre, à notre anniversaire de mariage, on a conçu un fils.»

Inévitablement, un mois plus tard, la grossesse est confirmée. Pour Gilles, c'est la panique. Tout à coup, toutes ses craintes l'écrasent: «J'ai laissé l'Église. J'étais en révolte contre Dieu, il me semblait que Dieu m'avait trompé. Premièrement en me créant, deuxièmement en permettant que j'aie un enfant. Et alors, comme je m'étais coupé de Dieu, je suis tombé.»

LA TRIBULATION

Peu de temps après, Gilles et Paulette vivent une fin de semaine de Cursillos. Ils y entendent une panoplie de témoignages: des drogués, des alcooliques, mais Gilles est déçu: «Pas d'homosexuel.»

Gilles se sent de plus en plus écrasé par la croix qu'il porte secrètement, il essaie de s'enlever la vie.

Heureusement, le Seigneur ne le laissait pas seul. C'est dans ce moment de grand désespoir que Gilles fait une rencontre personnelle avec le Christ. «C'est là, dans ma révolte, que j'ai redécouvert Dieu.» Un prêtre vient à sa rencontre et lui dit: «Dieu t'aime.»

Il n'y croit pas. «C'est impossible que Dieu m'aime parce que je suis tombé dans ce péché-là.» Gilles explique alors au prêtre sa décision: demander à sa femme une nullité de mariage «pour qu'elle puisse être aimée par un vrai homme».

Le prêtre lui rappelle alors : « Sais-tu pourquoi on se marie à l'église et que c'est un sacrement ? Pour apprendre à aimer. Jésus Christ peut t'apprendre à aimer ta femme. » Puis il l'exhorte : « Tu vas aller voir ta femme, tu vas faire la vérité avec elle, tu vas lui raconter [tes souffrances] et dis-lui que tu veux apprendre à l'aimer avec Jésus Christ. »

Gilles se confie donc à celle que Dieu avait mise dans sa vie, une femme qui l'aimait sans condition. Après ses confidences, Paulette lui dit : « J'ai toujours su que tu m'aimais, c'est juste toi qui ne le savais pas. »

À partir de ce moment, le couple commence un cheminement sérieux dans l'Église. « Tous les jours, je priais le Seigneur qu'il me donne la grâce d'aimer ma femme et mes enfants comme ils étaient. » C'est-à-dire imparfaits.

Le cheminement de Gilles dans l'Église lui permet de se connaître, de découvrir qui il est vraiment. Il réalise que celui qui passait pour un sauveur était en fait très égoïste : « J'ai arrêté d'essayer de changer ma femme, de la mettre à l'image que je voulais qu'elle soit, j'ai commencé à aimer ma femme pour ce qu'elle est. »

Paulette complète : « Moi, ça m'a permis de retrouver mon identité. » Il enchaîne : « Paulette a commencé à être elle-même, tandis que moi, j'ai commencé à prendre la place du père dans la famille. » Tranquillement, les deux époux qui, en raison de leur histoire familiale respective, voyaient en l'image du père quelqu'un de trompeur se réconcilient avec leur père terrestre. Tous les jours, Gilles regarde désormais la photo de son père et prie pour lui. Paulette renchérit : « Le Seigneur lui a fait voir son rôle de père, alors les enfants vont maintenant vers [lui]. »

C'est dans une communauté du Chemin néocatéchuménal, avec laquelle ils font un cheminement spirituel, que Gilles et Paulette se reconstruisent.

« Moi, je suis un homme qui a besoin de voir des signes. Le Seigneur m'a donné une communauté où je pouvais voir Jésus Christ agissant à travers les frères qui priaient pour nous autres, pour nos enfants, sans jugements. Moi qui étais très religieux, qui ai toujours été en prière, qui allais à la messe tous les matins, ma vie n'avait jamais changé. Mais dans mon cheminement, je [suis] passé de la religion à la foi. La foi, c'est une expérience de Jésus

Christ concrète, à travers des gens, à travers des événements. Dans mon mariage, j'ai rencontré Jésus Christ à travers ma femme qui m'a aimé sans condition, à travers les enfants qu'il m'a confiés pour me montrer que la perfection n'est pas ce qui donne la vie. Ce qui donne la vie, c'est d'aimer l'autre gratuitement. »

Gilles conclut : « Notre mariage, c'était un mariage voué à l'échec dès le début. » Paulette acquiesce sans hésiter. « Et avec ça, Dieu a fait des merveilles », complète Gilles. « Dieu m'a donné une femme qui m'a permis de me réconcilier avec l'histoire que Dieu avait faite dans ma vie. Jésus Christ s'est fait présent au cœur de notre couple, c'est pour ça qu'on est encore ensemble aujourd'hui. Moi, j'ai découvert que le Christ a donné sa vie pour moi, afin que moi, j'aie la vie. »

« Rien ne peut nous séparer de l'Amour. C'est ça, rien ne peut séparer notre couple, tant que Jésus Christ est au cœur de notre mariage. »

*

« Mais en tout cela, nous sommes les grands vainqueurs grâce à celui qui nous a aimés. J'en ai la certitude : ni la mort ni la vie, ni le présent ni l'avenir, ni les hauteurs, ni les abîmes, ni aucune autre créature, rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur » (Rm 8,37-39). ■

Pascale Bélanger se passionne pour la littérature, la philosophie et la nutrition. Elle aime aller à la rencontre de l'Autre et apprendre chaque jour un peu plus sur l'être humain et sur sa magnifique complexité.

« Je veux que tu sois ma femme »



Texte : Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Photos : Noé Tessier

ÉLISE LUSSIER-DESBIENS ÉTAIT REMPLIE D'ESPOIRS. ELLE VOULAIT SE MARIER. DEVENIR MÉDECIN. PARCOURIR LE MONDE AVEC SON HOMME POUR MÉDECINS SANS FRONTIÈRES, ŒUVRER À MÊME LA MISÈRE, SAUVER DES VIES. MAIS FINALEMENT, LES PLANS ONT CHANGÉ.

Devant le monde des possibles, Élise choisit une voie impossible aux yeux du monde.
Un choix de vie impopulaire, incompris, peu connu.

Au soir du 17 septembre 2017, elle s'apprête à renoncer à tout. Elle ne choisit plus rien. Hormis celui qui est *Tout*.

Oui, elle entreprend de se marier à Dieu. Elle s'apprête à se laisser épouser par Dieu. Un plan de vie complètement fou, ne figurant pas parmi les options classiques de carrière.

Étendue au sol, les bras en croix, face contre terre, devant une assemblée plus que bondée, Élise adopte la position de la suprême défaite. Ou d'un autre point de vue, celle de la victoire céleste.

Derrière elle, la foule est contemplative, sidérée, intriguée, dépassée.

Et Élise, à quoi songe-t-elle ? Nul ne le perçoit.

Forte de son Dieu, elle se relève et s'avance vers l'évêque.

« Mon père, avec la grâce de Dieu, je professe devant vous et devant l'Église mon désir et ma décision irrévocable de vivre la chasteté pour toujours, dans la virginité consacrée, pour le royaume de Dieu, et de suivre le Christ mon Époux, lui qui est chaste, pauvre et obéissant. Recevez mon engagement et donnez-moi, je vous prie, la consécration. »

LE LARGE

Élise vient d'une famille teintée de l'esprit évangélique. Durant son enfance, elle a déjà une foi toute simple en quelque chose qui la dépasse. Pour elle, « croire était aussi naturel que respirer. En regardant le soleil, les étoiles, une fleur ou le sourire d'un enfant, [elle] ne pouvait que croire qu'il y avait un Créateur à la source de toute cette beauté ».

Une foi naturelle comme le soleil. C'est encore ce qui se dégage d'Élise, assise par terre avec moi au grand air d'automne, dans les pâturages de la ferme Les Jardins de St-Georges, à Sainte-Thècle, là où elle passe ses étés, au cœur de son modeste sanctuaire, une vieille tente-roulotte requinquée.

Adolescente, Élise s'investit à fond dans ce qu'elle nomme l'accomplissement humain : le sport, les arts et les performances scolaires. Elle vise la médecine, mais, dit-elle, « toujours avec un trou à l'intérieur, en sentant que ce n'est pas ce qui allait combler le cœur de [son] être ».

Un bon jour, tandis qu'elle est assise sur les bancs du cégep, son vide existentiel devient spirituel. Un constat lui saute aux yeux : « Non, je ne suis pas en train de suivre le chemin de mon cœur... »

Elle décide de partir au large, à la découverte du *chemin de son cœur*. Durant sept mois, en Équateur et au Pérou, elle reconnecte avec sa conscience spirituelle, assoiffée d'exotisme, mais sans grand attrait pour la religion de ses grands-parents.



À son retour, elle est à peine arrivée qu'elle songe déjà à repartir en Inde pour 10 ans, pour ne pas faire les choses à moitié, disons. Mais un détour avant le grand voyage change son itinéraire.

Dans une retraite chrétienne en Beauce, elle vit une conversion fulgurante à *la saint Paul* et ressort de ces cinq jours totalement différente. Elle fait l'expérience du Christ sauveur, de l'Esprit Saint et d'une communion d'amour qui ne se dit pas en mots.

La médecine laisse la place à la théologie ; la quête diffuse de sens se retire au profit des sacrements et de la prière.

« Tout ce que j'avais cherché dans ma carrière, dans un accomplissement humain, dans la psychologie et dans les spiritualités autres que chrétiennes, je le trouvais dans la personne du Christ. C'est devenu l'axe de ma vie. »



L'ÉRUPTION

Comme nouvelle chrétienne, Élise veut toujours se marier, vivre la grande histoire d'amour. Mais sa recherche ouvre une nouvelle porte...

« En plus de tous les critères que j'avais déjà pour l'homme idéal, il fallait maintenant qu'il soit chrétien. C'était vraiment une mission impossible ou extraordinaire, alors je l'ai confié à Dieu », lance-t-elle en riant.

Dans l'attente du miracle, elle entreprend un accompagnement spirituel selon la spiritualité ignatienne.

« Je demande alors à mon accompagnateur : "Comment on fait pour savoir ce que Dieu veut de nous ?" Le vieux prêtre de 80 ans me regarde et me dit tout bonnement : "Demande-lui." Ah ! tiens ! C'est vrai... »

«Je me souviens très bien, j'avais 21 ans, c'était avant de partir à l'école. Je suis assise sur mon fauteuil, les yeux fermés, et je demande à Dieu : "Seigneur, qu'est-ce que tu veux de moi?"»

«Avant même que j'aie fini de poser la question, j'entends la réponse. Un mot, quatre lettres qui me font flipper : tout.

«Tout chrétien est appelé à tout donner à Dieu, mais là, je sentais que ce n'était pas à ce niveau. Ça voulait dire : je veux que tu me donnes tout ton être : cœur, corps, âme. Et puis là, je me suis ouvert les yeux, et j'ai dit non, non, non, non, non...»

Pour Élise, il s'agit d'un appel tout à fait inusité, de l'ordre d'une éruption. Une éruption, avec son lot d'imprévisibilité et de conséquences... Oui, Élise devra renoncer à avoir des enfants et un mari humain. Sauf qu'elle ressent une joie profonde malgré elle, qui la surprend même, quand elle annonce, un peu tremblante, à son accompagnateur, qui a le sourire en coin, l'appel colossal qui surgit du fond de son être.

Au milieu de ses études et de son travail, elle se laisse le temps de porter cet appel vertigineux dans la prière. Jusqu'à ce qu'arrive, un an et demi plus tard, un cadeau de Noël emballé de grâces.

LA DEMANDE

Élise arrive pour la première fois au monastère de la Croix Glorieuse, dans Charlevoix, durant l'octave de Noël. L'inscription sur le haut de la porte – «En vue de Dieu seul» – brille dans la nuit. Quand elle entre, le grand silence la saisit, la plonge au cœur d'une présence mystérieuse et attirante.

Durant la semaine, Élise médite longuement le mystère des mages qui offrent un trésor au Roi des rois et se demande quel cadeau elle pourrait offrir à son Dieu.

Elle demande à Dieu, encore une fois : «Seigneur qu'est-ce que tu veux de moi?»



«Avant même que j'aie fini la phrase, j'ai reçu la réponse : "Je veux que tu sois ma femme."» C'était une demande en mariage, rien de moins !

«Et j'ai dit oui. Je me souviens, j'étais dehors, sur la sainte montagne, il y avait un grand vent, il faisait soleil. J'ai ouvert mes bras pour toujours et les cloches ont commencé à sonner pour la messe. Le sourire au cœur, j'ai dit : "Je suis peut-être folle, mais oui, oui, oui !" Un oui qui engage toute une vie. Un oui complètement fou.

«Nous étions maintenant fiancés, Jésus et moi.»

Élise entreprend alors ce qu'elle appelle le noviciat de l'amour, «dans une virginité de corps certes, mais surtout d'esprit, dans un chemin de conversion toujours plus profond et impossible sans la grâce de Dieu». Entre divers essais en communauté, ses études, ses projets artistiques et un temps de maladie, elle saisit que le véritable monastère est d'abord intérieur.

Vient un temps d'essai d'un an chez les moniales de Bethléem, en France, où elle pense avoir trouvé sa place, mais on la renvoie en mission au Québec pour prier. Élise ne sait plus où ni comment s'engager. Mais une chose demeure sûre : elle a soif de manifester son engagement envers Dieu en Église. On sent un chemin de défricheurs s'éclaircir peu à peu.

Elle découvre, par l'entremise du cardinal Lacroix, l'ordre des vierges consacrées, disparu pendant des siècles et remis à l'honneur par le concile Vatican II. Il s'agit d'un ordre de femmes, épouses du Christ, qui ne vivent pas en communauté, mais dans le monde, sans être du monde. C'est une vocation eschatologique, puisant aux sources de l'Église apostolique, qui rappelle, comme le dit Élise, «qu'on est créé par amour, pour aimer, pour un face-à-face avec Dieu, pour une Noce éternelle qui est la communion à l'Amour pour toujours».

Une certitude brule alors son cœur ; l'essentiel est de revenir au feu brûlant de la vie consacrée. Et avec cette certitude, une promesse de Dieu reçue en ermitage : le désert refleurira.

BIEN EN CHAIR

Après ce touchant témoignage, les questions se bousculent.

— Élise, tu montres qu'il est possible d'être heureuse sans une vie sexuelle épanouie ?

— Je suis appelée à être un point d'interrogation au cœur du monde.

— C'est vrai qu'on ne peut pas dire le contraire !

Elle poursuit :

— Il faudrait élargir la notion de sexualité. Sexualité et génitalité ne sont pas la même chose. Dans le sens que ce n'est pas parce que je suis une vierge consacrée que je suis un ange. Je suis une femme, avec une sexualité et une affectivité qui ne sont pas du tout appelées à être refoulées.

— Donc, tu n'es pas une femme apathique, c'est vrai ? (Rires.)

— Pas du tout, au contraire ! Pour moi, la sexualité est un don de Dieu qui est une puissance extraordinaire de vie au cœur de tout être humain, une puissance de création et de fécondité, et c'est très malheureux qu'on fasse toutes sortes de choses avec la sexualité. La sexualité implique tout l'être humain et pas seulement la génitalité. Elle a comme but la communion des personnes et le don désintéressé de soi pour l'autre dans l'engagement et la fidélité. Ça peut aussi se vivre de toutes sortes d'autres manières. La virginité consacrée est un choix d'Amour et de vie. Autrement, elle rate la cible.

J'imagine maintenant que, par terre, en prostration, avant de prononcer son vœu éternel, Élise songeait au Christ en croix. À l'entendre parler de la liberté, on peut aisément le penser.

«Le Christ en croix qui est cloué et qui ne peut plus rien faire, il ne peut plus aller nulle part, il ne peut plus rien dire tellement il est fatigué, tellement il est asphyxié. Il s'offre par amour, jusqu'au bout. Pour moi, c'est l'être le plus libre au monde.»

On pourrait supposer qu'Élise se nourrit du pain amer d'une vie austère ; mais à plus forte raison, on peut la croire éprise de celui *pour qui* elle se sacrifie, car en perdant tout, elle gagne la main de son époux éternel, le Christ, qui lui donne tout.

*

À quoi ressemble la vie de jeune mariée à un Dieu invisible ? Vraisemblablement, à une vie simple, faite d'oraison, partagée entre le travail manuel à la ferme et la mission d'accueil auprès des jeunes et des familles.

Mais la réponse d'Élise nous amène plus loin : «À l'Amour qui t'emporte, ne demande pas où.» ■



L'amour intégral

L'AMOUR, LE SEXE ET LA LIBERTÉ SELON KATERINE PERRAULT

L'AMOUR ET LA SEXUALITÉ NOUS LIENT LES UNS AUX AUTRES. CES LIENS, QUI SOUVENT NOUS ATTACHENT, NOUS CONTRAIGNENT ET NOUS RETIENNENT, SONT-ILS AUTANT D'ENTRAVES À LA LIBERTÉ ?

Ou, au contraire, peuvent-ils devenir le moyen, voire le lieu privilégié d'expression de cette liberté ? *Le Verbe* a rencontré Katerine Perrault, qui travaille actuellement au diocèse de Montréal sur les questions concernant le mariage, la vie et la famille.

Le Verbe: Peut-on dire que notre société est aujourd'hui vraiment libre sexuellement ?

Katerine Perrault: Peu importe la manière dont on comprend la liberté, la majorité des gens ne sont pas libres sexuellement. Si l'on comprend la liberté comme une absence de contraintes, alors cela voudrait dire que nos sentiments et nos désirs superficiels, en constant changement, ne nous tiennent pas à leur merci eux non plus. Mais selon la mentalité actuelle, être libre sexuellement signifie justement n'avoir aucun autre maître que ceux-ci. Dans ce sens, la liberté n'est pas de n'avoir aucun maître, mais de pouvoir choisir celui qu'on sert.

La vraie liberté est celle qui nous permet de faire les choix, parfois difficiles, afin d'atteindre les objectifs les plus élevés qu'exigent les profonds désirs de notre cœur. Car le bonheur ne consiste pas à être capable d'établir nos préférences, mais à pouvoir *vivre ces choix concrètement*. Une personne qui voudrait en aimer seulement une durant toute sa vie n'est pas libre si elle est incapable des actions qui la rendent fidèle, de se sacrifier pour l'autre et de rechercher d'abord son bonheur, etc. Elle ne l'est pas non plus si elle s'est entraînée à faire ses choix uniquement en fonction de ses besoins immédiats.

Nous pouvons nous entendre pour dire que le bonheur se trouve au cœur de nos relations. Et pour établir et maintenir de bonnes relations, certaines qualités et attitudes sont nécessaires. Par exemple, la colère ne contribuera jamais à une relation de qualité. Alors logiquement, nous devrions faire chacun de nos choix en fonction de leur capacité à soutenir de bonnes relations. Liberté n'est pas synonyme de facilité.

La question ultime est donc : voulons-nous vivre selon le principe de plaisir ou selon celui de bonheur ?

Le Verbe: Quels sont les principaux problèmes ou enjeux de notre société actuelle avec l'amour, voire la sexualité ?

Katerine Perrault: Aujourd'hui, plutôt que de nous ouvrir vers les autres, la sexualité nous replie souvent sur nous-mêmes. Nous laissons nos sentiments, nos besoins et nos préférences non seulement guider nos actions, mais même définir notre identité. La sexualité nous permet de faire diverses expériences qui nous informent sur ces sentiments, préférences, attirances, etc. Elle n'est donc plus un code qui cache *déjà* une richesse à découvrir, mais une manière de rassembler de l'information pour *construire* notre identité.

Les relations amoureuses servent donc à remplir nos propres besoins et fonctionnent tant et aussi longtemps que les deux partenaires en retirent quelque chose de satisfaisant. Lorsque ce n'est plus le cas, ils en cherchent un autre qui réponde mieux à leurs besoins. On utilise l'autre comme un moyen.

On laisse aussi souvent aux sentiments l'autorité de déterminer la durée de la relation et l'existence ou l'absence d'amour. Pourtant, si l'on regarde les profonds désirs du cœur d'un amoureux, on s'aperçoit qu'il veut aimer une seule personne durant toute sa vie, vieillir avec elle. Mais les sentiments seuls sont incapables de le mener là où il voudrait aller.

L'amour concerne le cœur, le corps et la tête. Il comprend donc les désirs et les sentiments, mais aussi une décision. Est-on vraiment libre lorsqu'on vise un objectif, mais qu'on est incapable d'accomplir les gestes qui nous permettent de l'atteindre ? La liberté est vue comme une absence de contraintes, mais la vraie liberté est une liberté *pour* rejoindre un objectif qui répond aux désirs profonds du cœur.

Le Verbe: En quoi amour et sexualité sont-ils liés ?

Katerine Perrault: Pour bien comprendre, il faut savoir que l'unique objectif de Dieu dans toute la Création était de faire une déclaration d'amour à chaque personne qu'il créerait. En fait, chacun de nous est un débordement de son amour sur deux pattes, qui veut partager sa vie avec nous !

Mais dans toute la Création, le «code» le plus clair pour découvrir l'amour de Dieu est le corps humain. Notre corps d'homme ou de femme n'a en effet pas de sens seul. Il nous révèle que nous n'existons pas pour nous replier sur nous-mêmes – avez-vous déjà rencontré une personne parfaitement égoïste qui rayonne de bonheur ? –, mais pour établir des relations avec les autres.

Et c'est bien normal, puisque nous sommes créés à l'image de Dieu, l'«Amour pur», et que l'amour existe pour se donner aux autres afin de leur rendre la vie plus belle. C'est donc la sexualité, à cause du code qu'elle est, qui rend le plus image de Dieu ! Elle nous fait découvrir cet aspect vital de notre identité : nous sommes créés pour aimer et être aimés.

Puisque nous sommes un corps *et* un esprit, notre corps représente toute la personne que nous sommes. Il a donc un véritable langage et exprime ce que nous voulons dire *comme personne*. Il faut donc que notre corps, notre cœur et notre tête soient d'accord pour dire la même chose.

À l'image de Dieu qui nous a créés pour nous faire découvrir son amour total, gratuit, sans conditions ni limites et qui donne la vie, nous sommes invités à aimer les autres de la même manière, y compris à travers notre sexualité. En réalité, la sexualité nous fait découvrir que nous ne devrions jamais nous satisfaire de moins que «l'intégrale» de l'Amour !



Katherine Perrault

est diplômée en psychologie et formée à l'Institut Jean-Paul II à Rome. Elle travaille au Centre diocésain de Montréal pour le mariage, la vie et la famille. Ce centre vise à unifier et à développer les initiatives missionnaires à travers la formation, l'accompagnement et l'implication culturelle. Cette nouvelle initiative sera officiellement lancée en 2018.

Pour plus d'infos :
centreDMVF@diocesemontreal.org

Le Verbe: Une véritable éducation sexuelle devrait-elle avant tout être affective? Si oui, devrait-elle se limiter à cette dimension?

Katherine Perrault: Puisque nous sommes formés d'un corps, d'un cœur et d'une tête et puisque la sexualité est l'aspect le plus intime de notre identité, l'éducation sexuelle ne doit se limiter ni à la dimension du corps, ni à celle du cœur, ni à celle de la tête. Elle doit les comprendre toutes. En fait, puisque notre sexualité est un code qui nous permet de comprendre qui nous sommes et ce pour quoi nous sommes créés – aimer et être aimés –, nous devrions plutôt parler «d'entraînement pour aimer», plutôt que d'éducation sexuelle.

Nous n'aimons pas seulement avec notre corps, ni seulement avec notre cœur, ni seulement avec notre tête, alors l'amour nous montre clairement que nous sommes une *personne unifiée* et pas une personne «en morceaux».

Afin de bien nous entraîner pour aimer, il est essentiel de partir des désirs les plus profonds de notre cœur: désir d'être appréciés pour ce que nous *sommes*, acceptés inconditionnellement, valorisés, de contribuer à la société, d'être heureux, d'aimer et d'être aimés, etc. Ces désirs sont inscrits dans notre cœur *par Dieu*, car il veut les combler. Ils nous apprennent le chemin à suivre pour être heureux et l'infini bonheur qu'Il nous réserve.

Un bon entraînement pour aimer comprend donc la capacité à déterminer nos désirs et nos sentiments et à les orienter en fonction de la personne que nous voulons devenir. Cela signifie aussi les orienter de telle sorte que nous traitons les autres selon leur immense dignité et selon le plan de Dieu pour l'amour. Il comprend donc la découverte et la pratique des qualités et des habitudes qui permettent de développer de bonnes relations et de faire des

choix difficiles si cela est nécessaire au vrai bonheur.

Le Verbe: Quelles sont, pour les époux, les clés d'une vie affective et sexuelle vécue dans la liberté?

Katherine Perrault: La meilleure manière d'être aussi heureux et libres que possible demande de prendre conscience d'une chose: *ce n'est jamais l'autre personne qui peut remplir les profonds désirs de notre cœur*. Il n'existe pas deux amours: celui de Dieu et le nôtre. Le seul et unique amour est celui de Dieu. Lorsqu'un homme et une femme se marient à l'église, ils reconnaissent devant Dieu qu'ils sont incapables de s'aimer autant, aussi bien et aussi longtemps qu'ils le désireraient profondément. Ils demandent donc à Dieu, l'Amour parfait, de s'engager *avec eux*, d'être vraiment présent *avec eux, durant toute leur vie*. Le mariage est donc une union à trois!

Les fiancés s'engagent ainsi l'un envers l'autre, et aussi envers Dieu, à être fidèles pour toujours et à rester ouverts à toutes les manières dont Dieu voudrait faire déborder son amour sur leur entourage, avec leur collaboration, potentiellement au travers de leurs enfants, eux aussi débordements d'amour sur deux pattes! Et Dieu s'engage précisément à les combler de son amour à un point tel qu'il déborde sur leur entourage.

Ainsi, en se mariant, chaque personne accepte de collaborer avec Dieu pour aimer l'autre. Elle devient l'instrument à travers lequel l'amour de Dieu peut passer. Et cela implique quelque chose de *vital*: puisque c'est l'amour de Dieu qui passe à travers celui de l'autre, il restera toujours disponible même si l'un ou l'autre ou les deux ne ressentaient plus d'émotions. Dans les moments difficiles, il s'agirait simplement de rester disponible à Dieu et de compter sur lui pour faire durer l'amour.

De plus, savoir que ce n'est pas l'autre, mais Dieu, qui comble nos profonds désirs enlève un immense poids des épaules de chacun : plus personne n'a d'attentes irréalistes envers l'autre. Plus personne ne s'attend à la perfection de la part de l'autre. Et plus personne ne compte sur ses propres forces pour aimer l'autre comme il le voudrait.

Rester connecté à l'amour de Dieu à travers la prière et les sacrements est donc **ESSENTIEL** pour faire l'expérience de *la vie en abondance* que Dieu veut donner aux mariés et pour ne pas en venir à «se tolérer pour rester ensemble».

Le Verbe: Quels sont les conseils que vous donneriez à de nouveaux époux?

Katerine Perrault: *Le mariage n'est pas fait pour vous!* Surprenant? Je dis cela dans le sens où, pour réussir son mariage, on doit arrêter de penser qu'on se marie pour être heureux. Parce que cela implique que nous nous marions pour ce que ça nous apporte personnellement. Aucun mariage ne peut durer s'il est centré sur ce que chacun peut en retirer. Ou alors, on finit par simplement «se tolérer». Mais qui a le profond désir de tolérer son amoureux et d'être toléré par lui?

Nous marier, c'est nous engager à rechercher le bonheur de l'autre avant le nôtre durant toute notre vie. Et paradoxalement, c'est ainsi que nous atteignons le plus haut niveau de bonheur! En fait, ce n'est pas si paradoxal quand nous nous souvenons que nous existons pour nous donner aux autres, à l'image de l'Amour par lequel nous sommes créés.

Mes grands-parents, qui ont été mariés durant 70 ans, m'ont un jour dit que l'un des éléments essentiels pour le mariage était l'ouverture à s'adapter à l'autre. Cela ne veut pas

dire perdre notre personnalité pour se plier aux caprices de l'autre, mais être prêt à faire tous les efforts nécessaires pour apporter des modifications à nos manières d'être et de faire les choses, si nécessaire. «Je suis comme ça, je ne changerai jamais, tu m'as marié (ou mariée) comme ça» n'aidera aucun mariage.

Aussi, ne laissez jamais les enfants se placer entre vous. La plus grande garantie de la solidité de votre famille est la santé de votre couple. Ne laissez jamais les enfants semer la discorde entre vous.

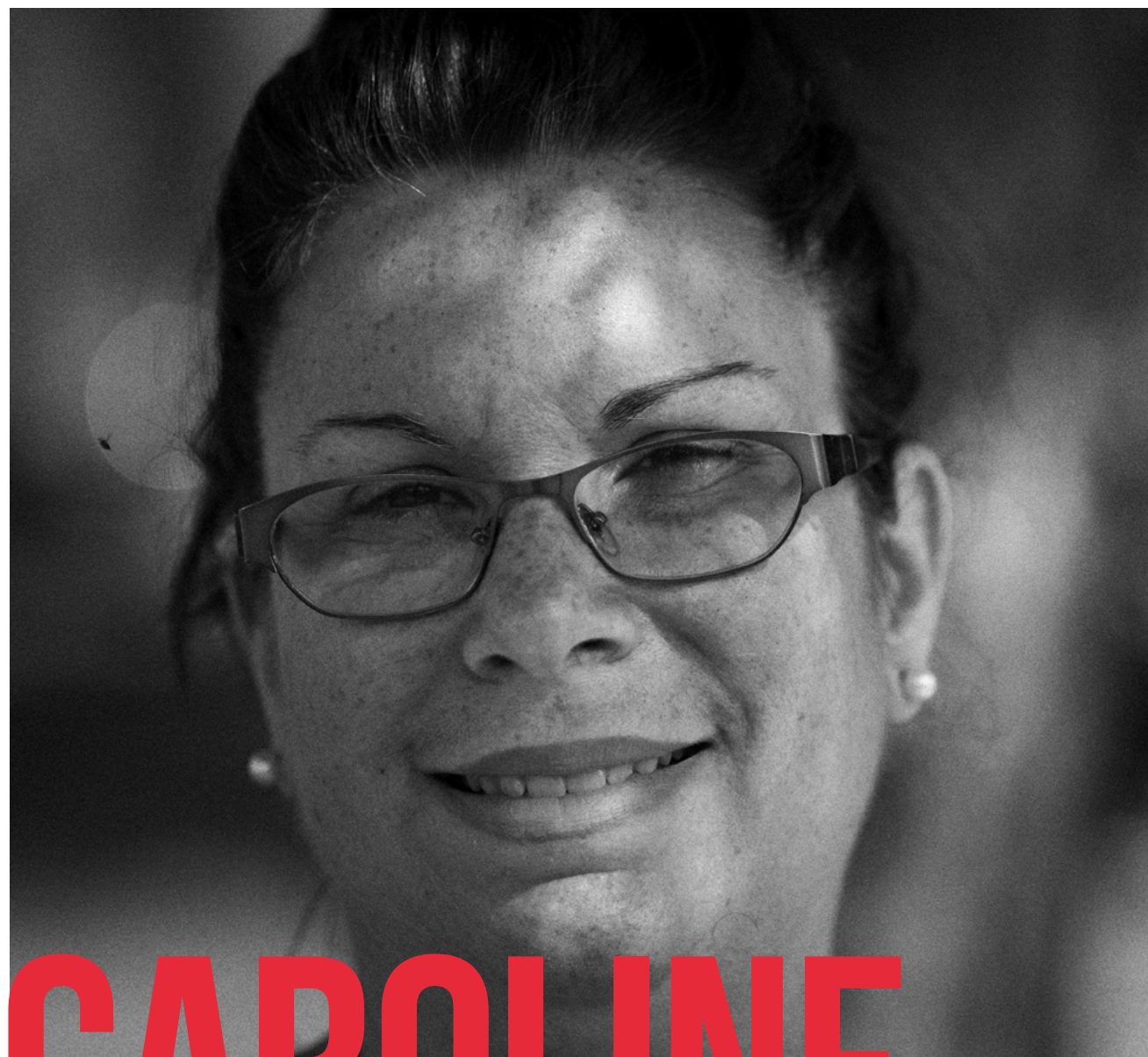
Enfin, n'attendez pas d'avoir des difficultés pour renforcer votre amour et pour travailler sur votre couple! Pendant que vous traversez de beaux moments, faites des «rénovations»! Apprenez à mieux vous connaître, développez des outils pour prévenir les conflits ou pour les surmonter d'une manière constructive, pratiquez de bonnes habitudes, par exemple vous dire un compliment par jour, etc.

Et bien sûr, commencez tout de suite à prier en couple et en famille. Une famille qui prie ensemble reste ensemble! ■

James Langlois a étudié l'éducation, la philosophie et la théologie. Son cursus témoigne de ses nombreux champs d'intérêt, mais surtout de son désir de transmettre, de comprendre et d'aimer. Il est rédacteur en chef adjoint au *Verbe* depuis juin 2016.

Texte : Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

Photos : Samian



CAROLINE

PARMI LES LOUPS



Il n'y a pas qu'à la guerre, au milieu des massacres à la machette, que l'on peut serrer la main du diable. On peut aussi le faire au bout d'un clavier, quand on veut soudainement changer de vie.

Caroline le dit : il était un vrai démon, ce gars-là, et c'est encore le démon – celui du midi, cette fois – qui l'a poussée dans son lit.

Mariée depuis deux ans avec Patrick, elle n'en pouvait plus de sa vie plate d'épouse et de mère.

«Je ne sais pas ce qui m'a pris. Après ma grossesse, mon corps avait tellement changé... j'avais beaucoup de difficulté à l'accepter. J'étais en dépression. Je me suis mise à ne plus aimer mon mari. Pire : il me dégoutait !

«Je clavardais et je couchais sur le divan. Je ne voulais qu'une chose : le quitter.»

Un matin, elle s'est levée du divan et lui a dit qu'elle ne l'aimait plus, qu'elle voulait divorcer, et qu'il devait partir. Patrick a pleuré et supplié. Rien n'y fait. Caroline est de marbre.

«Je suis allée porter la petite à la garderie, et quand je suis rentrée, il n'était plus là. J'ai crié : "Partyyyyy !" Enfin, j'allais pouvoir penser juste à moi.»

Et là, tu as fait quoi ? Elle baisse les yeux, en tripotant son mouchoir. «Je suis partie sur une méchante virée ! C'était la rumbata ! Speed, ecstasy, alcool... je couchais avec plein de gars.»

Il y a des vides comme ça, dans la vie, qui vous grugent de l'intérieur.

LES SENTIERS DE PERDITION

Ce vide, pour Caroline, est arrivé à la naissance. À cause d'un manque d'oxygène au cerveau, son trouble de motricité fine, d'équilibre et d'apprentissage la place à part de tout et de tous. Même à l'école spécialisée, elle encaisse le rejet et l'intimidation.

Elle pose toujours la même question : «Maman, pourquoi je vis ?» Pas de réponse. Et pas de cinquième secondaire non plus. Naïve et bonne, elle est victime d'agressions psychologiques et sexuelles.

À 20 ans, elle se révolte. Elle passe ses soirées dans les bars, debout sur les hautparleurs, ivre et à moitié nue. Les gars tournaient autour d'elle. Elle en choisissait un pour la nuit. N'importe qui.

«J'en ai fait baver à mes parents. Ma mère essayait de me comprendre, mais je lui disais : "Comment veux-tu que je sois heureuse quand ma vie, c'est d'la marde ! Pourquoi je suis sur terre ? Pour souffrir ?"»

J'écoute Caroline. Un long silence s'installe. Son gros chien vient lui faire un câlin, comme pour la consoler. Même après tout ce temps, les cicatrices font mal.

On replonge dans le passé. Les crises d'angoisse et de panique sont quotidiennes. Sa psychiatre lui fait comprendre que la mort de sa grand-mère lui avait causé un choc émotionnel. Et le souvenir occulté d'une agression sexuelle de la part de son cousin remonte à la surface.

Comme si ce n'était pas assez, un soir, le *chum* de sa coloc la viole. À la cour, la coloc témoigne contre elle. Le *chum* est acquitté. C'était son témoignage contre le sien.

«Ma mère pleurait en répétant qu'il n'y avait pas de justice. Ça lui avait fait revivre son propre viol à 14 ans... Moi, j'ai répondu quelque chose d'étrange, quelque chose qui ne venait pas de moi, on dirait. J'ai dit : «Oui, maman, il y a une justice.»

«Je regardais ma vie ; je n'avais jamais fait de mal à personne, j'avais toujours été bonne. Cette voix au fond de moi disait : "Moi aussi, Caroline, j'ai été jugé, et moi non plus je n'avais rien fait." J'ai su, comme instinctivement, que c'était le Christ.»

LE DÉMON DU MIDI

Peu de temps après, Patrick arrive dans la vie de Caroline, comme un baume sur une plaie béante. Ils se marient, semblent être heureux, mais Caroline, happée par son passé, tombe en dépression.

«Toujours à la maison, en pyjama, sans me laver. Un jour, complètement soule, il me vient l'idée de me couper un doigt. Une envie irrésistible ! La folie !»

On amène Caroline en psychiatrie. On propose la zoothérapie. Ça fait un temps, mais ça ne dure pas. Toujours pas de réponse à ses questions existentielles. Elle décide d'arrêter tout ça – antidépresseurs inclus. «Ça m'avait fait prendre tellement de poids que c'était rendu que je portais les vêtements de mon mari !» lance Caroline.

«Puis est arrivée la plus belle chose qui soit : un bébé ! Après avoir tant souffert, j'avais la vie en moi et j'avais Patrick. Moi qui ne croyais plus à l'amour, soudainement, j'en avais plein !»

CAROLINE POSE TOUJOURS LA MÊME QUESTION : « MAMAN, POURQUOI JE VIS ? » PAS DE RÉPONSE.

Enfin, pourrait-on dire, tout allait pouvoir se tasser pour Caroline, et le jeune couple voguerait, tranquille, au gré des jours... Eh bien, non.

Caroline se blesse à l'usine – la machine qu'elle fait fonctionner est défectueuse et elle doit exécuter des manœuvres inhabituelles de façon répétitive. Résultat : bursite, tendinite, opérations, multiplication des piqûres de cortisone et, enfin, conflit avec la Commission de la santé et de la sécurité au travail... donc pas de physiothérapie. Elle gagne sa cause auprès de la CSST, mais trop tard. Le mal est fait : ses bras restent handicapés, elle ne peut plus travailler. On lui offre les services d'un psychologue ; elle refuse. Elle décide d'être maman à la maison.

C'est là, au bout de deux années, que le fameux démon du midi est venu la faucher, ce « fléau qui ravage en plein midi ». Patrick était parti. Caroline était en plein dérapage. En clavardant, elle rencontre un gars captivant, légèrement bizarre.

«Il m'attirait. Je l'ai appelé et il a commencé à me raconter ma vie. Je ne le connaissais même pas, mais il savait tout de moi ! Il avait même décrit mon tatouage à l'épaule !»

Le temps était suspendu. Fascinée, Caroline lui demande s'il a un don. Lui ricane. Elle le rencontre le soir même. Ils couchent ensemble.

Rapidement, le sexe devient étrange. Puis carrément glauque. C'était un adepte du sadomasochisme ; Caroline

se laissait faire, totalement sous son emprise. Une nuit, lors d'un acte sexuel particulièrement sordide, elle voit ses yeux changer, puis son visage en entier.

«C'était comme le diable... Moi? J'avais même pas peur! "T'as pas peur?" qu'il m'a demandé une fois. J'ai dit non. "Je vais t'envoyer parmi les loups!" "OK! j'ai dit. Vas-y!"»

Le souffle coupé, je demande à Caroline comment elle peut expliquer ça.

«C'était comme si, inconsciemment, je méritais tout ça parce que j'avais brisé ma famille...»

Mais il y avait une emprise psychologique aussi, non?

«Oui! Mais c'était plus que ça... Je ne ressentais rien physiquement. Il pouvait me faire ce qu'il voulait – et il l'a fait –, je n'éprouvais aucune douleur. N'importe qui aurait eu mal; c'était inhumain. Moi, je ne ressentais absolument rien.»

Quoi? Tu étais en transe, ou je ne sais quoi? «Aujourd'hui, je peux le dire, même si je vais passer pour folle: je sais que c'est Dieu qui m'a protégée afin que je puisse aujourd'hui raconter mon histoire et m'en servir pour aider les autres et prier pour eux.»

DANS LES TÉNÈBRES

Caroline me dit que c'est le Christ qui l'a sortie de là.

— Je te crois!

— J'ai voulu le suivre. Il a continué à me parler. Pas avec des mots. Avec des impressions, des intuitions.

— Parles-tu de locutions¹?

— Oui, c'est ça. Mon directeur spirituel m'a expliqué que c'est ce que je vivais. Je ne le savais pas. Grâce à ça, et à mon passé, et à tout ce que je vis depuis ma conversion, il m'a encouragé à partager mon histoire.

1. Les locutions, appelées «révélation privées», sont, dans la théologie catholique, des messages de Dieu qui se situent en dehors des canons bibliques. Au fil de l'histoire, certaines ont été reconnues par l'autorité de l'Église. «Elles n'appartiennent pas au dépôt de la foi. Leur rôle n'est pas d'"améliorer" ou de "compléter" la Révélation définitive du Christ, mais d'aider à en vivre plus pleinement à une certaine époque de l'histoire. Guidé par le Magistère et par l'Église, le sens des fidèles sait discerner et accueillir ce qui dans ces révélation constitue un appel authentique du Christ ou de ses saints à l'Église» (*Catéchisme de l'Église catholique*, article 67).

— Caroline, tu vas trop vite! Comment es-tu sortie de cet esclavage?

— Un jour, en entrant dans ma chambre, mon regard s'est fixé sur la statuette de la Vierge que j'avais placée dans un coin, par terre, face au mur. Je l'avais placée comme ça pour la punir... Je lui ai dit: «Ce qui se passe n'est peut-être pas bien... Vierge Marie, si ce gars-là n'est pas pour moi, alors enlève-le de mon chemin.»

Le lendemain, Caroline est retournée chez ce gars qui l'en-voutait; Karine, une amie, y était.

«Il n'avait pas d'emprise sur elle. Ça se voyait. À un moment donné, elle m'a serré très fort dans ses bras, et j'ai senti l'immense amour qu'elle avait pour moi... Un amour sans mesure... C'est cet amour-là qui m'a réveillée.

«Puis, lui, il a décidé de me faire entendre *Le mémorandum de Dieu*². Il ne m'avait pas droguée cette nuit-là, alors j'écoutais et je pleurais. Soudainement, il m'a dit que j'étais trop bonne et qu'il ne pouvait pas continuer à me faire du mal, alors que moi, je ne lui faisais que du bien... "Ta place n'est pas avec moi, a-t-il fini par dire, c'est avec ton mari et ta fille."»

Du fond de ses ténèbres, Caroline entend que c'est Dieu qui l'appelle. Si elle ne répond pas maintenant, alors il n'y aura pas de retour possible.

Suspendue à ses lèvres, j'attends la suite de l'histoire, mais elle pleure en silence. Elle balbutie: «Alors... je suis retournée vers mon mari.»

L'amour – de sa fille Karine et de son mari Patrick – a arraché Caroline à la mort.

«Sais-tu ce qu'il a fait, mon mari, pendant tous ces mois-là? Il a prié pour que je revienne. Il n'avait jamais prié de sa vie. Il est allé à l'Oratoire Saint-Joseph tous les vendredis et faisait brûler un lampion à la Sainte Famille. Il allait embrasser les pieds de Jésus en le suppliant, lui disant qu'il était prêt à prendre une partie de mes péchés.»

NUIT DE LUMIÈRE

De retour à la maison, Caroline décide de suivre Dieu, désormais, convaincue qu'il venait de la sauver. La question qu'elle n'avait cessé de se poser trouvait sa réponse.

«La vie, *ma* vie, avait un sens! Et aujourd'hui, quinze ans plus tard, c'est clair: je travaille pour Dieu. Il me donne

2. Il s'agit d'un enregistrement tiré du bestseller *Le plus grand miracle du monde*, d'Og Mandino.

beaucoup de grâces, même si je souffre tout le temps. Sauf que, aujourd'hui, je souffre avec amour, et cet amour libère ceux pour qui je prie.»

Comment ça, tu souffres tout le temps?

«Je passe par des nuits obscures, comme celle de saint Jean de la Croix, cette «vive flamme d'amour», comme il

**« QU'A FAIT MON MARI,
PENDANT TOUS CES MOIS-LÀ ?
IL A PRIÉ POUR QUE JE REVienne. »**



dit. Cette épée enflammée qui transperce le cœur, comme sainte Thérèse d'Avila. Moi, la moins que rien, je vis cette intimité avec le Seigneur dont parlent tous les saints!»

Après avoir tant souffert, Caroline est maintenant missionnaire, une «âme victime», comme elle dit. «Dieu prend mes souffrances pour la conversion des autres. Il m'a demandé si j'acceptais de souffrir pour ça, et moi... j'ai dit oui!»

Beaucoup croiront qu'elle est folle, et elle le sait. De toute façon, dit-elle, elle a toujours passé pour telle, cela ne changera pas grand-chose... Ce qui est différent, c'est qu'aujourd'hui elle dit qu'elle est folle «dans le bon sens». Elle demande même à Dieu de la rendre «encore plus folle».

«Jésus aussi était fou! Se faire crucifier par amour... Faut être fou! Toute ma vie, on m'a dit que j'étais folle, mais là, c'est par amour.»

C'est ça, le scandale de la Croix. Chaque jour, depuis sa conversion, on peut voir Caroline au service du Sanctuaire de la Réparation, à Pointe-aux-Trembles. Une «âme réparatrice» est à l'œuvre dans la chapelle de la Réparation. Des âmes souffrantes vont la voir, se confier, pleurer. Y aurait-il une âme que Caroline ne saurait entendre et comprendre?

Le soir, elle rentre à la maison et travaille ses cartes. Des cadeaux qu'elle offre gratuitement à ceux et celles que le Bon Dieu met sur son chemin. «Il me dit quoi écrire dans les cartes. Il me dit quelles couleurs utiliser. Et quand c'est fini, il me dit à qui les donner. Je n'entends pas sa voix; c'est plus comme une idée, une conviction profonde, une vérité, qui se manifeste. Quand c'est le temps de prier pour quelqu'un, je vois son visage dans mes rêves, je ressens sa détresse, sa joie, sa peine, son cœur.»

Les ténèbres les plus ténébreuses ne sont pas venues à bout de Caroline, comme le dit si poétiquement le psalmiste: «Même les ténèbres ne sont pas ténébreuses pour toi. Et la nuit devient lumineuse comme le jour, les ténèbres sont comme la lumière» (cf. Ps 139). De quoi s'émerveiller de cette proximité de Dieu; dans la nuit la plus sombre, aux extrémités de la détresse, sa présence lumineuse ne rencontre aucun obstacle.

Caroline, au bout du compte, c'est déjà un peu de Ciel sur la terre. Une résurrection des morts. Une mystique parmi les loups. ■

Brigitte Bédard est journaliste indépendante depuis 1996. Elle travaille notamment pour l'émission *La Victoire de l'Amour* et pour le diocèse de Montréal. Mère et épouse d'une famille renouvelée, elle a publié *Et tu vas danser ta vie* aux éditions Saint-Joseph, son témoignage de conversion franc et direct.

Phares de nuit

*Parcours et accompagnement
pour couples et familles*

Au sein de l'Église catholique du Québec, plusieurs mouvements proposent aux hommes et aux femmes (mariés, séparés, divorcés ou conjoints de fait) une forme de vie spirituelle et communautaire. Ces groupes empruntent des avenues différentes pour appuyer le couple et la famille dans leur vie quotidienne et dans leur cheminement de foi. Certains mouvements axent leurs interventions à la fois sur la relation de couple et sur la spiritualité, tandis que d'autres veulent aider les familles de manière plus générale à vivre bien ancrées dans le Seigneur.

Animées par des laïcs et appuyées par des consacrés, ces organisations sont présentes dans tous les diocèses de la province. Certaines sont de petites associations locales de fidèles, tandis que d'autres rayonnent dans plusieurs pays.

Le Verbe a rencontré trois laïcs, à savoir un couple et un père de famille, qui président à la destinée de deux de ces mouvements trop souvent méconnus.

CANA

Dans la Maison communautaire Val-de-Paix, tenue par la Communauté du Chemin neuf, à Rawdon, une vingtaine de couples, fourbus mais heureux, donnent un dernier

coup de main aux responsables afin de tout ranger, de tout nettoyer. Il faut dire que le lieu est vaste et s'étend sur quelques étages. Cet ancien motel, ayant un temps servi de couvent, accueille maintenant des groupes pour des séjours plus ou moins longs. En ce samedi du mois de juillet, ces couples et ces familles qui s'activent ainsi viennent de terminer la session Cana.

Cana? Oui, Cana, comme dans la noce durant laquelle Jésus a réalisé son premier miracle. Cette session a été créée en 1985 par la Communauté du Chemin neuf, elle-même fondée en France en 1973.

C'est en 1993 que la session Cana a été vécue pour la première fois au Québec. Depuis, des familles et des couples chrétiens – aussi bien que non chrétiens – de partout au Québec s'inscrivent à cette retraite.

Mais qui donc sont ces couples qui renoncent à quelques jours de repos bien mérité pour se plonger ainsi dans une retraite dont ils ne savent à peu près rien? «Certains couples sont en difficulté. D'autres veulent que leur union soit plus enracinée dans le Seigneur», me répond Normand. Avec sa femme Lisette, il est responsable de la session Cana au Canada.

«Ce n'est pas nécessaire de vivre une situation de couple difficile pour venir à la retraite. Je reçois des demandes

d'information sur Cana et l'on me pose souvent cette question. Oui, il y a des couples séparés qui participent. D'autres ne sont même pas mariés. Nous ne demandons pas le certificat de mariage. Cependant, il n'y a pas qu'eux. Je dis souvent que, si nous ne recevions que des couples en difficulté, cela serait très difficile pour nous, mais que, si nous ne recevions que des couples heureux, cela ne produirait pas une bonne session ! » me lance-t-il.

Et que vivent ces couples et ces familles ? Au moyen d'enseignements et d'échanges entre couples, les participants sont amenés à découvrir ou à redécouvrir le sacrement du mariage. « Nous voulons leur donner le goût de se retrouver. Ils font aussi la découverte de la vie fraternelle », dit Normand. « À Cana, nous invitons les couples à vivre une relation à trois ! Cette relation à trois est possible en mettant le Seigneur au centre du couple », m'explique Lisette.

Normand et Lisette ont vécu Cana il y a quelques années. Est-ce que la session a porté des fruits pour eux ?

« Cela a apporté une nouvelle dimension à notre couple ! Avant Cana, nous vivions notre spiritualité de manière parallèle », me confie Lisette. « Moi, souligne Normand, c'est la vie fraternelle avec les autres couples qui m'a transformé. Après la session, on nous invite à venir faire du bénévolat pour aider les couples qui expérimentent Cana. Cette semaine-là a vraiment changé ma vie ! »

Les organisateurs de la session Cana proposent aux couples de poursuivre le cheminement par un parcours de trois ans. « Cette année, nous comptons quatre fraternités composées de quatre ou cinq couples chacune », m'explique Lisette. Chaque couple reçoit à tour de rôle les autres membres de la fraternité. Des miniretraites d'une fin de semaine sont également offertes à Val-de-Paix.

Pour ceux et celles qui seraient hésitants à s'engager dans un parcours de trois ans, il y a Cana Welcome. « C'est une version allégée de Cana. Elle peut être vécue en paroisse. C'est une démarche qui dure deux ans. La première année, les couples échangent sur des thèmes comme la communication dans le couple. La deuxième année, nous introduisons la spiritualité dans nos échanges », explique Lisette.

Bon, c'est bien tout cela, mais est-ce que des miracles surviennent durant ces sessions ? « Des miracles ? Cana ne règle pas tous les problèmes. Nous offrons aux participants des outils pour améliorer leur vie de couple », me répond Lisette. « C'est certain qu'une semaine, cela n'est pas suffisant. Chassez le naturel et il revient au galop ! Le parcours de trois ans est aussi important », m'explique Normand. « Cependant, nous savons que les

couples qui vivent la session sont toujours visités par l'Esprit Saint. Nous le voyons à l'œuvre ! C'est certain ! » me dit Lisette avec conviction.

Intéressé ? La prochaine session Cana aura lieu du 15 au 21 juillet 2018.

LES FAMILLES EUCHARISTIQUES

« [M]on rêve, c'est qu'il y ait des prêtres adorateurs, des paroisses adoratrices, des familles eucharistiques, des communautés adoratrices, des générations d'adorateurs, d'adoratrices. »

Cette phrase a été écrite par mère Julienne du Rosaire en décembre 1991. Mère Julienne du Rosaire (1911-1995) est la fondatrice de la congrégation des Dominicaines Missionnaires Adoratrices, dans l'arrondissement de Beauport.

Des familles adoratrices, vraiment ? Eh oui ! Vous vous dites sûrement que ce souhait était, disons, utopique, non ? Et pourtant, son rêve s'est réalisé le 6 octobre 1992, dans la ville de Québec, là même où elle a fondé sa communauté en 1945. Depuis cette date, des familles et des couples se réunissent une fois par mois pour partager sur différents thèmes et, surtout, pour vivre une demi-heure d'adoration.

« Notre mission, c'est de devenir des adorateurs du cœur eucharistique ! » me lance au bout du fil Mario. Marié et père de trois garçons (15, 19 et 21 ans), il est membre, avec son épouse Chantal, des Familles eucharistiques depuis 17 ans.

« Nos rencontres mensuelles, qui durent environ deux heures, débutent toujours par l'adoration. Ensuite, nous échangeons sur différents thèmes avec les couples présents. Parfois, nous invitons un conférencier. »

Mario et sa femme, ainsi que l'ensemble des couples membres des Familles eucharistiques, transposent à la maison les enseignements reçus dans le groupe et apportent les fruits de l'adoration au sein de leur foyer. « Nous prions à la maison, nous participons à l'eucharistie chaque dimanche. La messe est devenue un moment très important pour nous. Prendre le temps de rencontrer Jésus nous fait du bien. »

L'adoration a produit des fruits inattendus. Chantal souffre d'une maladie mentale. « En 2010, Chantal a été hospitalisée tout l'été. L'année qui a précédé son hospitalisation a été particulièrement difficile. À sa première rencontre après sa sortie de l'hôpital, Chantal était encore souffrante. L'adoration et l'accueil extraordinairement



chaleureux des sœurs de la communauté et des couples membres des Familles eucharistiques ont eu un effet des plus bénéfiques!» se souvient Mario.

Mario cherche ses mots lorsque vient le temps de parler des bienfaits qu'apportent le mouvement et la congrégation des Dominicaines Missionnaires Adoratrices. Aucun ne lui semble assez juste pour décrire ce que sa femme et lui vivent auprès d'elles.

«Leur soutien est extrêmement important pour nous. Savoir qu'une communauté et que des couples prient pour nous, c'est merveilleux! Souvent, les familles croyantes ne sont pas assez soutenues. Nos familles respectives n'ont pas connu le divorce. Elles sont merveilleuses. Cependant, elles ne peuvent pas vivre la foi telle que nous la vivons! Les Dominicaines et les couples membres des Familles eucharistiques sont devenus notre famille spirituelle!»

Et dire que Mario a hésité avant de s'intégrer aux Familles eucharistiques! «Je vais être bien franc avec vous. Au départ, c'est Chantal qui est allée à leur rencontre. Moi, j'ai suivi plus tard, à reculons. Cependant, après quelques rencontres, j'ai été marqué par ce que je vivais durant l'adoration et dans le partage avec les autres couples. Je ne pouvais plus revenir en arrière!»

Le mouvement Les Familles eucharistiques souligne actuellement ses vingt-cinq ans d'existence. Les membres

réfléchissent maintenant à l'avenir du groupe. Puisque les sœurs vieillissent, les participants doivent trouver un moyen de poursuivre cette œuvre sans elles. «Nous avons décidé de nous recentrer sur les enseignements de la fondatrice, sœur Julienne du Rosaire, dont "le point central était l'adoration du cœur eucharistique"», me partage Mario.

À la fin de l'entrevue, Mario tient à adresser une dernière réflexion aux couples qui cherchent un moyen d'enraciner leur vie de couple et de faire grandir leur amour dans le Seigneur. «C'est certain que le couple doit y consacrer un peu de temps et un peu d'énergie, mais cela en vaut tellement la peine!»

*

Lorsque le couple a besoin d'un peu d'aide, d'un peu plus d'amour, de soutien, de guides spirituels et de partager son vécu, l'Église répond présente, au plus grand bonheur de ceux et celles qui se laissent toucher par ses différents mouvements.

Ce sont de véritables phares éclairant le chemin parfois chaotique des familles chrétiennes d'aujourd'hui. ■

Yves Casgrain est un missionnaire dans l'âme, spécialiste de renom des sectes et de leurs effets. Journaliste depuis plus de vingt-cinq ans, il aime entrer en dialogue avec les athées, les indifférents et ceux qui adhèrent à une foi différente de la sienne.

Où « caser » les célibataires ?



Comment dépasser le sentiment d'échec lorsque l'on ne rencontre pas de douce moitié ? Est-il possible de découvrir la dimension profondément spirituelle du célibat ? *Le Verbe* a rencontré la journaliste et auteure française Claire Lesegretain lors de son récent passage au Québec pour discuter de cet état de vie dont même l'Église ne sait trop quoi faire.

Lors d'une session, il y a quelques années, une femme de 42 ans, professionnelle, s'effondre en larmes : c'était la première fois qu'elle parlait ouvertement de la douleur que lui causait son état de célibataire.

Ce weekend, destiné aux chrétiens célibataires, c'est Claire Lesegretain qui l'animait. Depuis 2000, elle en a animé près d'une centaine en France et en Belgique. La réalité du célibat, elle la connaît bien... à commencer par la sienne.

En effet, c'est son propre questionnement, à la mi-trentaine, qui la pousse à entreprendre une enquête exhaustive et tout exclusive au sujet du célibat non choisi. La journaliste chevronnée publiera en 1998 le fruit de

cette recherche, qui sera intitulé *Être ou ne pas être... célibataire*, un livre de 355 pages pour aider à «traverser cette période». Son ouvrage met en parallèle une quinzaine de portraits de célibataires chrétiens et des interviews avec des spécialistes.

UNE FABRIQUE À SOLITUDE

Claire Lesegretain dresse un constat sans ambages : ces hommes et ces femmes sont les oubliés de la pastorale de l'Église, et aussi de notre société actuelle, qui fabrique de plus en plus la solitude. En France, on parle d'environ 4 millions de célibataires qui vivent seuls sans l'avoir choisi, et il n'est pas question ici des veufs ni des divorcés.

Elle explique que, dans la société d'aujourd'hui, au tournant de la vingtaine, les occasions de rencontrer quelqu'un pour s'engager dans la durée se font rares. Les études et la recherche de travail de plus en plus longues sont quelques éléments qui retardent le processus d'engagement, sans mentionner la précarité affective de plusieurs.

«Le célibat reste socialement vécu comme un échec affectif», écrit-elle. Il y a une pression très forte qui provient du croisement entre l'horloge biologique, le discours culpabilisant des autres et de soi-même («je ne suis pas assez aimable», «les célibataires le sont parce qu'ils ne sont pas assez bien pour se marier», etc.), ce qui enferme la personne dans un cercle vicieux qui ne l'aide pas vraiment à s'en sortir.

De plus, elle explique qu'une certaine vision «extrêmement dommageable» dans l'Église ne fait pas la distinction entre la vocation et l'état de vie: la première correspond, selon l'étymologie *vocare*, à un appel, adressé à tous les baptisés, à la sainteté, à être heureux et fécond dans le Christ, alors que le second est un moyen pour réaliser cet appel.

NO MAN'S LAND PASTORAL

La journaliste raconte qu'elle a vu un néant existentiel chez plusieurs personnes qui croyaient ne pas avoir de vocation parce qu'elles n'étaient pas mariées ni ne se sentaient appelées au sacerdoce ministériel ou à la vie religieuse.

Le célibat du prêtre, du consacré, est bien différent de celui du célibataire parce qu'il est choisi et assumé, avec un combat certes, mais il correspond à un appel que la personne discerne, m'explique Claire Lesegretain.

Or, il en est bien autrement pour les célibataires qui se sentent dans une sorte de *no man's land*: «La personne célibataire aspire à se marier. Rares sont ceux qui veulent rester célibataires. Ils en veulent à Dieu, à la terre entière», rajoute-t-elle.

Et pourtant, l'Église ne parle pratiquement jamais d'eux: ni dans les prières universelles, ni au synode sur la famille, ni lors de la journée des vocations.

Si elle dresse ce constat, ce n'est pas dans un esprit d'accusation ou de récrimination, mais bien pour exhorter l'Église à prendre davantage en considération les célibataires dans son action pastorale. On pourrait dire qu'elle cherche à faire reconnaître leur situation comme un état de vie en lui-même.

«Le célibat laïque non choisi peut être une vocation, comme le serait le mariage ou le célibat consacré; c'est même notre état de vie fondamental et bien souvent final (rares sont les couples dont les deux partenaires meurent en même temps).»

Claire Lesegretain ne se gêne pas pour affirmer que nous sommes tous faits, en quelque sorte, pour être en couple. Certains reçoivent des appels particuliers, soit, mais elle explique: «Comme on fait croire qu'il y a seulement deux états de vie ou deux vocations, quelques-uns pourraient penser que le Seigneur les appelle à la vie religieuse à quarante ans, faute d'avoir trouvé quelqu'un. Or, non, le Seigneur n'appelle pas par dépit. Un appel doit nous mettre en joie.»

UN ÉTAT DE VIE FÉCOND

Selon elle, le célibataire aura à se positionner autrement: «Ça peut être douloureux et ça peut prendre du temps, mais son état ne doit pas être vécu comme un échec, mais bien comme une grâce qui lui est donnée pour approfondir sa relation au Seigneur et aux autres.»

C'est également vrai pour le célibataire consacré. Cet état de vie donne la possibilité d'aimer plus largement. L'amour conjugal n'est pas la seule forme d'amour.

En outre, la fécondité n'est pas liée à un seul état de vie: «Peu importe, dès lors qu'on vit cette disponibilité comme un don de soi.» Tout le monde sera d'accord pour dire que le but de la vie humaine, c'est d'être heureux et de susciter ce bonheur chez les autres. Claire va même jusqu'à affirmer que, chez les femmes, le cycle menstruel existe pour leur rappeler leur fécondité... qui n'est pas exclusivement physique.

«Même dans certains milieux chrétiens, on tend à confondre fécondité et réussite. Or, la fécondité n'est pas de l'ordre du faire ni de l'avoir, mais bien de l'être.»

La journaliste chrétienne ne fait pas l'économie de la dimension profondément spirituelle du célibat. Elle rappelle que ce n'est peut-être pas un hasard si la société d'aujourd'hui engendre davantage de célibataires; c'est parce que leur état de manque est là pour rappeler que seul Dieu comble. ■

Pour aller plus loin:

Claire Lesegretain, *Être ou ne pas être célibataire*, Éditions Saint-Paul, 1998, 350 pages.

www.ecdq.tv/celibataires-feconds/

Qu'il est bon que tu existes !

**Un Dieu amoureux
de l'humanité**



LE CŒUR DU CHRISTIANISME

Le Verbe: *La charité est au cœur de toute la vie chrétienne. Saint Paul a dit qu'elle ne passera jamais. Saint Jean de la Croix disait qu'au soir de notre vie nous serons jugés sur l'amour. Pouvons-nous dire que l'amour de Dieu est véritablement l'originalité du christianisme?*

Fr. Simon-Pierre Lessard: Sans aucun doute, mais encore faut-il bien comprendre ce que nous voulons dire par «charité» et «amour de Dieu». En français, le mot «charité» est parfois réduit à une forme de générosité matérielle envers les pauvres, comme dans l'expression «œuvres de charité».

Mais le mot «charité» (agapè) dans le vocabulaire biblique désigne d'abord un amour divin. Dans sa première lettre, saint Jean écrit: «Et nous, nous avons reconnu l'amour que Dieu a pour nous, et nous y avons cru. Dieu est amour» (1 Jn 4,16).

La nouveauté, ou l'originalité comme vous dites, du judéo-christianisme à mon sens est d'abord dans ce fait que nous sommes aimés de Dieu d'une manière qui dépasse nos attentes humaines.

Le Verbe: *Avant le Christ, les hommes n'ont jamais imaginé que Dieu les aimait?*

SPL: Pour les juifs, qui ont bénéficié les premiers de la Révélation, il n'y a pas de doute qu'ils ont cru à cet



amour extraordinaire de Dieu. Mais les religions païennes (tout comme l'islam d'ailleurs) tendent à concevoir les rapports entre Dieu et les hommes principalement dans un régime de justice. Les hommes doivent respect, obéissance et culte à Dieu comme des créatures envers leur Créateur. Mais l'idée que Dieu puisse nous aimer comme un père, nous adopter et nous partager sa vie divine, cela c'est précisément, comme dit saint Paul: «Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas venu à l'esprit de l'homme» (1 Co 2,9). Et comme il l'explicitera vers la fin de sa vie: «Voyez quel grand amour nous a donné le Père pour que nous soyons appelés enfants de Dieu – et nous le sommes!» (Ép 3,1).

ÊTRE-DANS-L'AMOUR

Le Verbe: *Dieu nous aime, voilà une bonne nouvelle! Comment comprendre plus précisément ce que cela signifie?*

SPL: À ce sujet, j'aime beaucoup le philosophe allemand Joseph Pieper, qui fut un professeur du pape émérite Benoît XVI. Dans son livre sur la vertu théologale de charité, il rappelle l'importance de réfléchir aussi bien au sujet qu'à l'objet de l'amour. Autrement dit, à qui aime et à qui est aimé. Les théologiens réfléchissent spontanément sur le sujet de l'amour: pourquoi et comment Dieu nous aime-t-il? Mais il importe aussi de s'interroger sur nous qui sommes les objets de cet amour divin. Car comme le dit Pieper:

«C'est comme si surgissait, de et par l'amour même, une sorte de nouvelle qualité de la personne, cette qualité qui consiste justement à "être-dans-l'amour", laquelle, à son tour, de toute évidence, détermine et transforme fondamentalement le rapport au monde de celui qui en est revêtu.»

Le Verbe: *«Être-dans-l'amour» transforme notre rapport au monde... Pouvez-vous nous donner un exemple?*

SPL: Je pense à un tout petit bébé. Qu'il soit aimé ou pas, cela ne change rien à sa nature intrinsèque. Mais c'est parce que ce bébé «est-aimé» de sa mère qu'il peut survivre, qu'elle le nourrira, le lavera, le protégera, etc. Avant même d'être conscient, de «se-savoir-aimé» par sa mère, le bébé reçoit de nombreux biens grâce au fait qu'il est aimé d'elle. Et quand la conscience d'être-aimé s'ajoute, alors d'autres biens s'ajoutent aussi, comme la confiance qui chasse la crainte et suscite l'amour envers

celui qui nous aime. De la même manière, pour nous chrétiens qui sommes des enfants de Dieu, «être-dans-l'amour» de Dieu change tout.

L'AMOUR CRÉATEUR

Le Verbe: De quelle manière cela change-t-il tout, précisément ?

SPL: D'abord parce qu'être aimé de Dieu nous donne l'existence !

Le Verbe: Ne faut-il pas plutôt exister avant d'être aimé ? Comment aimerais-je quelqu'un qui n'existe pas ?

SPL: N'oubliez pas qu'avant d'être des fils, nous sommes des créatures de Dieu. Nous existons seulement parce que Dieu a librement décidé de nous créer. Nous existons donc parce que Dieu nous veut, nous sommes le produit de l'amour divin. En ce sens, nous pouvons dire que notre cause est l'amour de Dieu, que nous sommes faits ou tissés d'amour de Dieu.

Le premier sens de l'expression «Dieu nous aime» est donc simplement que «Dieu nous crée». «Je suis aimé donc je suis», selon l'ordre de causalité ; ou bien : «Je suis donc je suis aimé», selon l'ordre de découverte.

L'œuvre de tout artiste n'existe que parce que ce dernier a bien voulu, a désiré la créer. Et de même que l'artiste imaginait en lui ce qu'il avait l'intention de créer, de même



Dieu aimait la pensée de nous en lui avant de nous poser dans l'existence.

Le Verbe: Cette qualité créatrice de l'amour de Dieu ne se retrouve-t-elle pas aussi dans notre amour humain ?

SPL: D'une certaine manière oui, bien qu'au sens strict Dieu seul est créateur. Maurice Blondel a dit que «l'amour est par excellence ce qui fait être». On pourrait dire aussi que l'amour est ce qui laisse être.

Le phénoménologue Alexandre Pfänder qualifie l'amour de «prise de position en faveur de l'existence de l'aimé» et même de «maintien constant et positif de l'être aimé dans l'existence». Il ajoute que celui qui aime «octroie à l'être aimé, de son propre chef, le droit à l'existence». D'ailleurs, l'absence d'amour s'oppose tellement à notre droit d'exister qu'elle entraînera

souvent un meurtre, à notre époque où l'avortement est devenu chose légale et banale.

SE SAVOIR AIMÉ

Le Verbe: Et tout cela avant même que l'on puisse être conscient d'être aimé !

SPL: Eh oui, même si nous nions être aimés, c'est l'amour qui nous fait être ! Mais si nous apprenons à reconnaître que Dieu nous aime, alors grandit en nous confiance et amour envers ce Dieu dont nous nous savons aimés. C'est

ainsi que naît en nous un amour en réponse à l'amour de Dieu. La charité devient alors relation d'amour réciproque, ou si vous préférez, en langage plus classique, «état de grâce».

Saint Jean l'exprime en ces mots : «Qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui» (1 Jn 4,16). Se savoir aimé de Dieu est donc le pivot de toute la vie spirituelle.

Le Verbe: Nous savoir aimés de Dieu semble donner de la couleur ou du relief à notre vie. Comme si la vie valait la peine d'être vécue ou trouvait son sens grâce à l'amour de Dieu.

SPL: Tout à fait. Et cela parce qu'être-aimé en vérité donne de la valeur à notre être même et non seulement à certaines de ses qualités accidentelles. Joseph Pieper revient souvent sur cette idée que l'amour authentique consiste à aimer que l'autre existe : «Ce qu'en effet l'amant dit et pense, le regard posé sur l'aimée,

n'est pas: "Que c'est bon que tu sois ainsi (si intelligente, si serviable, si adroite, si habile)"; mais: "Que c'est bon que tu sois là; qu'elle merveille qu'il y ait toi!" »

Ainsi, non seulement l'amour nous donne d'exister, mais le fait de nous savoir aimés nous donne le gout psychologique d'exister, si je puis m'exprimer ainsi. Ce dont nous avons besoin par-delà le simple fait d'exister, dit Pieper, c'est d'être aimés, car être aimé, c'est entendre la confirmation: «Que c'est bon que tu existes!» La recherche de la gloire en ce monde n'est pas détachée de ce besoin de justifier son existence, d'être bon pour l'autre, bon au moins dans les yeux de l'autre.

De cette manière, en se sachant exister grâce à l'amour de Dieu, l'homme trouve un sens et une dignité à son existence. Quel sens et quelle dignité pouvons-nous trouver à notre existence si nous ne venons que du hasard, si nous ne sommes voulus par et pour personne?

Le Verbe: Je crois que Jean-Paul Sartre a écrit quelque part: «C'est là le fond de la joie de l'amour: nous nous sentons justifiés d'exister.»

SPL: Il avait bien raison! En même temps, il n'est pas étonnant que Sartre, qui niait l'amour de Dieu, en soit venu à considérer la vie comme absurde et les relations aux autres comme un enfer.



LA CONFIANCE ORIGINELLE

Le Verbe: Ne pouvons-nous pas poser à la racine de tout péché un doute par rapport à l'amour de Dieu pour nous? Si Adam et Ève ont cru au mensonge du serpent, n'est-ce pas parce qu'ils ont d'abord douté que Dieu leur avait dit la vérité, que Dieu voulait leur bien?

SPL: Cela me semble une bonne lecture de la Genèse. Si la foi nous sauve, c'est parce que le doute nous a perdus. Alors que la confiance que l'autre nous aime est la matrix des relations d'amour, au contraire la méfiance explique la plupart des cassures relationnelles.

On peut dire que la grâce, ce fait d'être dans l'amour de Dieu, nous délivre du péché originel, qui est comme un état de «méfiance originelle» envers Dieu et envers les hommes.

La charité nous replace dans une situation de «confiance originelle» qui se fonde sur la certitude d'être aimé d'une manière inconditionnelle. Cette «confiance originelle» nous redonne la simplicité propre aux enfants de Dieu, qui n'est rien d'autre que de faire confiance à l'amour, de s'abandonner dans les bras, dans la puissance de celui qui nous aime.

Le Verbe: Cet «amour originel» me fait penser aux célèbres travaux du psychologue américain René Spitz. Il a comparé des enfants nés en prison, mais élevés

par leurs mères incarcérées, à des enfants orphelins, élevés par des infirmières-éducatrices hyper qualifiées, dans des pouponnières américaines parfaitement équipées. Les enfants nés en prison s'en sortaient mieux, et de loin. Ils tombaient moins malades et leur taux de mortalité était inférieur. Leur prédisposition aux maladies psychologiques était aussi plus faible. Ces infirmières-éducatrices n'accomplissaient pourtant pas leur tâche de façon routinière et avec une froide objectivité.

SPL: Au fond, les résultats de ces recherches n'ont rien d'étonnant. Ce n'est justement pas suffisant de manger à sa faim, de ne pas avoir froid et d'avoir un toit sur la tête, bref de satisfaire ses besoins vitaux. Rien de tout cela en effet ne faisait défaut aux enfants pris en charge par le gouvernement.

Pour reprendre la métaphore biblique du livre de l'Exode lorsqu'il parle du «pays où coule le lait et le miel», je

dirais que le «lait», ils le recevaient à profusion, mais ce dont ils étaient privés, c'était le «miel».

Le «lait» symbolise tout ce qui est nécessaire pour satisfaire les besoins physiologiques de base, tandis que le «miel» symbolise la joie de vivre, le bonheur d'exister. Ce «miel», dirait Pieper, nous le recevons dans l'unique mesure où il nous est donné d'entendre ce que ces enfants élevés par une nourrice n'ont manifestement jamais entendu : «Que c'est bon que tu existes!»

Cette image du lait et du miel reprend aussi l'intuition de la célèbre éducatrice Maria Montessori, qui résume ainsi tout ce qui est nécessaire à l'enfant : «Le secret est simple et tient en deux mots : lait et amour.»

JE SUIS POUR TOI

Le Verbe : *Les enfants ont plus besoin d'amour que de quoi que ce soit d'autre. Mais pourquoi plus précisément est-ce si important d'être aimé? Pourquoi nous sentons-nous justifiés d'exister lorsque nous sommes aimés?*

SPL : La réponse tient beaucoup en ce que nous sommes des êtres de relations à l'image de la Trinité. Aristote disait que l'homme est un animal social. Autrement dit, que nous sommes des ponts plus que des îles.

Pour être mère, pour être épouse, pour être fille, pour être sœur, pour être amie, pour être citoyenne, pour être créature, nous avons toujours besoin de l'autre. Tout notre être affirme sans cesse : «J'ai besoin de toi pour être moi-même.» Car qui suis-je si je ne suis ni fille, ni épouse, ni mère, ni amie, ni citoyenne, ni même créature? Notre plus haute dignité, celle d'enfant de Dieu que nous confère le baptême, est même par définition une relation, celle de la filiation.

L'homme n'est pleinement lui-même que lorsqu'il possède enfin les qualités de relations. Un homme pauvre en relations est diminué, et sans aucune il n'est pas du tout. Car la toute première des relations est celle entre Créateur et créature, qui nous donne d'exister, comme nous l'avons rappelé.

D'ailleurs, nous nous définissons beaucoup plus par nos relations que par nos savoirs, nos expériences, nos activités professionnelles et nos loisirs. Même la société du «faire» et du culte de l'individu n'a pas encore réussi à nous détourner totalement de cette vérité.

Le Verbe : *D'accord, je suis plus père que journaliste, plus fils que hockeyeur, plus mari que passionné de cinéma japonais... mais l'amour dans tout ça?*

SPL : Eh bien, l'amour nous sort de la solitude! L'amour fait les relations, comme nous l'avons dit. Grâce à l'amour, je peux enfin dire : «Je suis pour toi et tu es pour moi.» L'enfer est d'ailleurs souvent décrit comme une solitude éternelle.

On raconte que, dans les goulags de Sibérie, deux prisonniers de guerre se demandaient quand et par quoi on est fait heureux. Leur discussion les mena à cette conclusion : se retrouver avec ceux que l'on aime.

Aristote disait même que l'amitié est ce qu'il y a de plus nécessaire pour vivre, «car sans amis, personne ne choisirait de vivre, eût-il tous les autres biens». Les relations d'amour nous rendent heureux, car elles nous permettent de devenir qui nous sommes.

L'AMOUR NOUS PRESSE

Le Verbe : *Dans ces relations d'amour, le chrétien ne doit-il pas plus chercher à aimer qu'à être aimé?*

SPL : On touche là l'essentiel de nos réflexions. Il est impossible pour nous d'aimer si nous ne sommes pas d'abord aimés. La charité est une relation réciproque d'amour. «Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés» (Jn 15,12).

Mais dans cette réciprocité, l'amour de Dieu est premier et cause de notre amour. Saint Jean nous l'a bien rappelé : «Quant à nous, nous aimons parce que Dieu lui-même nous a aimés le premier» (1 Jn 4,19). Nous devons être mus avant de mouvoir à notre tour. «Sommes-nous donc, quand nous aimons, demande Pieper, moins agissants et actifs que mus, transformés, "mis en branle" par quelque chose d'aimable?» Être aimés nous «met en branle», nous pousse à aimer à notre tour.

On peut résumer en disant qu'aimer Dieu est une conséquence d'être aimé de lui. Non pas seulement une conséquence psychologique de type : j'aime celui qui m'aime parce qu'il m'aime et parce que j'aime être aimé. Mais encore plus comme une conséquence ontologique, dans le sens où aimer Dieu est le premier et principal don de Dieu.

Autrement dit, plus j'aime Dieu, plus je peux conclure qu'il m'aime, car c'est son amour qui me donne de l'aimer. Ainsi, même si la charité est une vertu et non une passion, elle est un don de Dieu, une vertu infuse disent les théologiens, et en ce sens, elle est plus réception qu'action.

AMOUR MATERNEL ET PATERNEL

Le Verbe : *L'amour de Dieu semble être très maternel. Je pense entre autres à ce passage célèbre d'Isaïe : «Une femme peut-elle oublier son nourrisson, ne plus avoir de tendresse pour le fils de ses entrailles? Même si elle l'oubliait, moi, je ne t'oublierai pas. Car je t'ai gravée sur les paumes de mes mains, j'ai toujours tes*

remparts devant les yeux» (Is 49,15-16). Pouvons-nous dire que Dieu nous aime plus comme une mère que comme un père ?

SPL : Isaïe dit aussi : « Comme un enfant que sa mère console, ainsi je vous consolerai » (Is 66,13). Mais il ne faudrait pas oublier que les passages où l'Écriture parle de Dieu comme d'un père sont incontestablement plus nombreux, et particulièrement présents dans les paroles de Jésus. Je pense que Dieu nous a donné un père et une mère afin de bien manifester deux éléments indissociables de son amour.

Saint Thomas d'Aquin faisait remarquer que la mère est celle qui aime le plus intensément, qu'elle aspire moins à être aimée qu'à aimer. L'amour envers ses enfants est en ce sens inconditionnel, puisqu'il n'est subordonné à aucune condition préalable. Sinon, comment aimerait-elle son bébé dans son ventre alors même qu'elle ne l'a jamais vu ? L'amour maternel n'a donc pas à être d'abord « mérité ». Rien ne pourrait faire qu'on le perde.

L'amour du père, toutefois, est soumis à davantage de conditions. Il veut être « mérité », dit Pieper, ce en quoi nous voyons également un élément propre, au fond, à tout amour : à savoir le souhait que l'aimé conçoit et selon lequel il ne désire pas seulement « se sentir bien », mais en vérité il aspire aussi à « aller bien ». Devant le regard paternel de l'amant, l'aimé se sent, comme le remarque le philosophe Nicolai Hartmann, « reconnu



en un sens éminent – et en même temps pressé d'être comme celui-là le voit ».

L'amour de toute personne adulte devrait posséder comme en Dieu ces deux éléments, le maternel et le paternel : un élément inconditionnel et un élément exigeant. Nous pourrions dire un élément qui nous fait être et un élément qui nous fait être plus.

JE NE VEUX PAS DE CADEAUX !

Le Verbe : Dieu nous aime parfaitement comme une mère et comme un père. Mais voulons-nous vraiment être aimés comme Dieu nous aime ? Pourquoi résistons-nous si souvent à son amour ?

SPL : C'est, comme nous venons de le dire, parce que son amour est à la fois inconditionnel et exigeant. Sa gratuité est un véritable ennemi

de notre orgueil, et son exigence un adversaire de notre paresse.

L'amour de Dieu est gratuit, on ne le mérite ni ne l'exige, on le reçoit avec gratitude. Comme dit le Cantique : « Un homme donnerait-il toutes les richesses de sa maison pour acheter l'amour, il ne recueillerait que mépris » (Ct 8,7). L'amour de Dieu est un don, il est même le « don originel » qui seul rend possibles tous les autres dons.

Mais il semble qu'il y ait dans l'homme une sorte d'aversion à être comblé. Il est totalement étranger à quiconque de penser : « Je ne veux pas de cadeaux », ou bien : « C'est trop pour moi. » Ce refus est dangereusement proche d'un autre : celui de ne pas vouloir « être aimé ». Comme si recevoir un cadeau entraînait de notre part une dette en justice. Nous avons beaucoup de difficulté à croire à la gratuité. Ou peut-être voyons-nous trop bien que le don entraîne la dette de l'amour mutuel dont parle saint Paul aux Romains.

Le Verbe : Nietzsche disait : « Les êtres ambitieux se rebellent contre le fait d'être aimés. » Ne refusons-nous pas aussi l'amour gratuit parce que nous désirons être reconnus pour ce que nous avons acquis par nous-mêmes ?

SPL : Alors, il faudrait être aimés pour nos péchés ! Car en dehors du péché, tout ce que nous avons, nous l'avons reçu. Mais vous avez bien raison de pointer dans cette direction.

C. S. Lewis va dans le même sens quand il prétend que l'amour absolument gratuit est certes celui dont nous avons besoin, mais nullement la sorte d'amour que nous convoitons : « Nous souhaitons, dit-il, être aimés à cause de notre intelligence, de notre beauté, de notre générosité, de notre gentillesse, de notre serviabilité. » Mais l'amour créateur de Dieu serait bien en peine de trouver la moindre trace de ces qualités avant d'aimer. Il n'y a, en tant que possible objet de son amour, absolument rien. Car comme disait saint Thomas : « L'amour de Dieu est la cause qui infuse et crée la bonté dans les êtres. » Cet amour divin n'est donc pas une réponse ou une réaction au bien, mais une création qui le précède toujours.

LA PARESSE DU CŒUR

Le Verbe : *L'amour paternel de Dieu, cet amour qui nous pousse à devenir meilleurs, ne peut-il pas être perçu comme une exigence trop lourde, comme une pression écrasante ?*

SPL : Cette pression – je préfère dire cet encouragement – à devenir meilleur est tellement un effet et même une exigence de l'amour, que se dérober à cette exigence était considéré comme un péché capital par les anciens. L'acédie, cette paresse du cœur, selon la définition de Kierkegaard, est le « désespoir de la faiblesse » qui nous fait fuir devant les exigences de l'amour. C'est en d'autres mots le « désespoir qui consiste en ce que l'on n'ose pas être ce que l'on est ».

Mais la racine de ce désespoir tient toujours en ce que l'on compte sur ses propres forces pour devenir meilleur, alors que c'est aussi un don à accueillir plus qu'un sommet à gravir.

Le Verbe : *« Il semble, écrit Bernanos, que la réflexion des hommes ne s'est jamais beaucoup écartée de cette idée chère aux mystiques, à savoir*

« Dieu est amour.

Voici en quoi consiste l'amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est lui qui nous a aimés ».

(1 Jn 4,9-10)

que l'amour de Dieu est "mille fois plus dur et sévère" que sa justice. » Pourquoi est-ce ainsi ?

SPL : Parce que l'homme sait très bien que décevoir l'amant est une souffrance terrible et que le véritable amour paternel est à l'opposé d'un laisser-faire désintéressé. Qu'il est même prêt à déplaire pour le bien de l'aimé. La lettre aux Hébreux nous le rappelle sans détour : « Si vous êtes privés des leçons [corrections ou punitions serait une traduction plus juste] que tous les autres reçoivent, c'est que vous êtes des bâtards et non des fils » (Hé 12,8).

UN COUPLE INDISSOLUBLE

Le Verbe : *Pour boucler la boucle avec ma première question, vaudrait-il mieux dire qu'être aimé de Dieu est le cœur du christianisme ?*

SPL : Être aimé et aimer sont un couple indissoluble pour les chrétiens. Seulement, il faut savoir les distinguer et les ordonner. Il nous faut relire souvent la première lettre de saint Jean, qui développe admirablement cette idée : « Dieu est amour. Voici en quoi consiste l'amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais c'est lui qui nous a aimés » (1 Jn 4,9-10).

« Dieu est amour », ces mots devraient faire l'objet continu de notre méditation. « Dieu nous aime », c'est Dieu qui est prêt à donner sa vie humaine pour nous donner en partage sa vie divine. « Dieu m'aime », c'est Dieu qui me dit : « Quelle merveille qu'il y ait toi ! » « Je suis aimé de Dieu », c'est Dieu qui me révèle ma bonté et me rend capable de m'aimer moi-même.

« Je t'aime », c'est enfin ce que dit Dieu à chacun de mes frères afin que moi aussi j'arrive à leur dire : « Qu'il est bon que tu existes ! »

*

Cet entretien a été réalisé à partir d'une conférence donnée par le frère Simon-Pierre Lessard le printemps dernier lors de la première édition de l'Université d'été VERITAS. La seconde édition aura lieu à Cap-Tourmente du 16 au 24 juin prochain. Pour plus d'information, visiter : missionnairesevangile.ca

Pour aller plus loin :

Joseph Pieper, *De l'amour*, Ad Solem, 2010.

Simon-Pierre Lessard est un jeune consacré chez les Missionnaires de l'Évangile. Passionné de contemplation et de mission, féru de philosophie et de théologie, il aime entrer en dialogue avec tous les chercheurs de vérité. Il nous partage fréquemment sur papier et sur écran le fruit de sa contemplation.



« Sur la route des diocèses »,
à la rencontre des différents visages
de l'Église catholique au Québec et
au Canada francophone !

Les derniers vendredis du mois à 19h30
En rediffusion : Lundi à 20h30



Siège social

250, av. Davisville, suite 300
Toronto, ON M4S 1H2
416 971-5353
1 888 302-7181



Fondation catholique
SEL ET LUMIÈRE MÉDIA

Division Montréal

1071, rue de la Cathédrale
Montréal, QC H3B 2V4
438 795-5029
1 888 302-7778

Texte : Arianne Lefebvre
arianne.lefebvre@le-verbe.com



UNE IDÉE, DES CLOUS PIS DES VIS

*La ville est une carte de joyeux gazouillis
maintenant,
Et partout les gens, l'œil mica argenté et vide,
Se rendent à leur travail en rangs, comme
s'ils sortaient d'un lavage de cerveau.*

Sylvia Plath

*Et quoi qu'on dise, un clocher d'église ou de
monastère monte plus haut dans le ciel de la
civilisation qu'une cheminée d'usine.*

Lionel Groulx

Ils seront happés, les enfants, d'un coup, l'horreur de la mort, de la limite qui fait que l'Idée est «toute belle dans son bain de javel», mais qu'ici, avant déjà et maintenant encore, le mal mange l'espoir comme le téléviseur se nourrit des restants de révolte.

Ce n'est pas pour me répandre, mais j'avoue que je n'étais pas une révoltée.

Très tôt, une scission profonde entre le monde et moi avait germé. Il était évident que je ne rayonnerais pas ici-bas, sinon en laissant ma trace comme une arrogante regardant avec dédain l'activisme de ses contemporains. «Je me sentais terriblement intelligente et cynique», comme le dit Plath dans *La cloche de détresse*.

Le monde, c'était les gens du quotidien et leurs activités auxquelles je devais prendre part, c'était aussi les rencontres ici et là, avec une telle qui a vécu des choses difficiles et un tel qui hurle à qui veut l'entendre sur la rue Saint-Jean qu'on est «tous des numéros avec un code barres sur le bras», tel autre qui s'habille en morte-vivante pour faire croire qu'elle est morte-vivante ou l'autre qui chante à tue-tête dans l'autobus contre les bourgeois cadénassés dans leur fatigue d'habituez.

Le monde, c'était bien sûr l'école où j'apparaissais certainement comme une bizarre curieusement vêtue.

Mais à tout cela je pensais peu.

Je vivais véritablement ailleurs. Je vivais avec Hubert Aquin, Mario G., Gatien Lapointe, Georgette Lacroix, Gaston Miron, Serge Gainsbourg, William Burroughs, Renaud, Bob Dylan et plein d'autres gens tous plus fascinants les uns que les autres. Il y avait une telle abondance de rafraîchissement en moi que je ne m'apercevais pas qu'en réalité, dans ce que j'ai appelé « le monde », je ne connectais avec personne.

Néant.

Ils sont. Je suis. C'est tout.

«La vraie vie est ailleurs», dit le titre d'un livre de Milan Kundera, pas besoin de faire de dissertation là-dessus. Je n'entendais pas participer à la boucherie.

Mon frère disait un jour : «Parler, c'est se compromettre.» Ça ressemble à ce qu'a dit un autre jour Jean Lecanuet : «Parler avec l'adversaire, c'est déjà se compromettre.» Aujourd'hui, je dis : «Être, c'est se compromettre», dans le sens de la deuxième entrée qu'offre le *Petit Robert*, c'est-à-dire «mettre dans une situation critique (en exposant au jugement d'autrui)».

Mon frère parle peu.

Pas moyen de faire l'économie du réel, *être* est une position.

Or.

«Or, dirait Miron, je suis dans la ville opulente, la grande Sainte-Catherine Street galope et claque.»

Moi, c'est ici que je suis, dans une maison près de Québec. Je ne suis pas une idée, même si encore j'essaie d'en être une. Je n'ai pas besoin de parler pour déranger : je suis, donc je dérange. «La poésie, c'est d'abord un homme condamné à mourir et qui dit NON», disait Gatien Lapointe.

Voilà peut-être le sentiment que dut éprouver l'homme qui redescendit dans la caverne dont Platon parle, une sorte d'évidence, bien qu'éprouvante, que quelque chose transcende toutes ces ombres, cette opacité entre lui et les autres, entre lui et leurs objectifs. Aveuglé par la lumière du soleil, il ne peut plus, désormais, prendre part à leurs concours sans faire rire de lui. Et s'il tente de tirer ces autres vers la sortie, Platon écrit : «Ne le tueront-ils pas ?» (*La république*, livre VII).

Bon.

Le plus simple est la fuite : qu'il reste dehors. La violence qui caractérise le contraste entre l'éblouissement et la noirceur, et vice versa, est celle-là même que vit toute personne qui désire et qui se heurte au mur de l'insignifiance. Je croyais que j'étais heureux, dit le dépressif, j'étais ridicule¹. Le sens, le beau, le bien, la vie, la justice, tout cela, sitôt que les doigts s'en approchent, «ne font que se dissoudre et se dissoudre, comme une succession de promesses, à mesure que j'avance» (Sylvia Plath).

Vivre est une prise de position.

Certes, il semble que plusieurs personnes aient choisi de dormir et que ce ne soit qu'une sorte d'insistance de la nature s'ils sont toujours là. Mais c'est une apparence, un simulacre. Puisque pour vivre, il faut vouloir. Vouloir non pas seulement vivre, mais quelque chose à quoi faire tenir son existence, quelque chose de beau. Et le beau, tout le monde en a besoin en abondance.

1. L'idée vient d'une phrase tirée d'un roman de Nancy Huston, probablement *Instruments des ténèbres*. La petite joue du violon (ou autre) pour la première fois, tout le monde l'acclame, elle se sent bien. Plus tard, elle fait le constat : «Je croyais que j'étais heureuse, j'étais ridicule.»

Dans *Fuck le monde*, Simon-Pierre Beaudet déplore à maints endroits la laideur des développements urbains de la Ville de Québec :

Quand on a voulu honorer un personnage qui s'est distingué par son service envers la collectivité, on l'a plutôt insulté en donnant son nom à un endroit devenu le musée et le dépotoir de tous les artefacts de la société de consommation américaine, de son gaspillage d'énergie et d'espace, pollué par le bruit et le gaz, défiguré par une architecture fonctionnelle et sans lendemain, bref, l'endroit le plus hideux, le plus vulgaire, littéralement le plus insignifiant de la ville: ce fut le boulevard Wilfrid-Hamel, maire de Québec de 1953 à 1965.

On retrouve le même son de cloche chez Bernard Émond : «Le passage du Québec à la modernité a laissé dans le paysage rural et urbain un véritable musée des horreurs. On pourrait constituer un accablant catalogue de la laideur avec les caisses populaires, polyvalentes et autres bâtiments administratifs qui déparent brutalement nos villes et nos campagnes.» Et encore, il ajoute que la beauté «est comme la signature du bien». Et la laideur, celle du mal? Peut-être.

Cette laideur est là, guettant les passants, imposant son mode de vie. Simon-Pierre Beaudet s'insurge :

La disparition de la critique radicale – celle qui prend, étymologiquement, le mal à la racine – correspond au moment où l'intériorisation de la contrainte de l'étant est complète: il n'y a non seulement aucun autre monde possible, mais surtout aucune faculté qui permette de l'imaginer. [...] De fait, la liberté de choisir ou non de vivre dans ce système est la liberté fondamentale qui est refusée à tous...

Beaudet n'est certainement pas le seul qui rêve d'un autre monde, radicalement. À la suite de la lecture des *Écrits corsaires* de Pasolini, Bernard Émond prend conscience de la précarité des diverses cultures par rapport à l'homogénéité culturelle montante : «Pour ce qui est du Québec, le danger principal ne viendrait plus de l'extérieur, des Anglais pour faire image, mais de l'intérieur, d'une soumission volontaire et même enthousiaste aux modèles de la société de consommation et de la culture de masse mondialisée.» Un peuple plat, sans histoire et sans avenir à cause de sa veulerie.

S'il ne semble y avoir rien d'autre, c'est à nous-mêmes que nous devons nous en prendre. Ce raz-de-marée de culture mondiale homogène, ne l'avons-nous pas appelé, crié de tous nos poumons, souhaité si fortement que, quelque part, les dieux de l'esclavage nous ont entendus? Comment ça? Cette expression qu'on emploie jusqu'à la nausée, qu'«on nous a maintenus dans une ignorance crasse» (de qui vient-elle, peut-être de Jacques Godbout?), illustre l'impression laissée par les années précédant la Révolution tranquille (et même après) d'être tenus en cage par une puissante instance. La «grande noirceur», c'était, entre autres, le mépris de l'économie².

Effrayés à l'idée d'être oubliés par le monde moderne et relayés au rang de peuple de ti-coues, dégoutés par la frugalité et la tempérance promues par certaines Églises qui se discréditent par des expérimentations liturgiques grotesques, nous avons demandé à consommer sans contrainte. Nous avons demandé à être libérés, arrachés, désincarnés, décharnés, démembrés, broyés par la jouissance.

Nous voici enfin libres.

Libres pour faire quoi? «Pour passer nos fins de semaine au centre d'achats [sic], nos hivers en Floride, nos loisirs dans le premier divertissement virtuel qui s'offre à nous?» (Bernard Émond).

Il faut maintenant du courage pour ne pas être avalés, pour ne pas participer, pour s'extraire à la myopie intellectuelle et réapprendre à vivre. Du courage. Persister à croire que la transcendance existe, qu'il y a quelque chose de vertical dans ce fleuve d'insignifiances.

Et dire non.

Non, je ne m'en irai pas. Je n'irai pas me baigner dans ce fleuve, je n'irai pas non plus m'autosuffire dans une forêt. Parce que j'ai des dettes : «Je veux savoir ce que nous devons et à qui, je veux savoir ce qui nous a faits, ce que nous sommes en train de perdre, et que nous devrions transmettre sous peine de cesser d'être» (Bernard Émond).

Une dette n'est pourtant pas une justification d'exister. Certes, elle oblige à rester là, mais elle ne peut pas fonder mon existence tant qu'elle reste à l'extérieur de moi.

J'aimerais poser la question autrement : est-ce que la connaissance de l'Histoire «permet de ne pas crever de

2. Voir l'article suivant : Jacques Godbout, «Pour éclairer la "grande noirceur"», *Le Devoir* (Montréal), 28 sept. 2010, [en ligne]. [www.ledevoir.com/politique/quebec/297019/pour-eclairer-la-grande-noirceur].



solitude et de dégoût dès l'adolescence³»? La réponse est non. Mais attention, il faut d'abord voir ce qu'on entend par «connaissance de l'Histoire».

La culture n'est-elle qu'un «amas de coutumes folkloriques contribuant seulement à la formation de l'identité personnelle de chacun», pour reprendre les mots de Mathieu Bock-Côté, c'est-à-dire une sorte de décoration de sens ou de périmètre de sécurité comme un Sacré-Cœur accroché dans une maison en souvenir de la belle époque? Ou bien cette dite culture, cette dite Histoire contient-elle, pour rester dans les mots de Bock-Côté, «des ressources de sens»? Si «connaître l'Histoire» signifie s'abreuver aux ressources de sens, alors cette connaissance peut être salvatrice. Mais qu'est-ce que c'est, une ressource de sens? C'est un puits d'où l'on tire une eau pour ressusciter.

Simon-Pierre Beaudet parle moins de ressource de sens que de «l'exhalaison putride qui sort de la bouche du vieux monde». C'est une façon de voir les choses. Mais quand même, l'image me semble assez réductrice de l'Histoire.

Reste que le dégoût est là, devant le Walmart.

Mais avant le Walmart, il y avait un champ avec des gens qui espéraient. Quelle était donc la raison de leur espérance? Étaient-ils à ce point demeurés pour espérer quelque élévation que ce soit et s'imaginer qu'il y avait de la noblesse dans leur labeur?

Simon-Pierre Beaudet affirme qu'il n'y a pas place à la critique radicale, «celle qui prend le mal à la racine», et que «les débats de société sont : les soins de santé, l'emploi et le remboursement de la dette». La même observation se trouve chez Bock-Côté lorsqu'il fait référence à Francis Fukuyama :

Philosophiquement, l'histoire de l'humanité serait terminée. Cela signifie, encore une fois, non pas qu'il ne faudrait plus administrer les choses humaines et que celles-ci ne seraient pas houleuses, mais que la gestion des affaires publiques représenterait un progrès par rapport à l'antique problème du gouvernement, qui posait la question du pouvoir et celle de ses fondements toujours discutés. Les conflits idéologiques fondamentaux auraient disparu.

Dans les deux cas, l'inquiétude est celle de se trouver face à des techniciens de la politique plutôt qu'entre les mains



3. Alex La Salle, «Le retour du crucifié», *Le Verbe*, 4 mars 2017, [en ligne]. [www.le-verbe.com/blogue/le-retour-du-crucifie].

« À QUOI BON LA RÉSURRECTION SI LA MATIÈRE EST UN AUTRE MOT POUR LE MAL ? »



de penseurs de la condition humaine. Autrement dit, il ne s'agirait plus tant de savoir ce qu'est un être humain, mais *comment* s'assurer qu'il soit fonctionnel dans le système imposé.

La difficulté, c'est qu'elle ne viendra pas, cette heure où la question de l'essence de l'homme sera réglée dans l'espace public. Elle ne viendra pas.

Parce que l'homme n'est pas une pure création sociale, parce que sa finitude révèle une part d'ombre, une angoisse devant la mort qui ne trouve pas d'issue sociale, qui dégage un espace spécifique pour la spiritualité, l'amenant à refuser de confondre intégralement son existence avec celle de la cité⁴.

La mort, la limite du réel, le mur de l'étant. Il y a quelque chose d'intolérable à ce que le monde ne soit pas ce que j'espère de lui, à ce que je ne sois pas ce que j'espère être, à ce que je ne puisse pas traverser le miroir sans mourir. C'est une plaie vive que de chercher la vraie vie, et de ne trouver que superficialité et insignifiance. «La vraie vie, celle qui n'est pas dans les livres mais dont les livres témoignent, où est-elle?» demande Christian Bobin. Le curieux de l'affaire, c'est qu'on ne peut même pas dire qu'elle est absente, puisqu'elle est là, comme inextricablement entortillée dans soi-même et dans l'autre, ou dans cet espace, ce lieu où la rencontre se fait.

Je parle de la liberté.

Il faut relire George Orwell quand il dit, dans 1984 : «Le Parti finirait par annoncer que deux et deux font cinq et il faudrait le croire. [...] Ce n'était pas seulement la validité de l'expérience, mais l'existence même d'une réalité extérieure, qui était tacitement niée par sa philosophie. L'hérésie des hérésies était le sens commun. [...] La liberté, c'est de dire que deux et deux font quatre.» Curieuse affaire. Ne suis-je pas plus libre quand je dis ce que je veux? Quand je construis mon système idéal en dehors des chaînes du monde matériel?

En fait, c'est un heurt violent que subit l'idée lorsqu'elle n'est pas macérée longuement dans la chair et qu'elle en vient à se salir dans le réel. (Je dis «salir» comme une dualiste radicale, mais c'est que l'Idée semble toujours dédaigner un peu d'avoir à gérer sa matérialisation.)

Une critique radicale digne de ce nom, c'est celle qui ne falsifie pas la limite de l'étant, surtout qui ne nie pas son

4. Dans *Le nouveau régime*, Mathieu Bock-Côté s'appuie ici sur Chantal Delsol, *Qu'est-ce que l'homme? Cours familial d'anthropologie*, Paris, Cerf, coll. La nuit surveillée, 2008.



existence, mais qui transcende cette dite limite par le moyen le plus étonnant : en s'incarnant.

Jésus.

Oui, je reviens à Jésus. Je reviens à Jésus parce qu'en fait de ressources de sens faisant partie du patrimoine historique québécois, il serait bien gênant de ne pas parler de lui. Quand c'est Noël au Québec, ça veut dire que les catholiques fêtent l'incarnation de Dieu en homme. Dieu se fait chair.

Comme nous sommes pétris de christianisme, nous ne faisons pas trop de cas de cette affaire-là, ça nous semble assez fluide, pas de quoi écrire à sa mère, comme dit l'expression consacrée. Mais je me souviens d'une conversation avec une intellectuelle juive d'un âge vénérable qui s'était exclamée : « Voyons donc, Dieu qui a créé le monde et qui est un être humain, c'est scandaleux de penser que ça se tient ! » Cet étonnement m'avait semblé plus justifié que mon blasement.

En effet, l'incarnation de Dieu en homme m'apparaît comme le scandale par excellence non seulement dans le monde spirituel et philosophique, mais aussi dans celui de chaque jour, je veux dire dans celui-là même où, par exemple, je lave le plancher et plie du linge. Scandale dans le monde spirituel parce que, si Dieu devient véritablement chair, n'empruntant pas seulement le manteau, c'est la noblesse et la nécessité de la matière qui se révèlent. La tradition philosophique platonicienne avec ses courants plus ou moins dualistes bute à cette proposition⁵. À quoi bon la résurrection si la matière est un autre mot pour le mal ? « Nous t'entendrons là-dessus une autre fois » (Ac 17,32-34), s'était fait répondre saint Paul à l'Aréopage.

L'incarnation est un scandale dans la vie quotidienne parce qu'elle dit que c'est en habitant ici-bas, pleinement, que se découvre la véritable transcendance. Habiter la vallée de larmes... mais dans l'espérance.

Qu'est-ce à dire ?

Je vois Simon-Pierre Beaudet qui arpente, désolé, le boulevard Hamel « aménagé comme un appartement dans lequel on ne voudrait pas trop s'installer, parce que les aléas de la vie nous assurent d'un déménagement prochain ». Et je pense à tous ces chefs-d'œuvre d'architec-

5. Voir notamment le dualisme néoplatonicien chez Plotin dans : Jean-Marc Narbonne, *La Métaphysique de Plotin ; suivi de Henôsis et Ereignis : remarques sur une interprétation heideggerienne de l'Un plotinien*, Paris, J. Vrin, 2001, coll. Bibliothèque d'histoire de la philosophie, p. 120.

« POUR TOUTES LES ÉGLISES, IL A BIEN FALLU DES CLOUS ET DES VIS. ET PAS TOUS EN OR... »

ture religieuse que sont les églises, construites par des gens convaincus de n'être que de passage ici. Curieux phénomène tout de même.

Il semble qu'il ne soit pas possible de faire l'économie de la matière sous peine de s'égarer dangereusement. Ce n'est pas seulement l'homme qui se purifie au creuset de l'humiliation, mais l'Idée. Chaque fois que je pense saisir, contenir, comprendre le monde et qu'à la limite j'en éprouve le sentiment de puissance, j'opère une telle réduction du réel que le « ciel coule sur mes mains », pour reprendre les paroles de Christine and the Queens, c'est-à-dire que je ne parle pas de ce qui *est* effectivement, mais je parle d'un veau d'or : mon idée.

Il y a quelque chose de dérangeant à ce que l'idée quitte son piédestal pour être passée au crible de la matière ; de même est-il encore plus incroyable que Dieu, qui est au-delà de toutes catégories, s'incarne en bébé. Comme si toujours, pour dire le magnifique, il fallait passer par des matériaux de base. Pour toutes les églises, il a bien fallu des clous et des vis. Et pas tous en or... ■

Pour aller plus loin :

Simon-Pierre Beaudet, *Fuck le monde*, Montréal, Mout Éditions, 2016.

Christian Bobin, *Souveraineté du vide – Lettres d'or*, Paris, Gallimard, 1995, coll. Folio.

Mathieu Bock-Côté, *Le nouveau régime*, Montréal, Boréal, coll. Papiers collés.

Bernard Émond, *Camarade, ferme ton poste*, Montréal, Lux Éditeur, 2017, coll. Lettres libres.

Lionel Groulx, *Chez nos ancêtres*, Montréal, Granger Frères Limitée, 1943.

Gatien Lapointe, « Le pari de ne pas mourir », dans *Le premier mot : précédé de Le pari de ne pas mourir*, Montréal, Éditions du Jour, 1967, coll. Les Poètes du jour.

Gaston Miron dans son *Monologue de l'aliénation délirante*.

George Orwell, 1984, Paris, Gallimard, 1950, coll. Folio.

Sylvia Plath, *Arbres d'hiver précédé de La traversée*, traduit par Valérie Rouzeau, Paris, Gallimard, 1999, coll. Poésie.



SUR LES ÉPAULES D'UN GÉANT

LE CHANOINE LIONEL GROULX, 1878-1967

Que reste-t-il aujourd'hui de Lionel Groulx, ce géant de notre histoire collective, dans la mémoire des Québécois ? Le nom d'une station de métro et d'un cégep de la banlieue nord de Montréal. Si ce n'est que cela, « nous sommes devenus étrangers à ce qui nous a engendrés », comme me le disait un confrère.

René Lévesque l'avait désigné comme l'«un des principaux semeurs de la moisson qui lève aujourd'hui au Québec», Claude Ryan comme «le père spirituel du Québec moderne», *Le Devoir*, au moment de son décès, l'appelait le «Tacite ou Goethe du Canada français», la revue *L'Action nationale*, le «père du nationalisme québécois».

Qui donc est ce chanoine Lionel Groulx ?

Assurément l'un des intellectuels canadiens-français les plus influents du dernier siècle, nous dit la femme de lettres Hélène Pelletier-Baillargeon.

Grand écrivain, historien et puissant orateur, ce prêtre a été à l'origine d'un grand sursaut de ferveur nationaliste au début du 20^e siècle: certains le désignent même comme le père du souverainisme, bien qu'il se soit toujours défendu d'être séparatiste.

Sa mission ? Redonner aux Québécois (et plus largement aux Canadiens français) la fierté de leur histoire et de leur identité afin qu'ils prennent les moyens spirituels et temporels de leur émancipation.

Pourquoi est-il tombé dans l'oubli ou est-il l'objet de dénigrement de la part de beaucoup d'intellectuels québécois ? Sans aucun doute d'abord parce qu'il était prêtre et qu'il considérait sa mission d'intellectuel nationaliste comme un exercice sacerdotal, et aussi parce qu'il ne pouvait concevoir l'identité québécoise en dehors de son double enracinement dans le catholicisme et dans la culture française.

L'HISTOIRE À BOUT DE SOUFFLE

À l'époque où le jeune prêtre originaire de Vaudreuil se met à apprendre le métier d'historien (par obéissance à ses supérieurs), l'historiographie nationale est à bout de souffle au Québec.

Depuis François-Xavier Garneau, personne ne s'est donné la peine de remettre sur le métier la grande trame de l'histoire du Canada français. Les écoliers l'apprennent avec des manuels désuets et il n'existe pas de chaire d'étude de l'histoire du Canada dans les universités québécoises francophones.

La revanche que François-Xavier Garneau, au 19^e siècle, avait prise sur Lord Durham – qui avait désigné les Canadiens français comme un peuple sans histoire et sans lettre – était, pour ainsi dire, à reprendre. Depuis la Confédération, que Lionel Groulx considérait comme un pacte honorable en soi, mais jamais vraiment respecté, nous vivions avec une certaine honte de notre passé et un complexe d'infériorité par rapport à la majorité anglophone dominante sur les plans politique et économique.

OSSEMENTS DESSÉCHÉS

Toute la vie de Lionel Groulx consistera à souffler sur les cendres de la fierté nationale canadienne-française pour en ranimer les braises ou, comme il l'écrira lui-même, à prophétiser à la manière d'Ézéchiël sur les ossements desséchés de notre passé pour qu'ils retrouvent vie et nous parlent de notre identité et de notre vocation.

Pour cet historien et écrivain prolifique, notre peuple a une «âme», c'est-à-dire une identité qui provient des profondeurs de l'histoire, qui s'est façonnée au contact des réalités géographiques, des épreuves et des luttes pour sa survivance et qui perdure à travers les méandres du temps.

Ce peuple modeste mais ingénieux, courageux et d'une nature joyeuse, dit-il, a connu des débuts héroïques qui méritent d'être remis à l'honneur (ce sera l'objet de son fameux livre *La naissance d'une race*). Cette âme s'exprime d'abord dans la langue: «La langue, plus encore que les arts, reste l'expression la plus haute et la plus juste de l'esprit d'un peuple.» C'est «l'expression de l'âme nationale», quoique la langue ne soit pour lui que la «fleur» de l'identité et non sa racine, qui est «l'esprit national».

Or, cet esprit national a sa source et sa régulation dans la foi catholique: «Le Canada français est, plus que toute chose, le fils de l'Église. Toute une époque de son histoire procède même d'une foi et d'un esprit mystique. Ces institutions sociales fondamentales, ces mœurs, ces traditions lui viennent en droite ligne de l'esprit chrétien et de son droit français.»

Le catholicisme, pense le chanoine Groulx, avec son ouverture sur l'universel, agira comme modérateur et ordonnateur d'un nationalisme qui, sans cela, pourrait se replier dans l'ethnocentrisme ou le nationalisme exacerbé des fascismes du début du 20^e siècle.

«Assurément, le catholicisme est le suprême régulateur. Il règle, dans l'ordre parfait, la justice, le droit entre les hommes et les peuples. Il défend le culte idolâtrique de la nation, le culte de l'État qui refuse les limites de la morale.»

Ailleurs, il écrit: «La civilisation, la nation, la patrie ne sont pas des fins, ni surtout des fins ultimes.» D'autre part, le catholicisme allié à la langue française, «l'une et l'autre mêlés dans une sorte d'union mystique», constitue le plus solide rempart contre l'assimilation anglo-saxonne.

LE PASSÉ EST PRÉSENT

La mission de Lionel Groulx, comme il l'écrit dans ses mémoires, a consisté «à rappeler à son peuple son passé, les éléments spirituels de sa culture, de sa civilisation et lui faire retrouver son âme et du même coup le destin que Dieu y a inscrit».

Cette vision providentialiste ne lui vient pas d'abord de sa foi, mais de son étude de l'histoire. En effet, Lionel

Groulx n'est pas historien parce qu'il est nationaliste, mais nationaliste parce qu'il est historien.

C'est lorsqu'on lui a demandé d'enseigner l'histoire que le jeune intellectuel s'est épris de la beauté et de la grandeur de notre passé et qu'il y a discerné un dessein providentiel: un peuple qui marche inexorablement vers l'affirmation de soi.

Pour le chanoine, le passé est paradoxalement ce qu'il y a de plus présent, de plus vivant; nous le portons «dans nos esprits, nos yeux, nos veines [...]». Non, un peuple ne se sépare pas de son passé, pas plus qu'un fleuve ne se sépare de sa source, la sève d'un arbre de son terroir. Nulle génération n'a puissance de se commencer absolument à soi-même. Il peut arriver, et il arrive, qu'une génération oublie son histoire ou y tourne le dos; elle le fait alors sous la poussée d'une histoire qui a trahi l'histoire».

Pour lui, la «race canadienne-française» est de toute évidence un peuple élu, «spécialement guidé par la providence»; il suffit, pour s'en convaincre, pense-t-il, de regarder l'extraordinaire concentration de sainteté et d'héroïsme qui a présidé à nos commencements: missionnaires, martyrs, prêtres, religieux, religieuses, héros laïques.

À cela s'ajoute le miracle de notre survivance, nous qui étions à peine 70 000 quand la conquête anglaise nous a séparés de la mère patrie, et l'admirable jaillissement de la vie missionnaire canadienne-française qui s'est déployée pendant un siècle sur tous les continents.

GROULX OBSOLÈTE ?

La conception de la nation, selon le chanoine Groulx, comme unité historique, linguistique, ethnique et religieuse ne tient plus sous le choc des évolutions récentes. Alors, que peut-on garder aujourd'hui d'une pensée si apparemment désuète que la sienne?

Les Québécois ont pratiquement divorcé de la foi de leurs pères; ils voient leur homogénéité ethnique se transformer rapidement par le double facteur de la faible natalité et de la forte immigration. Le projet national, si cher à notre historien, semble mis en veilleuse.

Mais le célèbre chanoine est un homme de foi, d'espérance et d'amour. Le lire, c'est nous brûler à un feu de ferveur; c'est nous laisser communiquer un enthousiasme pour la beauté et la grandeur de notre histoire; c'est vivre une guérison de la mémoire à une époque où le passé est oublié ou objet de honte et de repentance. Non, des hommes et des femmes, figures admirables de courage,

« LA CIVILISATION, LA NATION, LA PATRIE NE SONT PAS DES FINS, NI SURTOUT DES FINS ULTIMES. »



de conviction et de générosité, nous ont bâti un pays dont nous avons hérité ; plus que des «valeurs», ils nous ont transmis un éthos dont les racines se trouvent dans les profondeurs de la civilisation occidentale ; une âme qui s'est forgée avec le temps et qui continue à se façonner par les événements.

Lionel Groulx nous dit qu'il y a ici un acte de foi qui procède lui-même de l'espérance. Autrement dit, la beauté de notre passé commande en nous la foi en un avenir.

Notre «race» ne sera plus jamais, en ses aspects accidentels, la même, et c'est sûrement une chance. Le catholicisme, dont Groulx nous dit qu'il nous ouvre à l'universel, continue à donner à notre société – bien qu'on le lui conteste – un pouvoir intégrateur non négligeable : Africains, Latino-Américains et Européens de nombreux pays peuvent trouver, si on ne les en dissuade pas, des points d'ancrage ; ils seront certainement les acteurs, pour une grande part, de notre relèvement spirituel.

Quant au projet national, s'il doit se concrétiser, Lionel Groulx nous enseigne qu'il ne le pourra hors de la fidélité à ce que la Providence a mis en œuvre au long des siècles et à quoi il ne peut se soustraire : les dons de Dieu étant sans repentance.

«Je suis de ceux qui espèrent. Parce qu'il y a Dieu, parce qu'il y a notre histoire, parce qu'il y a la jeunesse, j'espère.» ■

Pour aller plus loin :

« Catholicisme et action nationale », *Pour Bâtir*, dans *L'Action nationale*, 1953.

« Histoire du Canada français depuis la découverte », tome II, *L'Action nationale*, 1951.

L'histoire gardienne des traditions vivantes, discours prononcé au 2^e congrès de la langue française à Québec, le 29 juin 1937.

Mes mémoires, tome IV, FIDES, Montréal, 1974.

Pourquoi nous sommes divisés, Les éditions de l'Action nationale, 1943.

Jacques Gauthier
jacques.gauthier@le-verbe.com

QUAND DEUX AMOURS SE RENCONTRENT



Au numéro précédent, je vous ai partagé les convictions du père Henri Caffarel sur l'oraison qui nourrit l'engagement. L'article avait pour titre: «Un levier qui ouvre les vannes de l'amour». Je continue mon exploration de l'oraison chez le fondateur des Équipes Notre-Dame en reprenant un extrait que je lui ai consacré dans mon livre *Henri Caffarel, maître d'oraison*, qui vient de paraître aux éditions du Cerf.

PROPHÈTE DE L'AMOUR

Le père Caffarel, né à Lyon en 1903 et décédé en 1996, a surtout exercé son ministère d'éveilleur à l'oraison à la maison de prière de Troussures (France), qu'il a fondée en 1966. En 1980, une équipe de Radio-Canada s'y rend pour l'interviewer dans le cadre de l'émission *Rencontres*. On le présente ainsi: «Pendant plus de 20 ans, Henri Caffarel a aidé des milliers de couples disséminés à travers le monde

à vivre chrétiennement leur mariage. Il a développé à partir de là une réflexion spirituelle dont témoignent de nombreux ouvrages. Tout récemment, il publiait encore *Aux carrefours de l'amour*. Élargissant cette réflexion première, Henri Caffarel anime maintenant près de Paris un centre de réflexion spirituelle, véritable "ashram chrétien."

Répondant avec clarté et conviction aux questions de l'animateur Marcel Brisebois, il affirme que l'oraison est «un élan de tout l'homme vers Dieu». Il insiste sur l'importance de la volonté, de l'intention du cœur, car l'oraison est avant tout une relation d'amour d'un Je envers un Tu: «La prière est une affaire de cœur, ce qui est le plus intime en moi-même, la grotte où je peux me retirer... Mon cœur, c'est le cordon ombilical qui me relie à Dieu.»

COMME L'ENCRE SUR LE PAPIER

L'oraison chrétienne est une prière intérieure et silencieuse où l'on jette un simple regard d'amour vers le Christ qui nous aime. Ce n'est pas compliqué et difficile, nous dit le père Caffarel. Comme toute relation d'amour de personne à personne, elle est «une réalité simple et complexe, à la portée de tous», écrit-il au début de son livre *Cinq soirées sur la prière intérieure*.

Il suffit de nous arrêter, d'accueillir le moment présent comme une grâce, nous asseoir en silence dans la confiance au Christ, de l'aimer et de nous laisser aimer, afin qu'il vive et agisse toujours plus en nous. C'est une question de foi vivante, nourrie par la méditation assidue des Écritures et l'amour du prochain. Nous fixons notre cœur en Dieu qui est en nous. Nous ne vivons plus par nous-mêmes, mais par le Christ qui prie et vit en nous. Ses sentiments s'impriment en notre âme comme l'encre sur le papier pour cette vie d'oraison qu'il reste à écrire à deux.

Élisabeth Saléon-Terras esquisse en des mots précis la manière dont le père Caffarel s'adonnait à l'oraison :

«Assis sur son petit banc de prière, le corps et la tête bien droits, les yeux le plus souvent clos, les mains largement ouvertes sur les genoux, parfaitement immobile, tout recueilli, tout présent à Dieu présent au plus intime de lui-même. Plus rien ne comptait. On aurait dit qu'il était à la fois tout accueil et toute offrande, se tenant devant son Seigneur et son Dieu comme un drap déployé au soleil, image qu'il affectionnait pour parler de la prière. Rien de mièvre ou de douçâtre, mais une paix, une stabilité, une force émanaient de lui.»

On le voit bien, c'est tout son être qui accueille la grâce de «l'oraison du pauvre» et s'offre au Dieu présent en lui. Il s'ouvre au Christ avec tout son corps, dans la posture qui lui convient, immobile et recueilli, présent à la Présence. Plus rien n'a d'importance, sinon la volonté d'être là devant Celui qui est toujours là, qui l'attend pour nourrir son âme. Ce temps gratuit appartient totalement à Dieu. Il en fait ce qu'il veut. L'orant s'expose à son regard d'amour, attend son Dieu en paix et en silence comme un enfant se sait aimé de sa mère: «Je tiens mon âme égale et silencieuse ; mon âme est en moi comme un petit enfant contre sa mère» (Ps 130,2).

UN CŒUR À CŒUR

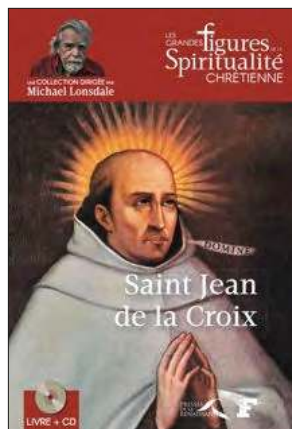
Henri Caffarel en prière est tout un enseignement en soi. Il manifeste que c'est l'attitude générale d'adoration et d'offrande qui compte, non les techniques et les méthodes. Lui-même parlera très peu de techniques, préférant présenter des principes de base, des conseils pour mieux entrer dans la vie d'oraison, descendre dans son cœur, accueillir le silence. À l'exemple de Jésus qui prie son Père dans le secret, il transmet des attitudes intérieures de confiance et d'abandon, de foi et d'espérance, de constance et d'amour.

La vraie prière jaillit du cœur et elle monte en soi quand on y met du temps. Elle est comme l'amour, on s'y exerce jour après jour. Nous nous laissons rencontrer par le Dieu de tout amour afin d'aimer encore plus ceux et celles qui nous entourent. Nous ne recherchons pas la tranquillité dans l'oraison, prévient le père Caffarel, nous faisons un geste d'amour gratuit pour Dieu. C'est toute notre vie qui en bénéficie, le monde aussi.

«Si tu savais le don de Dieu», disait Jésus à la Samaritaine (Jn 4,11). L'oraison est une immense attente d'amour qui élargit le cœur jusqu'à ce que celui-ci puisse recevoir le don de Dieu qu'est Jésus lui-même. Tout homme est doté de ce cœur profond, ce «château intérieur» où Dieu demeure en permanence. C'est le lieu de notre véritable identité, de notre unicité, de notre âme. «Qu'il faut qu'une âme soit grande pour contenir un Dieu!» écrivait Thérèse de Lisieux à sa sœur Céline. ■

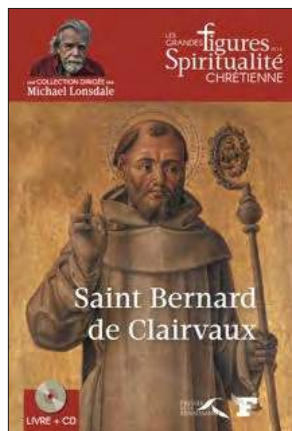
Jacques Gauthier a publié en 2017 : *Un souffle de fin silence* (Noroît) ; *La prière chrétienne. Guide pratique* (Presses de la Renaissance) ; *Prier en couple et en famille* (Parole et Silence) ; *Saint Jean de la Croix* (Presses de la Renaissance) ; *Saint Bernard de Clairvaux* (Presses de la Renaissance). *Henri Caffarel, maître d'oraison* (Cerf). Pour plus d'informations, consultez son site Web et son blogue : jacquesgauthier.com.

Trois nouveaux livres de Jacques Gauthier



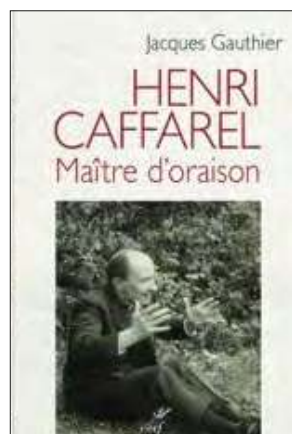
Saint Jean de la Croix.
Le Figaro et Les Presses
de la Renaissance, 2017,
140 pages, 18,95 \$.

*Le CD est inclus. Vie et
message du réformateur
du Carmel avec Thérèse
d'Avila, docteur mystique
de la nuit et de l'union à
Dieu.*



*Saint Bernard de
Clairvaux.* Le Figaro et Les
Presses de la Renaissance,
2017, 140 pages, 18,95 \$.

*Le CD est inclus. Vie et
message du rénovateur de
l'ordre cistercien, conseil-
ler des rois et des papes
devenu la conscience de
l'Église de son temps.*



*Henri Caffarel, maître
d'oraison,* Cerf, 160 pages,
23,95 \$.

*Premier livre sur le père
Caffarel en tant que maître
de prière. Voici un exposé
clair et concis sur sa pra-
tique de l'oraison comme
relation d'amour, présence
à Dieu et rencontre du
Christ.*

spiritours
voyages
de ressourcement
TITULAIRE D'UN PERMIS DU QUÉBEC

UNE EXPÉRIENCE SPIRITUELLE
ET CULTURELLE INOUBLIABLE
EN TERRE SAINTES



Pèlerinage Israël & Jordanie

« AU PAYS DE LA BIBLE »

DU 10 AU 22 NOVEMBRE 2017

ACCOMPAGNÉ PAR MGR PIERRE BLANCHARD



CONTACTEZ-NOUS POUR PLUS D'INFORMATIONS

Sans frais : 1-844-485-7965 • info@spiritours.com • www.spiritours.com

**POUR UN AMOUR EN CRESCENDO
LA MÉTHODE DE L'OVULATION BILLINGS™**
Gestion de la Fertilité Combinée de Votre Couple !
Simple, Naturelle, Scientifiquement Reconnue
Efficacité de 99% & Plus
Reconnaissance de l'Infertilité Pré-Ovulatoire !
Enseignement Accrédité par WOOMB INTERNATIONAL
www.servicevieamour.org
1-866-319-9156

Le Verbe

ABONNEMENT / DON

NATHALIE SCHMATZ

418 908-3438

INFO@LE-VERBE.COM

L'APPROCHE AVIVIA



Simplifier le processus d'achat de vos armoires de cuisine tout en vous permettant de participer à votre projet : voilà notre approche.

- Armoires en kit, assemblées ou non, de la largeur précise dont vous avez besoin
- Installez-les vous-même ou laissez notre équipe le faire pour vous
- Visualisez nos produits et nos prix en ligne et planifiez votre budget à votre rythme, selon vos besoins
- Convient tant aux clients résidentiels qu'aux promoteurs immobiliers

Des options écologiques, une qualité toute québécoise et un accompagnement personnalisé : visitez notre site web afin de découvrir l'approche Avivia.



MAGASINEZ VOS ARMOIRES
DE CUISINE EN LIGNE SUR
AVIVIA.CA



418 365-7821
Armoires AVIVIA
20, route Goulet
Saint-Séverin (Québec) G0X 2B0



LA BLESSURE D'AGNÈS

Il est 8 h 30 du matin. Sœur Agnès, qui souffre de surdité, est seule dans son couvent de Yuzawada, au Japon. Lorsqu'elle ouvre le tabernacle pour l'adoration, une lumière qui semble venir d'un autre monde l'éblouit.

Immédiatement, elle se prosterne et reçoit cette lumière comme un don de Dieu qui touche profondément son cœur. Loin d'être crédule, elle s'interroge : « Ne serais-je pas victime d'une hallucination ? » Elle décide de n'en parler à personne.

Mais voilà qu'un mois plus tard, le 5 juillet 1973, alors qu'elle commence sa prière du soir, elle ressent une blessure, comme si une aiguille la piquait. Une égratignure en forme de croix apparaît dans le creux de sa main gauche. Elle n'arrive pas à dormir tellement la douleur est vive.

À 3 heures du matin, Agnès entend soudainement la voix de ce qui lui semble être son ange gardien : « Ne crains pas ! Ne prie pas seulement à cause de tes péchés, mais en réparation de ceux de tous les hommes. Le monde actuel blesse le Très Saint Cœur de notre Seigneur par ses ingratitude et ses injures. La blessure de Marie est beaucoup plus profonde que la tienne. Maintenant, allons ensemble à la chapelle. »

Guidée par son ange, Agnès se rend prier devant la statue de Marie à la chapelle. Une deuxième voix se fait entendre ; cette fois, il s'agit d'une femme : « Ma fille, ma novice, tu as bien obéi en abandonnant tout pour me suivre [dans la vie religieuse]. Ta surdité t'est pénible à supporter, mais tu vas bientôt guérir, sois-en sûre. Sois patiente, car voici la dernière épreuve ; la blessure de tes mains te fait mal. Prie en réparation pour les péchés de l'humanité. »

Sœur Agnès, qui porte le nom d'une des premières martyres de l'Église, y voit une confirmation de sa vocation à continuer les souffrances du Christ, à l'exemple de saint Paul disant : « Ce qui reste à souffrir des épreuves du Christ dans ma propre chair, je l'accomplis pour son corps qui est l'Église » (Col 1,24). De même qu'il nous arrive généreusement de réparer les dégâts faits par un enfant, de même, qu'il est beau de réparer spirituellement pour les fautes de nos frères et sœurs dans la foi !

LA BLESSURE DE MARIE

Mais quelle est cette blessure de Marie dont son ange lui a parlé ? Agnès contemple toute la nuit les mains de la statue de la Vierge. Elle semble y percevoir quelque chose, mais n'ose pas s'approcher. Au matin, quand une de ses consœurs entre dans la chapelle, Agnès lui demande d'aller voir pour elle. Stupéfaction ! La petite sœur tombe à genoux, tout émue. Une blessure similaire à celle qui est apparue la veille sur la main d'Agnès se trouve sur les mains de la Vierge. Et surtout, elle suinte du sang !

Cela n'est pas sans rappeler le mot profond d'Arnaud de Chartres : « Au Calvaire, Jésus versait le sang du corps, et Marie le sang du cœur. »

Comme l'exprime si bien l'abbé Laurentin : « La transfixion (Lc 2,35) que Marie ressentit en son cœur de mère en voyant son Fils crucifié la fit entrer en plus étroite communion avec lui que si elle avait été crucifiée sur

une croix voisine : elle eût alors souffert à côté de lui ; elle a souffert *en* lui, de sa souffrance même. Et comme ses douleurs étaient le reflet même des douleurs du Christ dans le miroir de son âme maternelle, ainsi ses intentions étaient le reflet spirituel de celles du Christ. »

La semaine suivante, le 12 juillet, alors que toute la communauté des Servantes de l'eucharistie est en prière, du sang coule une seconde fois des mains de la statue. Grand bouleversement pour la quinzaine de sœurs qui peuvent voir elles-mêmes, avec leurs yeux embués par l'émotion, l'inexplicable. D'autant plus frappant pour elles que, pour les Japonais, pleurer devant d'autres est considéré comme une honte.

Deux semaines plus tard, le 25 juillet, l'évêque M^{gr} Shojiro Itô, qui avait entendu parler du phénomène, décide de se rendre sur place pour questionner sœur Agnès. Prudent, il lui conseille de garder ces événements pour elle, dans son cœur, comme la Vierge Marie. Mais voilà qu'à 9 h 30 le sang coule de nouveau, et l'évêque peut alors constater les faits de ses propres yeux.

Les 27 et 28 juillet, du sang recommence à couler de la statue. Mais Agnès ressent alors une douleur extrême. Dans ses souffrances, elle se prosterne au pied de la statue et entend : « Tes souffrances prennent fin aujourd'hui. Garde précieusement le souvenir du sang de Marie et grave-le bien dans ton cœur, ce sang versé a une profonde signification pour la conversion des pécheurs. » Sa plaie en forme de croix disparaît alors immédiatement.

LA BLESSURE DE L'ÉGLISE

Le 13 octobre, jour anniversaire du miracle du soleil à Fatima, la lumière revient et sœur Agnès reçoit un ultime message. Ce message est d'une telle intensité qu'il est le plus souvent passé sous silence. Le voici dans son intégralité :

« Comme Je vous l'ai dit [à Fatima], si les hommes ne se repentent pas et ne s'amendent pas par eux-mêmes, le Père infligera un châtiment terrible à toute l'humanité. Ce sera un châtiment plus grand que le déluge, comme on n'aura jamais vu avant. Un feu tombera du ciel et va faire disparaître une grande partie de l'humanité, les bons comme les mauvais, n'épargnant ni les prêtres ni les fidèles. Les survivants se trouveront si désolés qu'ils envieront les morts. Les seules armes qui vous resteront seront le rosaire et le signe [de la Croix] laissés par mon Fils. Chaque jour, récitez les prières du rosaire. Avec le rosaire, priez pour le pape, les évêques et les prêtres. Le travail du diable s'infiltrera même dans l'Église de manière que l'on verra des cardinaux s'opposer à des cardinaux, et des évêques contre d'autres évêques. Les

LE DON DES LARMES

Pleurer est parfois le signe d'un don spécial du Saint-Esprit. Saint Paul disait : «Soyez joyeux avec ceux qui sont dans la joie, pleurez avec ceux qui pleurent.» Saint Dominique quant à lui était reconnu pour ses larmes versées la nuit par compassion pour les pécheurs.

Les théologiens médiévaux disaient que ces larmes qui viennent de l'Esprit lavent les yeux, qu'elles purifient et convertissent le regard de celui qui pleure. Car des yeux mouillés voient davantage avec le cœur que des yeux secs. Loin donc d'être négatives, ces larmes sont une grâce qui libère et conduit à la béatitude. «Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !»

Elles se disent larmes de contrition quand elles pleurent sur ses péchés, larmes de consolation quand elles pleurent l'expérience de la miséricorde de Dieu, larmes de compassion quand elles pleurent les souffrances du Corps du Christ, ou encore larmes de jubilation quand elles pleurent devant la bonté et la beauté de Dieu.

Ces larmes sont toujours un débordement qui manifeste un excès d'amour. Car on ne pleure que si l'on aime ! Le starets Silouane s'exclamait : «Bienheureuse l'âme qui aime son frère : elle sent en elle la présence de l'Esprit du Seigneur ; il lui donne paix et joie, et elle pleure pour le monde entier.»

prêtres qui me vénèrent seront méprisés et combattus par leurs confrères.

«L'Église et les autels seront saccagés. L'Église sera pleine de ceux qui acceptent des compromissions, et le démon pressera de nombreux prêtres et des âmes consacrées à quitter le service du Seigneur. Le démon va faire rage en particulier contre les âmes consacrées à Dieu. La pensée de la perte de tant d'âmes est la cause de ma tristesse. Si les péchés augmentent en nombre et en gravité, il ne sera plus question de pardon pour eux. Parle avec courage à ton supérieur, il saura encourager chacune d'entre vous à prier et à accomplir des œuvres de réparation.»

Ces paroles sont si terribles, que M^{gr} Itô avouera lui-même qu'il aurait été difficile de croire qu'un tel message vient de la Vierge, s'il n'y avait eu des preuves irréfutables qu'il s'agit bien d'elle.

PROPHÉTIE DE MALHEUR ?

Dans une lettre pastorale où il parle de ce message, l'évêque souligne un point théologique de grande importance : le châtiment qu'annonce la Vierge est au conditionnel : «Si les hommes ne se repentent pas et ne s'amendent pas par eux-mêmes...» Il ne s'agit donc pas d'une vision irrémédiable de l'avenir, mais d'une mise en garde.

Comme l'enseigne saint Thomas d'Aquin, certaines prophéties concernent les événements non pas en eux-mêmes, mais dans leur rapport de cause à effet. Les événements ou effets annoncés par ces prophéties peuvent donc arriver autrement s'il se produit un changement dans leurs causes. C'est le cas de la plupart des prophéties de malheur et annonces de châtiments. Nous en trouvons un exemple flagrant dans la prophétie de Jonas, où la ville de Ninive ne fut pas détruite grâce à la conversion et à la pénitence de ses habitants.

C'est aussi ce qu'affirme le voyant Edson Glauber à Itapiranga, au Brésil (apparitions reconnues en 2009) : «La Vierge précise toujours que, lorsqu'elle révèle un message ou une vision, ce n'est pas pour faire peur, mais pour inviter les gens à tout faire pour que de tristes événements ne se produisent pas.»

Allons-nous accuser notre médecin s'il nous avertit des possibles maladies qui nous guettent si nous ne changeons pas nos habitudes de vie ? N'est-ce pas le devoir de tout parent d'avertir son adolescent en crise que, s'il ne change pas de vie, c'est le malheur qui l'attend ?

C'est bel et bien l'amour maternel de Marie qui motiva ce sérieux avertissement. Son amour pour ses enfants est

d'ailleurs si grand qu'elle a dit : « La pensée de la perte de nombreuses âmes me rend triste. »

LES LARMES DE LA VIERGE

La statue de Marie continuera à suinter du sang et souvent même à pleurer dans les années suivantes. Au total, elle versera du sang et des larmes 101 fois. Chaque fois, le jour et l'heure furent scrupuleusement notés par l'aumônier des sœurs. Plus de 2000 témoins ont pu l'observer de leurs propres yeux. Une chaîne de télévision japonaise diffusa aussi l'une des lacrymations miraculeuses de la statue, ce qui ne manqua pas d'étonner tout le Japon.

Le 4 janvier 1975, la statue verse des larmes abondamment en présence de l'évêque qui vient de terminer de prêcher une retraite. L'expression de son visage change alors pour devenir plus triste, comme la Vierge de la Salette. On fait même venir son sculpteur M. Wakasa pour authentifier cette transformation : « Deux choses me frappèrent, dit-il : les joues que j'avais taillées s'étaient creusées, le visage s'était affaissé ; sa couleur avait tourné au marron foncé ; l'expression était plus pénétrante. »

Notons que ce phénomène de représentation de la Vierge qui pleure miraculeusement n'est pas sans précédent dans l'Église. L'un des cas les plus célèbres est celui d'une Italienne, Antonina Janusso, qui fut guérie en 1953 de grandes douleurs en regardant une image de la Vierge de laquelle coulaient des larmes dans la maison de ses beaux-parents. Les larmes furent recueillies et devinrent source de nombreux autres miracles partout en Italie.

En 1954, le pape Pie XII approuva lui-même le caractère miraculeux de ces larmes dans un message radio après que quatre médecins différents confirmèrent que ces larmes étaient réellement humaines.

LES DOULEURS DE L'ENFANTEMENT

Après avoir demandé conseil à de nombreux experts ainsi que l'avis de la Congrégation pour la Doctrine de la foi, M^{gr} Itô déclara, le 22 avril 1984 : « Ces faits établis après onze ans d'études sont indéniables. En conséquence, j'autorise la vénération de Notre-Dame d'Akita. » Il ajouta au sujet des révélations privées reçues par sœur Agnès : « Quant à la teneur des messages, elle n'est pas contraire à la doctrine catholique ou aux bonnes mœurs. Quand on pense à l'état actuel du monde, l'avertissement semble y correspondre en de nombreux points. »

En 1988, l'ambassadeur des Philippines au Vatican parla de cet « avertissement » au cardinal Ratzinger. Le préfet lui

VIVRE CLOUÉ À LA CROIX

Le 3 août, la Vierge s'adressa de nouveau à sœur Agnès et lui demanda des « consolateurs » pour son Fils, qui s'offrent dans la pauvreté et l'humilité. Elle invite à une vie de pénitence par la pratique des conseils évangéliques : « Vous devez conserver vos vœux, qui sont comme trois clous pour vous clouer à la Croix. Ces trois clous sont la pauvreté, la chasteté et l'obéissance ; le fondement est l'obéissance. »

Les pères du concile Vatican II écrivaient dans le même sens : « Par la profession d'obéissance, les religieux font l'offrande totale de leur propre volonté, comme un sacrifice d'eux-mêmes à Dieu. » Ce sacrifice, saint Thomas d'Aquin l'appelait même « holocauste », car il est une offrande de tout ce que l'homme possède par les trois vœux : offrande de ses biens par la pauvreté, offrande de son corps par la chasteté et offrande de son cœur par l'obéissance.

dit que les deux messages, celui de Fatima et celui d'Akita, sont essentiellement les mêmes. Rappelons qu'à l'époque le cardinal Ratzinger était l'une des rares personnes sur terre à connaître le contenu du troisième secret de Fatima. Il le révéla en l'an 2000 à la demande du saint pape Jean-Paul II, accompagné d'un excellent commentaire théologique disponible sur le site du Vatican.

Ainsi, bien que ce troisième message puisse sembler contenir des prophéties terribles, il est essentiellement une répétition des avertissements que la Vierge donna au monde à Fatima et dans de nombreuses autres apparitions.

Comme à Fatima, elle incite fortement à prier le rosaire, l'unique et toute-puissante arme des enfants de Marie ! Comme à la Salette, elle pleure sur ce monde qui vit sans Dieu et sur cette Église qui tend à se mondanser plus qu'à évangéliser. Comme à Amsterdam, elle se présente unie à la Passion de son Fils et nous invite à collaborer à l'œuvre de la Rédemption par l'offrande de nos souffrances.

Notre-Dame d'Akita, c'est la Vierge au pied de la Croix. La Vierge dont le cœur est traversé par le glaive de la compassion. La Vierge qui nous instruit et nous corrige comme une mère. La Vierge qui enfante douloureusement l'Église à la Vie divine !

Notre-Dame d'Akita, Mère douloureuse, priez pour nous ! ■

Alex La Salle
alex.lasalle@le-verbe.com

BIG CAESAR IS WATCHING YOU

L' A P O C A L Y P S E , A R C H É T Y P E D Y S T O P I Q U E ?

«Ainsi, il faut comprendre l'époque où est écrite l'Apocalypse, et savoir qu'alors Domitien était César.»

*– Victorin de Poetovio, Sur l'Apocalypse
(texte datant de 258-260).*

Peu de gens savent que le dernier livre de la Bible est un chef-d'œuvre de la littérature antitotalitaire. C'est en poussant plus avant l'étude de l'Apocalypse que le lecteur comprend qu'il est devant une œuvre de l'Antiquité ayant des accointances avec la littérature dystopique, du type *1984* de George Orwell. Une œuvre où le divin César, appuyé par l'appareil impérial, joue le rôle d'un Big Brother en toge virile.



Le parallèle ne vaut évidemment que dans certaines limites, et on pourrait à juste titre défendre l'idée que l'Apocalypse ressortit d'abord et avant tout au registre de «l'utopie», étant donné qu'elle culmine dans la description d'un «ciel nouveau et d'une terre nouvelle» (21,1), puis de la Jérusalem céleste, lieu qui est nulle part (c'est l'étymologie du mot «utopie») et où il ne «fera plus jamais nuit» (21,25).

Cohabitent en réalité dans ce caléidoscope de la consommation des siècles toute la conca-ténation des catastrophes finales et toutes les triomphales fulminations de la majestueuse cité séraphique faite d'or pur semblable à du cristal pur (cf. 21,18). Mais c'est d'abord sur le caractère liberticide et oppressif du système politicoreligieux de l'*Imperium romanum* qu'il faut insister si l'on veut comprendre la raison d'être de ce texte énigmatique.

AUTEUR ET GENRE LITTÉRAIRE

Le livre de l'Apocalypse a été écrit par Jean de Patmos, un chrétien de culture juive ayant évolué en Asie Mineure à la fin du 1^{er} siècle après Jésus Christ. Son texte appartient au genre prophétique, et plus spécifiquement au sous-genre de la littérature prophétique de type apocalyptique.

Celle-ci se caractérise généralement par sa dimension eschatologique et sa description des réalités transcendantes, qu'une entité céleste (un ange en l'occurrence) révèle à un homme choisi par Dieu pour «porter sa Parole» aux autres hommes, dans un dessein de conversion et de salut.

En plus de donner accès aux réalités ultimes qui déterminent selon le plan de Dieu le sens et le cours des événements de l'histoire enfin éclairés par la lumière d'en haut, l'œuvre apocalyptique de Jean entend rappeler au lecteur l'identité du véritable Seigneur du monde, qui n'est pas l'empereur, mais Jésus Christ.



GÉNÉTIQUE DU TEXTE ET DATATION

D'après l'exégète américain David Aune, le texte de l'Apocalypse tel qu'il nous est parvenu aurait été élaboré autour d'un noyau «néronien», c'est-à-dire d'un ensemble d'éléments discursifs primitifs provenant d'une première version écrite à l'époque de l'empereur Néron (vers 68-70, pense-t-on).

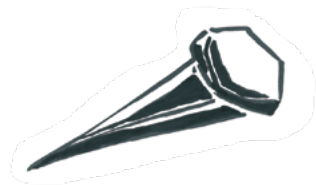
Un quart de siècle plus tard environ, sous Domitien (donc vers 89-96), cette hypothétique première version aurait été revue et augmentée par son auteur pour nous donner l'ouvrage prophétique (cf. 1,3: «cette prophétie»), ésotérique (cf. 1,1: «à ses serviteurs») et visionnaire (cf. 1,11: «ce que tu vois») que nous connaissons et dans lequel culmine la Révélation biblique.

Comme le livre de l'Apocalypse renvoie constamment, de façon codée, à la situation historique à l'époque de sa production, on comprend qu'un détour par l'étude du contexte culturel, politique et religieux auquel Jean de Patmos fait référence, à savoir celui de l'Empire romain de la seconde moitié du 1^{er} siècle, est nécessaire si l'on veut accéder à la véritable signification de ce texte difficile.

CONTEXTE DE RÉDACTION

Par quoi ce contexte sociopolitique et religieux se caractérise-t-il exactement? On peut dégager trois données culturelles majeures. D'abord, la compénétration du religieux et du politique dans le système politique impérial, phénomène idéologique qui, dès Auguste (né en -63), résulte en la divinisation des empereurs et la politisation de la piété romaine.

De façon générale, dans l'Antiquité, toute activité sociale, économique ou politique possède une dimension religieuse. Sous le régime impérial romain, l'allégeance religieuse d'un groupe (nation, communauté, secte, etc.), qu'elle soit



reconnue par le pouvoir ou simplement tolérée (le christianisme ne l'était pas), doit inclure, à côté ou en surplomb des croyances qui lui sont propres, des éléments de religiosité romaine et, surtout, une allégeance explicite à l'empereur.

Il s'ensuit – c'est la deuxième donnée majeure – que tous les administrés de l'Empire, y compris les chrétiens forcés à la clandestinité, subissent la pression politique et idéologique du système et doivent se conformer, dans les différents milieux où ils vivent et travaillent, à certains rituels et discours manifestant leur allégeance à l'empereur, un homme qui se fait Dieu.

Cela, évidemment, ne peut convenir aux chrétiens, qui vouent un culte exclusif au Dieu qui s'est fait homme. En théorie du moins, car, dans la pratique, les avantages très concrets offerts aux sujets participant au culte officiel – celui du prestige social n'étant pas des moindres – rendaient l'indéfectible fidélité au Christ moins immédiatement attrayante pour une proportion inquiétante de chrétiens, qui négligeaient de chercher d'abord le Royaume.

La tentation de biaiser, de louvoyer, de transiger, de participer au culte impérial, ne serait-ce que de façon extérieure, sans y croire vraiment, seulement pour donner le change, par intérêt ou par pusillanimité et peur des représailles, était en tout cas très présente. Et la compromission avec l'ordre politique idolâtrique était une réalité trop répandue pour ne pas poser problème et mettre en péril la cohésion de la communauté chrétienne.

Il va sans dire que ces comportements, symptomatiques d'une foi affadie et vacillante, entraînaient un affaiblissement encore plus grand de la ferveur et une édulcoration du témoignage évangélique, sans rien dire du risque de perte des biens éternels qui guettait les chrétiens se laissant circonvenir par les suggestions perfides du serpent. C'est la troisième donnée contextuelle à prendre en compte pour comprendre la genèse de l'Apocalypse.

LA VOCATION AU TÉMOIGNAGE

À l'heure du risque – du risque de persécution, mais d'abord de compromission –, Jean de Patmos exhorte ses coreligionnaires à ne pas participer au culte de l'empereur. Conscient que cette attitude intransigeante peut très rapidement entraîner l'exclusion des chrétiens de la vie économique (et compromettre leur subsistance) ainsi que de la communauté politique (et compromettre leur vie), il n'en appelle pas moins au refus public du culte public, lorsque les circonstances l'exigent.

Car le culte impérial, suprême instrument de propagande, consacre la domination politique et le rayonnement symbolique des forces du mal. Or, il ne peut y avoir de collaboration des chrétiens avec le Dragon (13,2) et la Bête (13,1). Il faut donc impérativement cesser toute participation au culte romain, dénoncer les mensonges de la propagande et rappeler que seul Christ est Seigneur (11,15).

Cette attitude de refus, pense Jean de Patmos, obéit à une exigence plus profonde : celle de vivre pleinement sa vocation chrétienne, qui est une vocation au témoignage prophétique par la vie vécue en conformité à l'Évangile (10,11), et aussi par la vie donnée et sacrifiée par amour de la vérité lorsque cela est nécessaire, à l'instar du Christ et à l'exemple des martyrs, qui sont désormais dans la gloire (14,4).





L'IMITATION DE JÉSUS CHRIST

Afin de faire face à l'hostilité et à la violence que ne manquera pas de susciter le témoignage chrétien, Jean appelle ses frères à contempler le Christ qui s'est laissé agresser et tuer, à suivre l'exemple de l'Agneau qui a accepté de mourir pour rendre témoignage à la vérité (cf. Jn 18,37). Car, malgré ce que peut laisser croire un monde dominé par la Bête, l'Agneau immolé est vainqueur des forces du mal. Il est vivant et «sur lui la mort n'a plus aucun pouvoir» (Rm 6,9): «Je suis le Vivant, dit le Christ; j'étais mort, mais me voici vivant pour les siècles des siècles, et je détiens les clés de la mort et du séjour des morts» (1,18).

Chose plus sublime encore, le Christ ressuscité, qui est la vie (Jn 14,16), a pouvoir de donner une vie nouvelle et éternelle à ceux qui, par lui, avec lui et en lui, versent leur sang pour le témoignage de la vérité. Oui, à ceux qui, «dépassant l'amour d'eux-mêmes», vont «jusqu'à la mort», à ceux qui, déployant la puissance de la croix, «ont vaincu par le sang de l'Agneau et le témoignage de la parole» (cf. 12,11), le Christ promet la vie: «Le vainqueur, dit-il, je lui donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie qui est dans le Paradis de Dieu» (2,7). Vérité que confirme en une formule lapidaire l'auteur de la deuxième épître à Timothée: «Si nous sommes morts avec lui, avec lui nous vivrons» (2 Tm 2,11).

La contemplation de la gloire du Christ, entouré d'un luxe de symboles qui prophétisent en image la victoire finale de Dieu sur le mal, est en somme le moyen mis de l'avant par Jean de Patmos pour arracher les chrétiens à l'illusion que l'ordre du monde et de la cité est par essence tel que le définit et le modèle pour un temps l'Empire romain, avec la puissance de ses organes de propagande et la violence implacable de ses forces armées.

Échappant, par l'audition et la méditation du texte sacré, à l'endoctrinement idéologique

auquel le pouvoir mondain veut les soumettre, les chrétiens ont de nouveau et pour de bon accès à une compréhension véritable du drame existentiel qui se joue sur fond de transcendance divine.

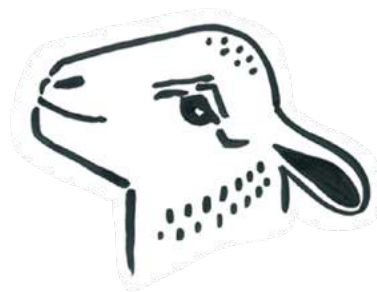
*

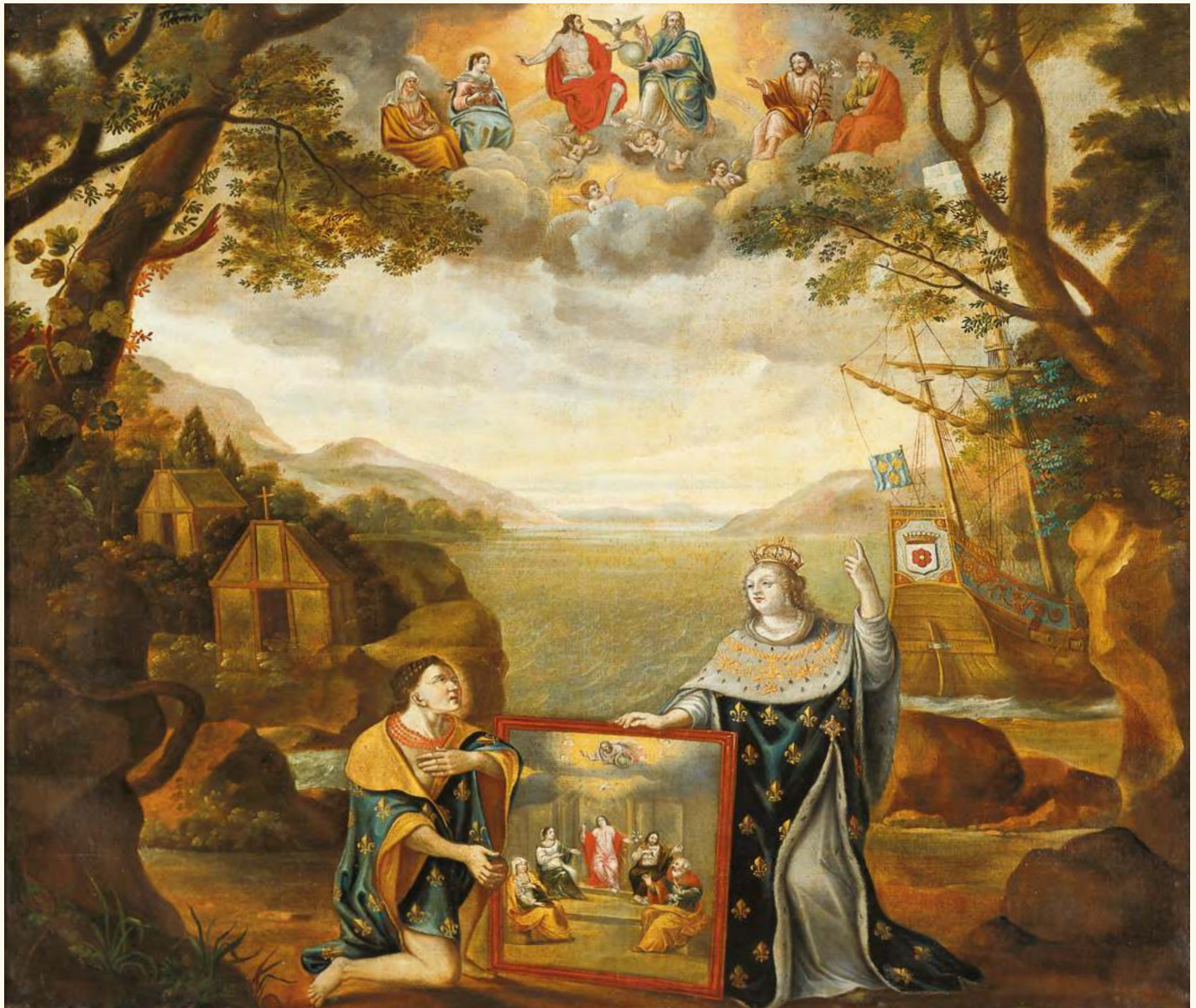
Évidemment, toute ressemblance avec le monde tel qu'il va de nos jours ainsi qu'avec la situation contemporaine des chrétiens serait purement fortuite. Mais il ne serait pas mauvais pour autant que les disciples du Christ se remettent promptement à la lecture assidue du livre de l'Apocalypse. On ne sait jamais, ça pourrait servir à l'occasion.

Pour aller plus loin :

Richard Bauckham, *The Theology of the Book of Revelation*, Cambridge University Press (coll. The New Testament Theology), 2014.

Alex La Salle travaille en pastorale au diocèse de Saint-Jean-Longueuil. Il a étudié en philosophie, en théologie et détient une maîtrise en études françaises. La conviction que l'être humain est fondamentalement un *homo religiosus* l'a conduit à accueillir la lumière de la foi.





La France apportant la foi aux Hurons de Nouvelle-France

La peinture en Nouvelle-France est peu connue du grand public. Et pour cause : le manque de ressources matérielles et l'absence d'école d'art ne favorisaient pas à l'époque l'éclosion de nouveaux talents. La plupart des artistes sont alors autodidactes. Ils apprennent le métier par un maître qui est souvent lui-même amateur.

La majorité des toiles arrivent donc de France – roulées – par bateau. Elles sont généralement commandées par les communautés religieuses ou par les marchands et servent à orner les églises, de plus en plus nombreuses sur le territoire.

L'un des tableaux les plus importants de cette période s'intitule *La France apportant la foi aux Hurons de Nouvelle-France*. Il s'agit d'une œuvre picturale incontournable dans l'histoire de l'art canadien-français.

CONFUSION

L'œuvre a été réalisée autour de 1666, mais nous ignorons qui en est l'artiste et si le tableau a été peint en France ou en Nouvelle-France. Plusieurs peintres de l'époque ne signaient pas leurs œuvres, ce qui pose un réel problème d'attribution pour les historiens et les restaurateurs. Mais d'après leurs observations, il y a bel et bien absence de plis sur la toile, ce qui fait penser que celle-ci n'a pas été roulée pour traverser l'Atlantique.

De plus, en raison de caractéristiques stylistiques, certains spécialistes ont longtemps pensé qu'il s'agissait d'une œuvre du Frère Luc (de son vrai nom Claude François), peintre récollet français installé en Nouvelle-France pendant un court séjour. Cette avenue renforce ainsi l'hypothèse d'une production canadienne-française.

Mais notamment à cause de certaines retouches – apparemment d'une autre main – et des grandes dimensions du tableau (229 sur 229 cm), cette théorie est contestée depuis les années 1980, notamment grâce aux recherches de l'historien François-Marc Gagnon.

En effet, qui en Nouvelle-France aurait pu avoir un si grand atelier et autant de matériel pour peindre une telle œuvre?

Ce tableau comporte donc jusqu'à présent une part de mystère non résolu sur son auteur et sur sa provenance.

CE QU'ON SAIT

Conservé chez les Ursulines de Québec depuis la Conquête anglaise, ce tableau a d'abord appartenu aux

Jésuites. D'après les mots du *Journal des Jésuites* de 1666*, il semblerait que des Hurons convertis aient offert l'œuvre aux religieux afin, d'une part, de démontrer leur réelle adhésion à la foi catholique et, d'autre part, d'orner leur chapelle en construction.

Mais derrière cette trace écrite, les historiens se posent encore la question de l'identité du commanditaire de l'œuvre. Rien n'est clair de ce point de vue non plus ; nous y reviendrons un peu plus bas.

Néanmoins, profondément inscrite dans le contexte du concile de Trente et de la Contre-Réforme catholique – d'où sortira une ferveur missionnaire inédite –, la pièce présente un caractère historique et allégorique : elle témoigne de l'entreprise des Jésuites en Nouvelle-France, à savoir l'action évangélisatrice auprès des Amérindiens.

LA CONVERSION PAR L'IMAGE

En effet, l'une des manières les plus efficaces à l'époque pour parler du Christ aux nations éloignées est notamment l'utilisation d'images bibliques et sacrées. Car l'image a cette caractéristique de rendre visible ce qui est invisible. Les Jésuites vont rapidement comprendre ce potentiel et exploiter le filon.

Ces images européennes, donc, démontrent un savoir-faire qui impressionne et émerveille les autochtones. Ces derniers se montrent fascinés par les couleurs ainsi que par l'aspect brillant et doré de certaines œuvres. Touchés, plusieurs d'entre eux se convertissent.

C'est exactement ce que relate notre tableau. La composition montre un Amérindien à genoux devant une toile de la Sainte Trinité et de la Sainte Famille. Cette toile est une mise en abyme de ce que nous pouvons voir dans le ciel, avec les mêmes personnages, c'est-à-dire le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Marie et Joseph, ainsi que sainte Anne et saint Joachim, parents de la Vierge Marie.

Cet effet miroir est voulu : le peintre veut indiquer par là que l'image est privilégiée pour amener les autochtones à embrasser la foi chrétienne.

COMPOSITION ET SIGNIFICATION

Le personnage qui tient le tableau dans ses mains représente la royauté française sous les traits d'Anne d'Autriche, épouse du roi Louis XIII. Elle porte une couronne et

*« Les hurons nous font 5 presens pour contribuer quelque chose à la batisse de nostre église, entr'autres un pour un tableau qui marque comme ils ont embrassé la foy. »



pointe vers le ciel avec son index, ce qui est une figure de la rhétorique grecque, de la parole et du discours (nous retrouvons souvent dans l'art occidental un personnage dans cette position).

La reine est habillée d'une toge bleu royal tapissée de fleurs de lis, ainsi que d'un pardessus en hermine. Ces caractéristiques sont évidemment toutes des symboles de la royauté française. L'Amérindien agenouillé semble admirer ce personnage. Il est lui-même couvert d'un drapé orné de lis, ce qui indique qu'il a fait siennes – du moins en partie – les valeurs françaises.

La scène est quant à elle campée dans un paysage généreux. Au fond, on reconnaît le fleuve Saint-Laurent et un navire marchand accosté. Sur la poupe de ce dernier sont indiquées les armoiries du commanditaire de l'œuvre – commanditaire encore inconnu à ce jour et sur lequel on a beaucoup spéculé. On a pensé qu'il s'agissait d'un dénommé Guillaume de Bruc, compte de Bretagne, ou encore de la Compagnie des Cent Associés, déterminante dans l'établissement de la Nouvelle-France. Mais parce que «les donateurs» sont les Hurons de la Nouvelle-Lorette, les pistes sont quelque peu brouillées.

Par ailleurs, la composition générale rappelle une autre œuvre tout aussi célèbre de la même période : *Martyre des Missionnaires jésuites*.

Chose certaine, *La France apportant la foi aux Hurons de Nouvelle-France* est un tableau qui démontre clairement les moyens pris par les missionnaires pour l'évangélisation des Amérindiens. ■

Pour aller plus loin :

Muriel Clair, « La chapelle Notre-Dame-de-Lorette au bourg des Hurons », dans Laurier Lacroix, dir., *Les arts en Nouvelle-France*, Musée des beaux-arts du Québec / Les publications du Québec, 2012.

François-Marc Gagnon, « *La France apportant la foi aux Hurons de Nouvelle-France* : un tableau conservé chez les Ursulines de Québec », *Revue d'études canadiennes*, vol. 18, n° 3, automne 1983.



Conversion missionnaire et prière

Le projet cher au pape actuel de voir l'Église devenir une communauté de disciples-missionnaires participe de cet effort, vieux de quelques décennies déjà, de réalignement des communautés chrétiennes sur leur vocation essentielle, qui est, comme le rappela Paul VI en 1975 dans *Evangelii nuntiandi*, d'évangéliser. La redécouverte de cette vocation a peu à peu mis en évidence la nécessité d'une conversion pastorale des communautés en vue d'une adaptation de leur action et de leur structure aux exigences de la mission d'évangélisation. Elle a aussi conduit l'Église à recommencer sur frais nouveaux sa réflexion à propos de la responsabilité missionnaire de chaque baptisé, appelé à suivre le Christ comme disciple et à le suivre jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la maturation de sa vocation chrétienne, à travers et dans le service de la mission qui fait de lui un disciple-missionnaire.

Les mutations civilisationnelles qui ont entraîné la fin de la chrétienté ont eu pour conséquences l'érosion des croyances, la baisse radicale de la pratique religieuse et la marginalisation de l'institution ecclésiale. Cependant, l'expérience d'appauvrissement qui en a résulté – expérience au cœur de laquelle nous nous trouvons plongés aujourd'hui – a conduit l'Église, toujours plus consciente de la crise qu'elle traversait, à redécouvrir sa raison d'être première: la formation de disciples-missionnaires dévoués à l'annonce du salut et à l'extension du Royaume de Dieu.

De même, le dépérissement toujours plus évident des paroisses et la fermeture de nombreuses églises a forcé la remise en question du modèle ecclésial existant, orienté vers ce que l'on a appelé une «pastorale d'entretien». Cela

a aussi favorisé la réémergence d'une pastorale véritablement missionnaire. Dans l'ancien modèle désormais caduc, on se contentait de sacramentaliser et de catéchiser des personnes déjà converties ou considérées comme telles, malgré tous les signaux sociologiques indiquant un délitement progressif du socle de leurs croyances et un appauvrissement évident de leur expérience personnelle de Jésus Christ. Dans la nouvelle pastorale missionnaire, le travail d'évangélisation n'est jamais tenu pour acquis.

Enfin, la crise des vocations sacerdotales et religieuses des cinquante dernières années a contraint l'Église à abandonner, non sans peine (puisque ce n'est pas encore fait partout autant qu'il le faudrait et de la manière qu'il le faudrait, en évitant la cléricisation des laïcs), le modèle pastoral trop exclusivement clérical qui était le sien. Désormais, elle peut engager ses forces dans le travail d'évangélisation en tenant compte d'une ecclésiologie et d'une missiologie renouvelées, prenant enfin acte de la redécouverte du rôle essentiel des laïcs dans l'Église (redécouverte faite entre autres à la faveur de l'*aggiornamento* du concile Vatican II), et tablant sur la complémentarité des vocations pour remplir le mandat missionnaire confié à l'Église tout entière.

Une communauté de disciples-missionnaires engagée dans l'accomplissement du grand mandat d'évangéliser reçu du Christ a pour caractéristique première d'être tout orientée vers la tâche essentielle confiée par ce dernier à son Église avant son Ascension: faire des disciples. Concrètement, cela implique plusieurs choses, mais d'abord une fréquentation assidue des sacrements et de la Parole de Dieu par les missionnaires eux-mêmes, puisque c'est de leur amitié avec le Christ et de l'intimité de leur relation avec lui que naîtra en eux le zèle apostolique.

Dans le cœur à cœur de la prière, celui qui a été élevé (cf. Jn 12,32) donne à ses disciples le désir d'attirer tous les hommes à lui. Il imprime en eux l'élan qui le meut lui-même et qui le pousse à l'oblation totale pour le salut du monde. De cette amitié avec le Christ, les disciples-missionnaires tirent la force et la persévérance dont ils auront besoin pour faire face aux obstacles qui ne manqueront pas de se dresser sur leur chemin, dès l'instant où ils souhaiteront concrètement s'engager dans la nouvelle évangélisation. ■

LA FOI

La théologie est définie de manière classique par la formule de saint Anselme : la foi en quête d'intelligence. Mais avant de plonger plus à fond dans des articles subséquents sur les différents sujets dont traite la théologie, il faut tout d'abord préciser ce qu'est la foi.

LA FOI : DÉFINITION

La foi comporte une dimension objective et une dimension subjective. La dimension objective, c'est ce que les Écritures nomment «le dépôt de la foi» (1 Tm 6,20) ou encore «la foi transmise aux saints une fois pour toutes» (Jude 3). C'est l'enseignement du Christ qui nous a été transmis par les Apôtres (cf. Mt 28,20), puis par leurs successeurs (le Magistère) jusqu'à aujourd'hui. Cette foi de l'Église est résumée dans le *Credo* (nous reviendrons sur ce qu'est le *Credo* dans notre prochain article).

La foi subjective, c'est la vertu théologale de la foi, c'est-à-dire d'avoir confiance en Dieu. C'est «une adhésion personnelle de l'homme à Dieu», qui est également «assentiment libre à toute la vérité que Dieu a révélée» (CEC, 150). C'est pourquoi on ne peut pas séparer foi objective et foi subjective. Nous ne pouvons pas dire que nous croyons Dieu sans croire qu'il s'est révélé à nous et qu'il ne peut se tromper ni nous tromper (Hé 6,18).

La foi n'est pas le saut irrationnel, comme le dirait le philosophe danois Søren Kierkegaard, mais un assentiment de tout notre être à la révélation que Dieu fait de lui-même. Cette révélation ne se limite pas à la lumière subjective que je peux en percevoir, mais est la révélation objective que Dieu a faite de lui-même au peuple d'Israël

et qui culmine dans son Fils (Hé 1,1-2). «Celui-ci est mon Fils bienaimé [...], écoutez-le!» (Mt 17,5). «La foi naît de ce que l'on entend; et ce que l'on entend, c'est la parole du Christ» (Rm 10,17).

Précisons qu'«entendre» véritablement signifie passer à l'action (Lc 8,21). Si un patron dit à son employé de faire quelque chose et que ce dernier dit «oui, oui» et ne fait rien, peut-on dire qu'il a vraiment entendu ce que son patron lui demandait? La foi sans les œuvres est vaine (Jc 2,20), ou, dit autrement, la foi vivante est mue par l'amour (Ga 5,6). En effet, c'est la volonté – l'amour – qui nous pousse à adhérer à Dieu. La grâce de Dieu, son amour pour nous en Jésus Christ, nous touche et nous invite à librement répondre à son amour. C'est pourquoi la foi est une grâce de Dieu et aussi un acte libre, volontaire.

FOI ET RAISON

Est-ce à dire alors que la foi n'est pas un acte conforme à la raison? Est-ce de l'autosuggestion (on croit parce qu'on veut croire)? Non, car Dieu nous a donné des signes qui font que l'acte de foi n'est pas irrationnel. Quels sont ces signes qui s'adressent à notre intelligence et qui assurent que l'acte de foi n'est pas de l'autosuggestion? Tout d'abord, il y a le fait que la croyance en une divinité est répandue dans toute l'humanité et que toutes les cultures attestent d'un Dieu suprême (Mircea Eliade). La majorité des grands philosophes ont aussi donné des démonstrations de l'existence de Dieu, d'une loi morale, de l'âme (Platon, Aristote, Descartes, Hegel, etc.). Ces éléments fondamentaux de la foi chrétienne ne sont donc pas l'apanage des seuls croyants.

Mais ce qui atteste plus spécifiquement de la vérité de la foi chrétienne, ce sont les prophéties et les miracles. Les prophéties de l'Ancien Testament annoncent la venue du Christ, et les moments majeurs de la vie de Jésus se trouvent en filigrane dans le texte (voir, entre autres, Ps 22 ; Is 53 ; Za 9,9 ; 12,10 ; Mi 5,1, etc.). Les miracles de leur côté montrent que Dieu a pouvoir sur la nature et atteste la parole de ses envoyés (Hé 2,4). Il y a aussi le miracle de la conversion, qui est un changement radical de nature d'une personne qui ne peut venir que de l'action de l'Esprit Saint (cf. Thomas d'Aquin, *Somme contre les Gentils*, livre 1, chapitre 6). Ces miracles continuent aujourd'hui à travers les saints et les bienheureux.

Le miracle le plus éclatant est celui de la Résurrection du Christ. Le fait que les Apôtres ont donné leur vie pour attester de leur rencontre avec le Christ ressuscité est un argument puissant en faveur de la vérité de leur témoignage. En effet, si le tombeau où Jésus a été enterré n'était pas vide, alors il était facile aux adversaires de la foi de montrer le corps et de confondre les Apôtres. Ou alors on dira que les Apôtres ont volé le corps. Mais il est alors totalement absurde de penser que les Apôtres aient pu souffrir le supplice pour un mensonge qu'ils auraient eux-mêmes fabriqué. La crédibilité du témoignage des Apôtres, sans être une preuve irréfutable, est néanmoins très forte.

Pourquoi alors la plupart de nos contemporains ne perçoivent-ils plus la crédibilité du témoignage chrétien ? Outre le fait que la vie des chrétiens n'offre pas souvent un miroir visible de la beauté du Ressuscité, il y a aussi des facteurs intellectuels.

Les progrès des sciences de la nature et des technologies humaines sont impressionnants et ont tendance à devenir le seul critère de ce qui est rationnel. Cela a mené beaucoup de penseurs modernes au dogme naturaliste, c'est-à-dire que seule la nature est visible, tangible et donc accessible à la connaissance humaine. Dieu n'existe pas (athéisme), ou on ne peut pas savoir s'il existe (agnosticisme), ou à tout le moins on présuppose qu'il ne peut pas intervenir sur la nature (déisme). C'est certain, dans un tel contexte intellectuel, que n'importe quelle théorie, aussi improbable soit-elle, sera perçue comme plus rationnelle que la foi en la Résurrection.

Le naturalisme comme vision du monde qui exclut d'emblée toute transcendance cache ses présupposés sous des oripeaux scientifiques et rationnels – ce que le philosophe Charles Taylor nomme *exclusive humanism*. La rhétorique naturaliste se drape ainsi d'une apparence de rationalité.

Le philosophe Leo Strauss a conclu son ouvrage classique sur la pensée des Lumières en disant que la religion n'a pas été réfutée à cette époque ; elle a été seulement ridi-

LES PROGRÈS DES SCIENCES DE LA NATURE ET DES TECHNOLOGIES HUMAINES ONT TENDANCE À DEVENIR LE SEUL CRITÈRE DE CE QUI EST RATIONNEL

culisée, en faisant passer un sarcasme pour un argument (Daniel Tanguay). Les « nouveaux athées » contemporains sont de la même veine, sophistication intellectuelle et rhétorique en moins (Terry Eagleton).

L'Église n'a pas à se sentir intimidée par ces rhétoriciens. Des philosophes et des théologiens chrétiens* s'attèlent aujourd'hui à la tâche de reformuler les arguments en faveur de l'existence de Dieu, de l'âme, de la loi naturelle, de la divinité du Christ, etc. ■

* Voir entre autres les ouvrages de Frédéric Guillaud, Edward Feser, Serge-Thomas Bonino, Paul Clavier et Peter Kreeft.

Pour aller plus loin :

Terry Eagleton, « Lunging, Flailing, Mispunching. Review of God Delusion by Richard Dawkins », *London Review of Books*, Oct. 19, 2006.

Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, traduction de l'allemand de *Das Heilige und das Profane*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1965 ; rééd. coll. Folio essais, 1987.

Daniel Tanguay, *Leo Strauss : une biographie intellectuelle*, Paris, Grasset, coll. Le collège de philosophie, 2003, 338 pages.

Steve Robitaille détient une maîtrise en études théologiques à l'Université de Montréal et travaille comme agent de pastorale.



LA LITTÉRATURE EN PÉRIL

Le commun des mortels ignore peut-être à quel point, par son nihilisme assumé, le milieu des études littéraires est un espace de vacuité morale et spirituelle auquel on n'accède, comme à l'Enfer de Dante, qu'à condition d'avoir laissé derrière soi toute espérance.

En effet, depuis des décennies, on radote en ces lieux arides une vulgate héritée du structuralisme (et seulement supplantée par le discours plus asphyxiant encore de la déconstruction), qui se gausse à la seule évocation du mot «vérité» et se moque éperdument de la question du sens (de la vie ou des œuvres), pour mieux se complaire dans un jeu maniaque d'analyse formelle des textes, sans grand rapport avec l'expérience de notre commune humanité, sur laquelle la littérature a pourtant tant à dire.

S'inscrivant en faux contre de telles dérives insanes et faisant œuvre de salubrité publique, Todorov rappelle que les études littéraires sont d'abord là pour nous aider à vivre, en nous donnant accès à des textes qui interrogent l'énigme de l'existence et lèvent parfois le voile sur une partie de son mystère.

Dans un troisième chapitre brillant, l'essayiste brosse à grands traits l'histoire du processus d'autonomisation de l'art qui a contribué à populariser l'idée de l'autosuffisance des lettres, idée idiote selon laquelle les œuvres ne doivent exister que pour

elles-mêmes, sans jamais se mettre au service de quoi que ce soit. Cet enfermement dans la tour d'ivoire de l'art pour l'art a finalement débouché sur la plate autoréférentialité des œuvres.

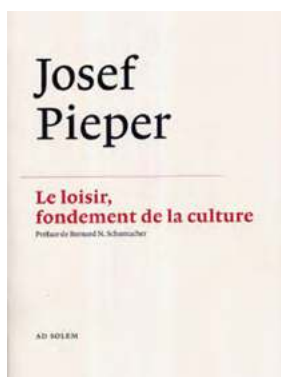
Depuis lors, la littérature sert moins à décrire la vie qu'à se décrire elle-même, dans l'enchevêtrement de ses divers jeux d'écriture onanistes.

Constatant la nullité de cet esthétisme étourdi par son propre manège verbal virevoltant à l'écart du monde sans plus aucune ambition de le représenter, Todorov écrit : «Le lecteur ordinaire, qui continue de chercher dans les œuvres qu'il lit de quoi donner sens à sa vie, a raison contre les professeurs, critiques et écrivains qui lui disent que la littérature ne parle que d'elle-même, ou qu'elle n'enseigne que le désespoir. S'il n'avait pas raison, la lecture serait condamnée à disparaître à brève échéance» (p. 72).

Tzvetan Todorov, *La littérature en péril*, Flammarion (coll. Champs essais), 2014, 96 pages.

Il faut probablement avoir vécu, durant d'interminables années, l'épreuve de la claustration au sein d'un morne département de littérature moderne pour vivre, comme je l'ai fait, à la lecture de *La littérature en péril*, une expérience de libération digne de la sortie d'Égypte.

Dans cet Exode tout intérieur, Tzvetan Todorov a joué pour moi le rôle d'un Moïse. Il a appartenu d'abord au camp des maîtres (ses premières contributions scientifiques ont involontairement servi de fondation aux études littéraires contemporaines, qui mêlent, dans un jargon indigeste, formalisme rêche et nihilisme morose). Il s'est converti ensuite en penseur des questions morales devant le buisson ardent de l'humanisme (un humanisme malheureusement pas chrétien, et donc aveugle à la vérité du catholicisme, qu'il réduit à la caricature qu'on connaît trop : «tutelle» de la religion sur l'art, prétendue haine de la vie au nom d'une vaine recherche de l'au-delà, etc.). Une fois devenu vieux, il a libéré la littérature de l'emprise suffocante de la critique académique, experte dans l'art de momifier les œuvres.



LE LOISIR, FONDEMENT DE LA CULTURE

Cet ouvrage, initialement paru en 1947, propose une réflexion critique sur le monde moderne, royaume de l'*animal laborans* (Hannah Arendt) tout occupé à produire puis consommer sa ration quotidienne de biens périssables et à assurer la régularité de son transit intestinal, ne s'élevant que périodiquement au-dessus des «nécessités premières» pour s'adonner au loisir, compris pauvrement comme temps de pause et d'amusement, en vue d'un réengagement rapide dans le travail, cœur de la vie des cités et des hommes selon le vœu de Wall Street.

Revenant, après l'avènement de la bourgeoisie, à la conception aristotélicienne du loisir, qui fait de ce dernier non pas le moyen du travail efficace (on se repose pour mieux travailler), mais la finalité du travail efficace (on travaille en vue d'avoir du loisir), le philosophe Josef Pieper nous appelle à redécouvrir la valeur et le sens profond du loisir (*skholè*, en grec), qui était compris par les Anciens comme fondement de la culture, c'est-à-dire comme condition *sine qua non* de la vie intellectuelle et spirituelle, et donc de la civilisation tout entière.

Pour se persuader qu'un lien essentiel unissait jadis loisir et culture,

pour revenir avec empressement à la conception originelle que les Grecs avaient de celui-là, il suffit de constater la fortune qu'a connue historiquement le mot *skholè*, sur le plan étymologique.

En effet, *skholè* a donné *schola* en latin, *Schule* en allemand, *school* en anglais, et *école* en français. Comme l'écrit l'éminent penseur désireux de nous réorienter vers une conception plus substantielle du loisir, «École ne veut pas dire "école", mais "loisir"» (p. 18). Ce qui signifie, en somme, que loisir ne veut pas (seulement) dire «loisir», mais (aussi) «école».

Plus qu'une plage de temps libre, plus qu'un moment de délassement, plus même qu'une occasion de s'instruire, le loisir est, anthropologiquement, une capacité et une disposition de l'âme à la quiétude, à la réceptivité, bref à la contemplation, dans laquelle l'homme exerce son aptitude à se recevoir et à se concevoir, dans l'intuition spirituelle des vérités les plus vitales. Par le loisir, l'homme échappe à toute finalité étroitement mondaine, se soustrait à la logique utilitariste qui voudrait ne faire de lui qu'un rouage de la mécanique sociale. Il peut alors cultiver la part la plus haute, la plus précieuse de son

humanité. Ainsi, «dans le loisir [...], ce qui est véritablement humain est sauvegardé et conservé» (p. 49-50).

Le loisir rend possible l'expérience d'une vraie liberté, il affranchit de la peur animale du manque et fortifie la faculté spirituelle de l'humain à s'abandonner au divin, qui est le véritable horizon ontologique de l'homme.

«C'est pour cela que la capacité de loisir, que l'énergie propre au loisir fait partie des puissances fondamentales de l'âme humaine. Comme le don d'immersion contemplative au sein de l'être et la capacité d'élévation festive du cœur, cette énergie permet, dans le dépassement du monde du travail, d'atteindre des puissances d'être surhumaines et dispensatrices de vie, qui nous renvoient ensuite reconfortés et renouvelés dans la nervosité du quotidien» (p. 49).

Josef Pieper, *Le loisir, fondement de la culture*, Ad Solem, 2007, 78 pages.

CHRISTOPHER WEST + JASON EVERT

Décoder l'amour

18-20 JAN 2018

CONFÉRENCE SUR LA THÉOLOGIE DU CORPS

MISSION JEUNESSE MONTRÉAL EN COLLABORATION AVEC
LE CENTRE DIOCÉSAIN POUR LE MARIAGE, LA VIE ET LA FAMILLE

INFORMATION + INSCRIPTION

missionjeunessemtl.org



BOUTEILLE OU ROBINET ?

Économie : du grec *oiko* (foyer, maison) et *nomia* (gestion, administration). Vu comme cela, on réalise que l'on n'est pas très loin de l'écologie. D'après l'encyclique *Laudato si'* du pape François, l'écologie intégrale consiste d'ailleurs à cultiver toutes les dimensions de notre vie (économique, spirituelle, relationnelle, naturelle, etc.). Les textes de « Petite économie » proposent donc quelques trucs en ce sens.

Savez-vous que, lorsque vous achetez une bouteille d'eau, il y a de bonnes chances que vous achetiez en fait de l'eau du robinet ?

C'est assez peu économique, sachant que l'eau du robinet est gratuite. De plus, l'eau embouteillée parcourt de grandes distances avant d'être bue et nécessite l'utilisation de beaucoup de plastique.

Mais trêve de moralisation, essayons de clarifier la situation.

EAU DE SOURCE, EAU NATURELLE, EAU MINÉRALE... QU'EST-CE QUE CELA VEUT DIRE ?

Une *eau de source* est simplement une eau qui provient d'un aquifère ; c'est de l'eau souterraine. C'est l'eau en bouteille la plus vendue au Québec. Or, si vous vivez en région, il y a plus de 80 % des chances que votre eau du robinet soit également de l'eau de source. Dans les grandes villes, l'eau du robinet provient souvent de lacs et de cours d'eau, et subit généralement plus de traitements que l'eau provenant des aquifères.

Une *eau minérale* est une eau qui contient un pourcentage spécifique et stable de certains minéraux, à l'origine du goût particulier de chaque eau minérale. Les eaux minérales peuvent être utiles pour les femmes enceintes et les personnes fragiles ou carencées, car elles permettent d'obtenir beaucoup de minéraux.

Par exemple, l'eau minérale provenant de la ville d'Évian (France) a un plus grand contenu en calcium et en magnésium que l'eau du robinet. De son côté, l'eau minérale naturellement gazeuse du village de Saint-Justin, la seule eau minérale québécoise, est réputée faciliter la digestion grâce à son grand contenu en bicarbonate de soude.

Finalement, les eaux de source et les eaux minérales sont dites naturelles si elles n'ont pas eu besoin d'être traitées avant l'embouteillage ; elles contiennent alors naturellement peu de bactéries ou de virus. Parfois, l'eau du robinet n'a pas reçu de traitement ; il se pourrait bien que votre eau du robinet soit naturellement de meilleure qualité que bien des eaux embouteillées !

COMMENT REMPLACER L'EAU EMBOUTEILLÉE ?

Ouvrez votre robinet, et buvez ! Tout simplement.

Vous n'aimez pas le goût de l'eau du robinet ? Laissez reposer l'eau dans un pichet à grande ouverture, à l'air libre, pendant la journée ou la nuit. Le chlore va s'évaporer, et emportera son goût avec lui.

Votre eau a toujours un goût étrange ? Passez votre eau dans un pichet prévu pour filtrer l'eau. (Petite astuce : si vous faites reposer à l'air libre votre eau avant de la filtrer, vous augmenterez la durée de vie de votre filtre, qui n'aura pas besoin de filtrer le chlore.)

Si votre eau provient d'un puits privé, faites tester votre eau par une firme. Une eau peut être claire et sans aucun goût, et pourtant être de mauvaise qualité. En campagne, l'eau des puits contient parfois plus de coliformes fécaux, à l'origine des maladies gastriques, et de nitrates, qui sont très mauvais pour les bébés. N'entrez rien de contaminant dans un périmètre de 30 mètres autour de votre puits (fumier, débris d'auto, etc.) et, s'il le faut, filtrez votre eau.

C'est limpide ? Alors, à vos robinets, citoyens !

Ariane Beauféray
ariane.beaufaray@le-verbe.com

LA GUERRE



TÉMOIGNAGE

UN RUMONIER AU FRONT

ENTRETIEN

**JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD
ET LES TOURMENTS DE LA GUERRE**

ESSAI

Y A-T-IL UNE GUERRE JUSTE ?



Le Verbe

voir • penser • croire

Le Verbe propose un lieu d'expression, de diffusion et d'échange d'idées, dans un esprit de communion avec l'Église catholique. Les textes n'engagent que les auteurs.

CONSEIL DE RÉDACTION

Sophie Bouchard, Sarah-Christine Bourihane, Noémie Brassard, Alexandre Dutil, James Langlois, Antoine Malenfant, François Miville-Deschênes et Laurent Penot - prêtre.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Benoît Boily - prêtre, Sophie Bouchard, Jean Grégoire, Alexander King, Marc Malenfant et Pascal Proulx.

DIRECTRICE GÉNÉRALE : Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF : Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT : James Langlois

RÉVISEUR : Robert Charbonneau

GRAPHISTE : Léa Robitaille

MARKETING ET PUBLICITÉ : publicite@le-verbe.com

ADJOINTE ADMINISTRATIVE : Nathalie Schmatz • info@le-verbe.com

Le Verbe est produit par l'organisme de charité L'Informateur catholique (enregistrement : 13687 8220 RR 0001)

Le Verbe est membre de L'Association des médias catholiques et œcuméniques (AMéCO).



Le Verbe est publié quatre fois par année, est imprimé chez Solisco. Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives Canada ;

Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2368-9609 (imprimé)

ISSN 2368-9617 (en ligne)

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Nos listes d'adresses peuvent à l'occasion être communiquées à des organismes de bienfaisance ou de charité.

Les personnes qui n'y consentiraient pas sont priées de nous en aviser.

LE VERBE

L'Informateur catholique

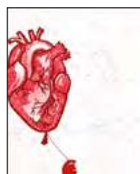
1073, boul. René-Lévesque Ouest

Québec (Québec) G1S 4R5

Tél. : 418 908-3438

info@le-verbe.com

www.le-verbe.com



PAGE COUVERTURE

ILLUSTRATION LÉA R. / LE VERBE



***« Quant à nous, nous aimons parce que Dieu lui-même
nous a aimés le premier. » (1 Jn 4,19)***





***L'amour véritable
n'est pas rose nanane.
L'amour est plutôt rouge...
rouge comme le sang.***